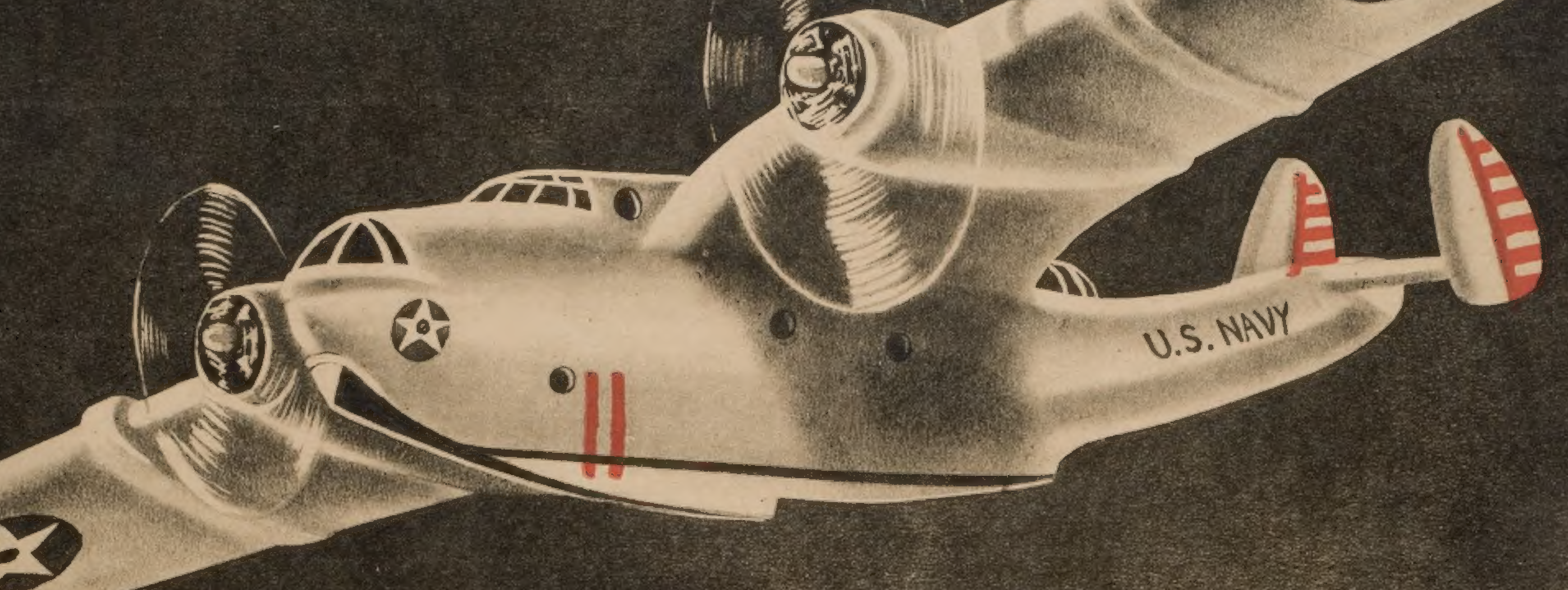




AMERIQUE-ANGLETERRE

20 mills

25 mils en Palestine

25 piastres syriennes en Syrie



A bord du croiseur américain « Augusta », M. Churchill remet au président Roosevelt, au cours de la fameuse entrevue de l'Atlantique, une lettre personnelle du roi George VI. Le président s'appuie sur son fils, le capitaine Elliott Roosevelt, de l'aviation américaine.
(Photos Wide World)

AMERIQUE - ANGLETERRE

Passant en revue les événements qui se sont produits depuis le début de la guerre, le grand journaliste américain Henry R. Luce, dans un article récemment paru dans la revue « Life », a placé la collaboration anglo-américaine au second rang, immédiatement après la capitulation de la France.

Henry R. Luce n'est pas le seul, aux Etats-Unis, à professer une telle opinion. Des hommes d'Etat éminents comme le colonel Knox ou M. Morgenthau, des personnalités telles que M. La Guardia, maire de New-York, ou M. Wendell Willkie, concurrent du président Roosevelt aux dernières élections, ont, dans des circonstances diverses, exprimé des avis identiques. Quant au colonel Donovan qui, comme on s'en souvient, fut chargé de mission il y a quelques mois par le président Roosevelt, on lui doit cette déclaration caractéristique : « La guerre est entrée dans une phase nouvelle le jour où le premier avion livré par les Etats-Unis à l'Angleterre a atteint une terre britannique. De ce jour, peu de gens, tant en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis, se souviennent actuellement. Il constitue, cependant, une date dont il convient de se rappeler, car ce premier avion livré aura, sur la conduite future de la guerre, une influence aussi grande que n'importe quelle victoire décisive que pourraient remporter les Alliés. »

* * *

Si l'on veut se rendre exactement compte de ce que cette collaboration représente, il n'est que de faire un retour en arrière et d'établir une comparaison entre ce qu'était l'aide des Etats-Unis à l'Angleterre au début de la guerre et ce qu'elle est actuellement.

Alors qu'il y a quelques mois à peine, il n'était question que de 500 avions et de 50 destroyers à livrer à l'Angleterre, nous assistons aujourd'hui à une véritable mobilisation de la puissance industrielle américaine au bénéfice de la Grande-Bretagne. On trouvera, dans les pages qui suivent, tous les détails de cet effort de production sans précédent dans l'histoire du monde. Qu'il nous suffise de dire, pour en donner une idée d'ensemble, que plus de six usines sur dix travaillent actuellement en Amérique pour forger des armes destinées à l'Angleterre.

Ici, dans le Moyen-Orient, nous sommes mieux placés que quiconque pour mesurer l'étendue de l'aide américaine à la Grande-Bretagne. Tous les mois, en effet, des dizaines de navires battant pavillon américain débarquent dans nos ports d'importantes cargaisons de matériel de toutes sortes. Les Etats-Unis ne se contentent plus, d'ailleurs, comme ils le faisaient au début de la guerre, de produire pour l'Angleterre. Ils veillent à ce que leurs fournitures parviennent à destination avec le maximum de sécurité. Des navires américains patrouillent l'Atlantique nord. Bientôt, sans doute, ils pénétreront dans l'Atlantique sud et dans les eaux britanniques.

* * *

Depuis le 9 mars 1941, date à laquelle le Congrès de Washington a voté le « Lease and Lend Bill », la question de la collaboration anglo-américaine a changé du tout au tout. Les fournitures de matériel n'en constituent actuellement qu'un des aspects. La collaboration entre les deux gouvernements a pris, en effet, la forme d'une véritable alliance politique et militaire qui s'est scellée récemment au cours de la rencontre Churchill-Roosevelt au milieu de l'Atlantique et qui ne vise pas seulement la guerre actuelle, mais la paix qui la suivra, ainsi qu'en témoignent les huit points sur lesquels les gouvernements alliés sont d'accord de baser la reconstruction du monde. A ceux qui pouvaient en douter, les huit points en question ont prouvé qu'il existe une identité de vues complète entre Londres et Washington, identité dont la dernière en date des manifestations a été l'accord complet en ce qui concerne l'aide à fournir à la Russie.

* * *

Poser le problème de la collaboration anglo-américaine, c'est, en tout cas, soulever par la même occasion la question de l'entrée en guerre des Etats-Unis. A plusieurs reprises, et dans les milieux les plus divers, l'on s'est demandé si, à une aide maximum de la part des Etats-Unis, il ne fallait pas préférer l'entrée pure et simple de ces derniers dans la guerre.

Certes, au point de vue moral, une déclaration de guerre du gouvernement de Washington aux puissances de l'Axe aurait un effet considérable. Mais, venant à l'heure actuelle, ce geste serait-il d'un plus grand secours aux Alliés que l'aide dont ils bénéficient en ce moment ? Toute la question est là. Elle consiste à opposer le facteur hommes au facteur matériel.

Or, les Alliés ont beaucoup plus besoin actuellement de matériel que d'hommes. L'Angleterre, l'Empire britannique, la Russie ont des soldats. Ce qu'il leur faut, c'est pouvoir donner à ces derniers un équipement, non pas égal, mais supérieur à celui des soldats ennemis.

En fournissant aux Alliés, et notamment à l'Angleterre, du matériel, les Etats-Unis parent donc au plus pressé, donnant par ailleurs aux puissances dressées contre l'Axe les moyens de combattre ce dernier sur son propre terrain.

* * *

Quoi qu'il en soit, la période présente d'aide américaine à la Grande-Bretagne ne constitue qu'une période transitoire et tôt ou tard nous assisterons à une entrée en guerre des Etats-Unis. Dans un lumineux article paru il y a quelques semaines dans « Life », le sénateur Walter Lippmann, procédant par élimination, est parvenu à cette conclusion que, tant dans l'autre guerre que dans celle-ci, le gouvernement de Washington a décidé d'intervenir d'une façon directe dans le conflit le jour où il s'est rendu compte que l'Allemagne menaçait le système de défense de l'hémisphère occidental. Au cours de la dernière guerre, il a fallu deux ans aux armées du Kaiser pour atteindre les ports de la Manche et menacer la partie de l'Atlantique que l'Amérique considère comme constituant sa zone de sécurité. Au cours de cette guerre, il a fallu moins d'un an à Hitler pour arriver au même résultat.

* * *

La menace allemande n'ayant pas disparu, tôt ou tard les Etats-Unis entreront en guerre pour la défense de ce qu'ils considèrent comme une zone vitale pour leur sécurité. Il existe, d'ailleurs, une similitude frappante entre la situation dans laquelle les Etats-Unis se trouvaient en 1917 et celle dans laquelle ils se trouvent actuellement du point de vue de la guerre. En 1917, tout comme aujourd'hui, les Etats-Unis avaient eu une série de navires torpillés par les sous-marins allemands. En 1917, tout comme aujourd'hui, des patrouilles américaines sillonnaient l'Atlantique à la poursuite des corsaires allemands. En 1917, tout comme aujourd'hui, il était question d'armer les navires marchands américains. En 1917, tout comme aujourd'hui, il n'était question à Washington que d'aide « illimitée » à l'Angleterre.

L'histoire, dit-on, est un éternel recommencement. Aussi n'est-ce pas exagérer que de penser que l'actuelle collaboration anglo-américaine se changera, demain, en une coopération militaire en bonne et due forme, sur les champs de bataille.

ROOSEVELT et CHURCHILL ont parlé...

Les discours de Roosevelt et Churchill touchent les cœurs du monde entier. Il nous a semblé intéressant de présenter à nos lecteurs des extraits de leurs différentes déclarations pour faire ressortir la complète identité de vues des deux hommes d'Etat, l'étroitesse progressive avec laquelle ils conçoivent l'union des deux grandes démocraties et leur indomptable volonté de mener leurs pays à la victoire.

ROOSEVELT A DIT :

15 AVRIL 1939

« Je suis convaincu que la cause de la paix universelle ferait un grand pas en avant, si toutes les nations obtenaient une déclaration franche concernant la politique présente et future des gouvernements. Parce que les Etats-Unis, en tant que nation de l'hémisphère occidental, ne sont pas impliqués dans les différends actuels de l'Europe, je pense qu'il peut vous convenir de me faire à moi cette déclaration d'intention en ma qualité de chef d'une nation lointaine, afin qu'agissant seulement avec la responsabilité et les obligations d'un intermédiaire amical, je puisse communiquer cette déclaration aux autres nations inquiètes du cours que peut suivre votre politique... » (*Message aux dictateurs*)

27 AOUT 1939

« Le peuple des Etats-Unis est unanime dans son opposition à la politique de domination par conquête militaire, comme il est unanime à considérer qu'aucun chef et qu'aucun peuple n'ont le droit de vouloir réaliser leurs desseins par une action qui plonge des millions d'hommes dans la guerre et n'apporte que la détresse et la souffrance à toutes les nations du monde, belligérantes ou neutres ; quand de tels objectifs, dans la mesure où ils sont justes et raisonnables, peuvent être atteints sans difficulté par des négociations pacifiques ou par un arbitrage légal. »

18 JUILLET 1940

« Nous sommes mis en demeure de faire un des choix les plus irrévocables de l'histoire. Ce n'est pas seulement un choix de la liberté contre l'esclavage, pas seulement un choix entre la marche en avant et la reculade. C'est tout cela groupé en une seule alternative. C'est le maintien de la civilisation telle que nous l'avons connue, contre la destruction ultime de tout ce que nous avons aimé — la religion contre le mépris de Dieu, la justice contre la force, la liberté morale contre le peloton d'exécution, le courage de parler et d'agir, contre les fausses paroles de paix. »

23 NOVEMBRE 1940

« Par l'acquisition durant ces derniers mois de huit bases navales dans les territoires de l'Empire britannique situés dans la sphère de rayonnement du nouveau monde, nous avons augmenté la puissance effective de notre grande marine, celle que nous possédons actuellement, et de la plus grande encore, qui est en construction. Ces bases furent acquises par les Etats-Unis, mais non pour la protection des Etats-Unis seuls. Elles furent acquises pour la protection de tout l'hémisphère occidental. L'unité des républiques américaines fut prouvée au monde, quand ces bases navales furent vite ouvertes par les Etats-Unis aux autres républiques pour qu'elles en usent solidairement.

« Aucune coalition des pays dictatoriaux d'Europe et d'Asie n'arrêtera l'aide que nous donnons au peuple libre, presque le dernier, qui se bat en ce moment pour les tenir en échec. »

29 DECEMBRE 1940

« Jamais, depuis Jamestown et le rocher de Plymouth, notre civilisation américaine n'a encouru un aussi grand danger qu'aujourd'hui.

« Certains vous disent que les Etats-Unis pourraient aussi bien jeter leur dévolu sur une paix dictée et en tirer le meilleur parti pendant que nous le pouvons encore. Quelle erreur ! Est-ce une paix négociée, quand une bande de hors-la-loi entourent votre communauté et, sur une menace d'extermination, vous font payer un tribut pour sauver votre peau ?

« Notre propre sécurité dépend entièrement de l'issue de la lutte poursuivie par l'Angleterre.

« Les peuples d'Europe qui se défendent ne nous demandent pas de nous battre pour eux. Ils nous demandent des instruments de guerre, les avions, les tanks, les navires marchands qui leur permettront de se battre pour leur liberté et notre sécurité. Nous devons absolument leur faire parvenir ces armes, en quantité suffisante et assez vite, pour que nous et nos enfants soyons sauvés de la souffrance et de la douleur de la guerre que d'autres doivent endurer.



La clé de la production américaine, clé de la victoire.
(New York Times)

« Nous devons être le grand arsenal de la démocratie. » (*Discours au coin du feu*)

6 JANVIER 1941

« J'essaie de vous faire saisir la vérité historique que les Etats-Unis, en tant que nation, ont de tout temps maintenu leur opposition — claire et définie — devant tout essai de nous enfermer derrière une ancienne muraille de Chine, tandis que la procession de la civilisation passait devant elle.

« Disons aux démocraties : « **Nous, les Américains, sommes intéressés d'une manière vitale dans votre défense de la liberté. Nous mettons en avant nos énergies, nos ressources et nos pouvoirs d'organisation pour vous donner la force de regagner et de maintenir un monde libre. Nous vous enverrons en nombre croissant des bateaux, des avions, des tanks, des canons. C'est notre dessein et notre parole. »**

15 MARS 1941

La loi d'aide aux démocraties venait d'être signée, et Roosevelt s'adresse aux journalistes :

« Oui, la décision de notre démocratie peut être lente à obtenir, mais cette décision faite n'est pas proclamée avec la voix d'un seul, mais avec la voix de 13.000.000 d'hommes. Elle nous lie tous et le monde est tiré hors du doute.

« Laissez-moi vous dire clairement que la nation réclame le sacrifice de certains privilèges, mais non celui de nos droits fondamentaux. La plupart d'entre nous le feront de bon gré... Cette tâche n'est pas une occupation partielle. Je vous demande un effort entier parce que rien, sinon un effort absolu, ne pourra gagner.

« Le peuple américain reconnaît le sérieux de la situation. C'est pourquoi il a demandé, et obtenu, une politique d'aide inqualifiée, immédiate, entière... pour la Grande-Bretagne, la Grèce, et tous les gouvernements en exil dont les pays sont temporairement occupés par les agresseurs.

« A partir d'aujourd'hui, cette aide sera accrue, et encore accrue jusqu'à la victoire totale.

31 MAI 1941

« Nous avons doublé et redoublé notre vaste production, accroissant mois par mois le matériel de guerre pour nous-mêmes, l'Angleterre et la Chine, et éventuellement pour toutes les démocraties.

« Nous avons étendu nos patrouilles dans les eaux de l'Atlantique nord et sud. Nous augmentons constamment les bateaux et les aéroplanes affectés à cette patrouille.

« Nous réaffirmons l'ancienne doctrine américaine de la liberté des mers. Nous plaçons nos forces armées dans une position stratégique. Nous n'hésiterons pas à utiliser nos forces armées pour repousser les attaques. »

20 JUIN 1941

A propos du torpillage du *Robin Moor* :

« Les actes de violence illégaux ont été le prélude à des plans de conquête territoriale. Ce torpillage apparaît comme le premier pas de la suprême tentative allemande de prendre le contrôle de la haute mer, la conquête de la Grande-Bretagne étant une partie indispensable de ce dessein. »

4 JUILLET 1941

« Nous savons bien qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas sauver la liberté chez nous quand, tout autour de nous, les nations voisines perdent la leur. C'est la raison pour laquelle nous sommes engagés dans une sérieuse et puissante action en faveur de la défense de notre hémisphère et de la liberté des mers. »

14 AOUT 1941

Sur la rencontre de l'Atlantique :

« La déclaration de principes représente à l'heure actuelle un but dont la réalisation est digne de notre civilisation.

« Aucune société ne peut survivre dans un monde organisé, sans ces libertés qui font partie de la liberté totale que nous voulons atteindre. »

« Voici venu le moment de frapper l'ennemi avec une énergie redoublée. »

CHURCHILL A DIT :

7 AOUT 1940

A propos de la vente des destroyers américains à l'Angleterre :

« Les échanges qui ont eu lieu sont de simples mesures de mutuelle assistance de deux nations amies, accomplies en toute confiance, sympathie et bonne volonté. Elles sont exactement ce qu'elles paraissent être. Seules des personnes très ignorantes suggéreraient que le transfert de destroyers au drapeau anglais constitue la plus légère violation du droit international, ou affecte dans le moindre degré la non-belligérance des Etats-Unis. »

20 AOUT 1940

« Notre position géographique, l'empire des mers et l'amitié des Etats-Unis nous permettent de tirer des ressources du monde entier et de fabriquer des instruments de guerre de tout genre, sur une échelle jusqu'ici pratiquée seulement par l'Allemagne nazie. Quand nous sommes en train de faire la plus belle tâche et avons l'honneur d'être les seuls champions de la liberté de toute l'Europe, nous ne devons pas nous ménager ou nous fatiguer. »

11 JANVIER 1941

« Il n'est pas exagéré de dire que le futur du monde et les espoirs d'une civilisation grandissante, fondée sur la morale chrétienne, dépendent des relations du Commonwealth britannique des nations et des Etats-Unis. L'identité de direction et de résolution prévalant dans tout le monde de langue anglaise, plus qu'aucun autre, détermine le mode de vie ouvert aux générations et peut-être aux siècles qui suivront le nôtre.

« Je salue comme un événement très heureux que, dans cette conjoncture terrible des affaires du monde, il demeure à la tête de la République américaine un homme d'Etat fameux, depuis longtemps versé et expérimenté dans le gouvernement et l'administration, dans le cœur de qui brûle le feu de la résistance à l'agression et l'oppression, et dont les sympathies et la nature font le sincère champion de la justice et de la liberté... »

9 FEVRIER 1941

« Tandis que ces événements ce déroulaient, une puissante vague de sympathie, de bonne volonté et d'aide effective a commencé à se répandre à travers l'Atlantique, en aide de la cause digne qui est en jeu.

« Le reste, nous le laissons en bonne confiance au jugement du Président, du Congrès et du peuple des Etats-Unis.

« Mais, après tout, le sort de cette guerre sera décidé par les opérations sur les océans et dans les airs et surtout sur cette île.

« Il semble maintenant certain que le gouvernement et le peuple des tats-Unis aient l'intention de nous fournir le nécessaire de la victoire. Nous avons un besoin urgent d'approvisionnement de matériel de guerre et d'appareillage technique de toute sorte. »

9 AVRIL 1941

« Quand tout sera dit et fait, la seule manière de dépasser l'année 1942, sans une contradiction très sensible de notre effort de guerre, est une construction gigantesque de bateaux marchands aux Etats-Unis semblable à ce prodige de production accompli par les Américains en 1918.

« Il serait désastreux, en vérité, que les grandes masses d'armes, de munitions et d'instruments de guerre de toutes sortes, faits du labeur et de l'adresse des mains américaines, aux frais des Etats-Unis, et prêtés à nous par la loi d'aide à la Grande-Bretagne, soient coulées et n'atteignent pas la ligne de défense surmenée. En vérité, je suis aujourd'hui autorisé à déclarer que dix cutters américains, bateaux rapides déplaçant 2.000 tonnes, dotés d'un bel armement, à grand rayon d'action, ont été placés à notre disposition par le gouvernement des Etats-Unis et seront bientôt utilisés.

« Quand je dis, il y a quelques semaines, « Donnez-nous les instruments et nous finirons la tâche », je voulais dire « Donnez-les-nous, mettez-les à notre portée », et c'est ce que les Américains semblent faire...

« ...Les peuples de l'Empire britannique et des Etats-Unis veulent que la cause de la liberté ne soit pas piétinée et que la marée du progrès mondial ne soit pas endiguée par les dictateurs criminels. »

6 MAI 1941

« Les patrouilles américains annoncées par le président Roosevelt, auxquelles la marine américaine et l'Air Force sont déjà engagées, enlèvent une grande étendue de l'Atlantique hors de nos mains, mais nous avons besoin d'une aide accrue, et je suppose que nous l'obtiendrons. »

13 JUIN 1941

« Le monde est le témoin de la gestation d'une sublime décision aux Etats-Unis. J'avouerai que je n'ai aucun doute au sujet de cette décision. Les destinées de l'humanité ne sont pas déterminées par des calculs matériels.

« Une histoire merveilleuse est en train de se dérouler devant nos yeux, nous ne savons pas comment elle finira, mais des deux côtés de l'Atlantique, nous sentons tous que nous y prenons part et que l'avenir de plusieurs générations en dépend. »

22 JUIN 1941

« Le troisième tournant de cette guerre fut celui du vote du « Lease and Lend Act » par le président Roosevelt et le Congrès américain, qui met près de 2.000 millions de dollars de richesses du nouveau monde à la disposition de notre pays pour défendre nos libertés et nos foyers.

« Il ne m'appartient pas de parler de l'action des Etats-Unis, mais il faut dire que si Hitler s'imagine que son attaque contre la Russie causera la moindre division, le moindre affaiblissement de l'effort des grandes démocraties qui sont résolues à le détruire, il se tromperait lourdement. »

9 JUILLET 1941

« L'occupation de l'Islande est une des choses les plus importantes qui soit arrivée depuis que la guerre a commencé. Elle a été entreprise par les Etats-Unis en application d'une politique purement américaine, de protection de l'hémisphère occidental contre la menace nazie.

« Cette mesure politique américaine est, en conséquence, en complète harmonie avec les intérêts britanniques.

« La rencontre symbolise la coalition des forces du bien contre les forces du mal qui sont maintenant si formidables et ont jeté leur cruelle domination sur toute l'Europe et une grande partie de l'Asie. »

L'AMITIE ANGLO-AMERICAINE

par WINSTON CHURCHILL

Cet article, que nous résumons dans ses passages essentiels, fut écrit par le Premier britannique avant la guerre. En ces moments de lutte, la GrandeB-retagne et les Etats-Unis forment de plus en plus un front commun et uni devant la menace qu'ils sentent peser sur leur liberté et leurs institutions démocratiques. L'amitié entre John Bull et l'Oncle Sam a été édifiée sur un passé de querelles et de divergences au cours duquel tous deux ont appris finalement à s'estimer.

Les fondateurs de l'Amérique du Nord s'enfuirent d'Angleterre pour échapper à la persécution. Mais la tyrannie dont ils étaient l'objet les poursuivit au delà de l'Atlantique, jusqu'au moment où, exaspérés par les vexations que leur infligeaient des compatriotes siégeant tranquillement au Parlement, les descendants des Pères Pèlerins et les Cavaliers de Virginie levèrent l'étendard de la révolte. Ce fut la guerre de l'Indépendance qui se termina par une paix boiteuse, hérissée de suspicions et de rancunes.

Quelques décades plus tard, au cours des guerres napoléoniennes, l'Angleterre avait bloqué les côtes des Etats-Unis, saisi des navires américains et obligé des marins américains à servir dans sa marine de guerre. Il en résulta la guerre de 1812 à 1815. Pour les Britanniques, ce conflit ne fut qu'une diversion à leurs rancunes. Mais il laissa une impression indélébile dans l'esprit des Américains. Des tribus indiennes, qui combattaient du côté de l'Angleterre, ravagèrent des régions entières, pillant et massacrant les femmes et les enfants. Une flotte anglaise remonta le Potomac jusqu'à Washington. Le Capitole, les édifices gouvernementaux et la résidence du Président furent incendiés.

Ainsi, plusieurs chapitres de l'histoire commune de l'Amérique et de la Grande-Bretagne sont ensanglantés. Mais il ne fut pas possible aux deux peuples d'oublier que leurs racines étaient profondément enfoncées dans le même sol. La grande République occidentale et l'Empire britannique sont tous deux des enfants de l'Angleterre de Shakespeare. Les débuts de l'histoire américaine, il faut les rechercher non pas sur les rives de l'Atlantique, mais dans le pays où coule la Tamise, entre de vertes prairies et des forêts.

La Grande-Bretagne et les Etats-Unis sont les héritiers communs d'une même culture. Leurs institutions politiques, quoique présentant des aspects différents, poursuivent des buts identiques. Les deux nations sont des démocraties conciliant un gouvernement parlementaire avec l'indépendance individuelle. Elles entretiennent à elles seules la flamme de la liberté dans le monde. Lorsque deux pays chérissent un même idéal et que cet idéal est menacé, il est naturel que leurs forces s'unissent en une collaboration étroite.

Le temps ne peut pas effacer la parole. Le lien le plus puissant est le langage. Alliances, traités, services rendus et reçus, intérêts communs, tout cela s'efface devant le fait de parler la même langue.

C'est le pouvoir magique des mots qui est le principal agent de liaison entre la Grande-Bretagne et l'Amérique : mots écrits dans le passé ; mots prononcés actuellement ; mots imprimés dans les journaux ; mots lancés à grande vitesse à travers une émission de radio, mots qui sont le véhicule constant de la pensée.

Cette communauté de langage doit permettre tout d'abord aux deux peuples de se connaître complètement. De ce côté de l'Atlantique, l'histoire de l'Amérique est presque inconnue. Nous critiquons la doctrine de Monroë. Qu'en avons-nous compris ? Nous rendons-nous compte que, grâce à cette politique, les Etats-Unis ont, pendant plus d'un siècle, garanti l'hémisphère occidental de toute agression ? J'aimerais que l'histoire des Etats-Unis soit enseignée dans nos écoles aussi complètement que la nôtre. Nous reprochons aux Américains de ne songer qu'à gagner de l'argent. Mais nous oublions que l'effort de cette nation s'est concentré pendant cent ans dans le champ économique. Washington, Hamilton, Jefferson, Jackson, Adams et Marshall, ces hommes, ces soldats, ces législateurs, ont fait les Etats-Unis. Ils ont forgé les instruments de gouvernement et établi les lignes sur lesquelles la politique américaine devait se développer. Mais il restait à dompter et à utiliser tout un continent. Cette lutte prit à juste titre la première place dans le cœur de chaque Américain. Les affaires, pour un jeune homme de New-York ou de Chicago, sont plus qu'un moyen de gagner sa vie ou de s'enrichir. Elles représentent une carrière pouvant le mener à cette gloire que le vieux monde ne peut concevoir que limitée dans l'exercice de certaines professions civiques ou militaires.

Il est encourageant de constater que les Américains lisent beaucoup de livres anglais et vice-versa. La littérature d'une nation est le meilleur interprète de son esprit.

Les meilleurs films anglais et américains portent l'échange de vues un pas plus en avant.

Mais le contact direct et personnel est le plus important.

La Grande-Bretagne et les Etats-Unis n'ont jamais été aussi proches d'une compréhension sans réserve. Nos routes s'étaient éloignées dans le passé. Je pense qu'elles se rapprocheront dans le futur pour se fondre en une seule. Nous suivrons certainement le sentier de notre destinée commune avec plus de profit et de sécurité, si nous nous tenons côte à côte comme de bons compagnons.



Churchill. L'âme de la résistance britannique. On le voit ici au cours d'une de ses inspections presque quotidiennes des défenses du pays. Sa devise est : « Toujours en première ligne ».

CES HOMMES FORMENT l'Equipe de Churchill

La radio de Berlin hurle jour après jour contre les méfaits de l'équipe de Churchill. Terme énigmatique, vague et suggestif. Il serait facile de parler du clan pacifiste de Cliveden, de la coterie de Duff Cooper, du groupe Pétain-Darlan, ou même des hommes de Konoyé. Il en est ainsi de tous les groupes révolutionnaires. Mais l'équipe de Churchill, que décrit ci-après un grand journaliste britannique, n'est pas une équipe révolutionnaire.

Je posai la question à des personnes éclairées. L'une d'elles dit: « Tout le gouvernement en fait partie. Il n'y a pas d'isolé comme Laval chez nous. » Un autre s'exclama : « C'est le cabinet de guerre, évidemment ! » Mais il croyait qu'il ne comprenait que quatre membres et non pas huit, et il ne pouvait les nommer.

Des fantaisistes ajoutèrent les intimes et la famille de Churchill, Madame Churchill et Brenden Bracken, le confident du « chef ». On me demanda ce que j'allais faire de lord Halifax, qui est aussi acharné contre le spectre nazi.

Il ne fallait pas oublier, me disait-on, le poète diplomate, Sir Robert Vansittart, qui ne voit en Hitler qu'une personnification, une cellule irritative noyée dans l'ensemble de la fureur teutonne.

Je me suis limité à la description des hommes qui travaillent près de lui, dans la lutte, sans considérer leur génie ou leur influence morale.

Beaverbrook, l'homme de l'usine à nouvelles

Le seul homme génial, selon le Premier anglais, c'est Max Aitken, le petit Canadien pétulant, premier baron de Beaverbrook, qui a été le stimulant de la vie anglaise depuis trente ans, et fut l'homme de la production aéronautique, nouveau ministre d'un nouveau portefeuille, s'asseyant avec Churchill dans le cercle restreint du cabinet de guerre.

Beaverbrook, caractère entier, plaît ou déplaît au premier abord. Il est en temps ordinaire d'une grande courtoisie ; il ne s'embarrasse jamais de flatteries ; il est quelquefois impulsif dans son jugement, mais jamais quand il concerne son travail. Sa santé lui joue quelquefois de mauvais tours : il a le courage d'un coq batailleur, une passion pour le peuple et une aversion, commune à beaucoup d'hommes riches, pour les discussions et les pensées sur la mort.

Le secret de sa carrière dont on ne connaît que l'extérieur réside dans un cerveau d'un pouvoir analytique et constructif extraordinaire, mû par un système nerveux capable de développer une énergie considérable.

C'est cette puissance que son propriétaire utilisait pour gagner de petits *blitzkriegs* personnels depuis de longues années. Les campagnes de Beaverbrook dans le monde de la finance, de la presse, de la politique, et récemment de la production aéronautique, sont classiques.

La vie de Max Aitken a changé profondément, mais son caractère reste le même. J'allai le voir après le début de la guerre, dans sa forteresse, Stornoway House, qui donne sur le parc situé entre le Ritz et le palais Saint-George. Il me semblait qu'il portait le même habit sombre et confortable, il fit le même mouvement de tirer son fauteuil plus près de moi pour me parler, se cala dans le même coin du vieux divan de cuir qui semblait avoir besoin de nouveaux ressorts et de rembourrage, et fit le même geste pour atteindre le téléphone en parlant. Ses yeux gris brillaient de l'éclat de leur puissance, et il m'attendit comme de coutume dans le hall, tandis que le valet m'aidait à enfiler mon manteau, pour me serrer la main. Il avait dix ans de plus, son asthme le faisait souffrir davantage, et il était appelé le « vieux » par ses fils qui ont pourtant un âge respectable.

Il sait ménager son énergie, mais une année de ministère à la production aéronautique l'avait fatigué. Il faisait le voyage tous les jours entre son ministère sur la Tamise et sa maison de campagne de Leatherhead. Il déjeunait au lit, dictant, téléphonant, lisant tout le temps. Sa grosse limousine noire le conduisait en ville.

Il n'avait pas une minute de répit dans toute sa journée. Ses réunions du cabinet de guerre, du cabinet ordinaire, et ses comités, l'occupaient en sus de la routine administrative.

Rentré à neuf heures, il s'entendait avec ses experts techniques, téléphonait à un ou deux de ses mandataires au journal, téléphonait à New-York ou Washington. Il dormait peu. Il travaillait en course continuelle contre la montre, et il ne se ménageait pas quand il avait une bataille à gagner.

Ministre d'Etat, il a des obligations plus variées, mais moins prenantes. Ses occupations aéronautiques furent un prélude à la dignité d'homme d'Etat expérimenté.

Sir Kingsley Wood, le comptable de l'Angleterre

Sir Kingsley Wood, l'homme de Churchill qui lui donne son argent, petit, trapu, lunetté, avec un sourire facile mais une mâchoire volontaire, rouage puissant dans la machine du parti conservateur que mène Churchill, est probablement plus heureux aux Finances que dans son poste au ministère de l'Air qu'il occupait auparavant.

C'est un ancien avocat qui avait si bien établi son étude à l'âge de trente ans, qu'il avait des loisirs pour s'occuper de politique. Il réussit à faire créer par Lloyd George le premier ministère de la Santé Publique, et y consacra dix années de sa vie. Il a une mémoire encyclopédique et une puissance extraordinaire pour abattre des besognes dures et pénibles. En auto et en train, il a toujours le nez plongé dans un livre technique.

Comme tous les sédentaires, il a une tendance marquée pour l'obésité. J'avais coutume de monter à cheval avec lui sur les collines du Sussex. Il n'est pas précisément bâti en cavalier, et il pensait toujours à autre chose en se promenant.

Un jour, son cheval buta et il atterrit sur son séant. Après avoir retrouvé ses lunettes enfouies dans les broussailles et s'être remis de ses émotions, il parut ennuyé : « J'étais sur le point de composer les phrases initiales d'un discours très important que je dois faire lundi aux Communes, dit-il ; maintenant j'en ai perdu le fil. »

De retour, nous montions des escaliers de bois qui conduisaient à sa bibliothèque, pour prendre l'apéritif avant déjeuner. Nous riions toujours de boire debout, car si les murs de son lieu d'isolement étaient couverts sur trois côtés de moelleux divans et de gros fauteuils traînaient dans la pièce, ils étaient tous encombrés de livres marqués et soulignés, de gros documents et de fiches, trace du travail matinal ou préparation pour la veillée.

C'est le grand aplanisseur d'ennuis au gouvernement. Quand un différend surgissait, le Premier Ministre le mettait en travers, soit aux Postes, ou à la Santé Publique, ou au ministère de l'Air. Swinton et Weir s'étaient bagarrés avec lord Nuffield, le grand industriel, sur les méthodes de production, et Nuffield s'était retiré. Il y eut un scandale public sur la production. Chamberlain appela Wood, qui rappela Nuffield et lui commanda 1.000 Spitfires. Il brisa les cadres de la fabrique de Nuffield, mais le travail continua au rythme voulu.

Questionné par le célèbre journaliste américain Millis en août 1939 sur la puissance aérienne réelle du pays, car les chiffres permettent les pires illusions, Wood répondit que c'était une question d'argent, car la valeur d'une flotte aérienne est relative à la nouveauté des modèles.

Aujourd'hui, Sir Kingsley Wood a réalisé un tour de force. Dans son budget d'avril, il a concilié les inconciliables, Kindersley, le banquier, et Keynes, le théoricien de l'économie planifiée.

* * *

Margesson et Eden sortent du même chenil. En 1922 et 1923, tandis que Hitler organisait une révolte à Munich, que Mussolini avait déjà effectué sa marche sur Rome, un groupe de jeunes Anglais de bonne famille, qui avaient fait des mariages réussis et qui avaient un bon talent politique et militaire, s'étaient ligués contre Lloyd George.

Ils vinrent au pouvoir avec Baldwin. Ils ne réussirent pas tous. Mosley devint fasciste, et finit en prison. Mais Eden et Margesson se maintinrent.

Margesson, fouet du parti

Le capitaine David Margesson fut placé comme fouet oratoire du parti par Baldwin. Il a cinquante ans et possède les qualités de dureté nécessaires, ayant été promu au commandement en second de son régiment, le IIe hussard.

Il revint au pouvoir après le cabinet Baldwin, quand les partis fusionnèrent pour faire face à la crise financière de 1931.

Durant neuf années, il demeura fonctionnaire gouvernemental et fouet du parti.

Il remplit les fonctions internes du Parlement, avertissant les chefs de parti des vues des membres ordinaires. Il discutait les faits du jour avec le Premier Ministre.

Quand de nouveaux membres accédaient aux Communes, il s'entretenait avec eux. L'un d'eux dit : « Il m'a enraciné une telle terreur prussienne dans le cœur, qu'il m'a fallu des mois pour découvrir qu'il avait un cœur humain. » On lui demandait comment il dominait les partisans du gouvernement. « Il faut vous souvenir, dit-il, que je commandais un jour un régiment de cavalerie. »

Le seul homme qui échappa à sa férule fut Churchill. Sur la question des Indes, il fut mis par Churchill devant le dilemme suivant : suivre l'opposition de Churchill et renverser le gouvernement national, ou maintenir la politique de fidélité vis-à-vis d'un gouvernement qui représentait son parti. La politique de parti l'emporta, et Churchill fut battu.

Churchill l'a nommé secrétaire d'Etat à la Guerre. En vérité, il n'y a qu'un ministre de la Guerre : c'est Churchill. Margesson est son commandant en second.

Eden, le parfait gentleman

Eden n'est pas un homme qui impressionne à première vue. Quand je l'ai rencontré, sur le forum du palais de la Paix à Genève, il me sembla un peu effacé. Mais c'est une personnalité qui vous prend peu à peu.

L'on dit que de retour d'un voyage où il vit Hitler, Staline et Pilsudski, une dame politicienne de la société lui demanda confidentiellement ce qu'il avait dit à Hitler. « Rien d'important », répondit-il.

« Je suppose que vous auriez aimé lui dire des méchancetés », répliqua la dame, pour le faire parler.

« En effet, je fus très tenté », dit Eden.

« Quoi donc, je vous en prie ? »

« J'ai pensé qu'on devrait lui dire de changer de tailleur. »

Une autre fois, on lui demanda ce qu'il

Le 29 janvier de cette année, M. Ernest Bevin préside à Londres une conférence destinée à intensifier l'effort de production de guerre britannique. On reconnaît, assis au premier plan, de droite à gauche : Lord Beaverbrook, Sir Andrew Duncan et M. Lyttelton. Au second plan, debout : M. Ernest Bevin a à ses côtés M. Ralph Asheton, secrétaire parlementaire du ministère du Travail.

pensait de Staline, avec lequel il s'était entretenu au Kremlin.

« Eh bien, puisque vous insistez... » dit Eden en se caressant la moustache.

« Oui », dit-on curieusement.

« ...Je lui ai trouvé un certain charme, une certaine manière, vous savez... »

Comme il descend toujours des express continentaux et des aéroplanes sans un pli à ses pantalons malgré le voyage, l'on répète qu'il a une paire de rechange qu'il met avant de descendre, pour maintenir le prestige anglais.

Un jour, dit-on, il appela un officiel dans sa chambre de ministre. Le fonctionnaire qui avait prolongé son week-end pour aller à la chasse était un peu embarrassé.

« Asseyez-vous, cher ami, lui dit Eden d'un ton engageant. L'on me dit que vous avez chassé l'élan en Suède. Je suis justement envoyé en mission à Stockholm. Dites-moi, quel est l'habillement convenable pour chasser l'élan avec le gouvernement suédois ? »

L'on a accusé Eden de parler pendant que les dictateurs étrangers agissaient. On commence à comprendre aujourd'hui les effets de sa politique éclairée et humaine.

Deux hommes qui n'ont pas suivi la carrière d'Eden et de Margesson complètent l'équipe des lutteurs des démocraties.

Ernest Bevin, le self-made-man

Ernest Bevin est un homme qui a fait sa carrière à la force des poignets. Il a un cou de taureau, mais une rapidité d'esprit étonnante. Il a un gros ventre



Herbert Morrison, le « travailliste assagi », en conversation avec deux autres leaders britanniques : le major Attlee (au centre) et M. Arthur Greenwood (à droite).

et une énergie indomptable. Il naquit dans une ferme de l'Ouest et travaillait au salaire de six pence et sa nourriture quand il avait onze ans. Il erra de travail en travail. Il vendit même des châtaignes grillées dans la rue. A Bristol, il s'engagea comme charretier et s'enrôla dans l'union des transportateurs comme organisateur de grèves dans la section des charretiers de l'union des dockers. Un jour, représentant tous les dockers, dans une grève d'augmentation de salaire, il fut remarqué par les employeurs qui lui conseillèrent de devenir avocat. Il refusa, progressa dans le parti socialiste, mais aujourd'hui il est d'avis que « l'on n'obtient rien par la grève que l'on ne pourrait obtenir sans elle », car le socialisme signifie pour lui une évolution ordonnée et le développement logique du capitalisme.

Herbert Morrison, le travailliste assagi

Herbert Morrison, le « pressé », rêveur, organisateur, administrateur, qui ne boit ni ne fume, végétarien, maigre, plein d'humour, combatif, franc, bourreau de travail, gouvernait Londres par la machine du parti dont il était le secrétaire. Il n'était pas brillant au pensionnat quand il était jeune garçon, il n'obtint pas de prix. Ses origines sont humbles : son père était agent de police et sa mère ancienne femme de chambre dans un hôpital de Londres. Il quitta l'école à treize ans pour s'engager chez un épicier de 8 heures du matin à 9 heures du soir. Il étudiait la nuit et s'enthousiasmait pour les doctrines socialistes. Il gravit les échelons du parti et à la dernière guerre était objecteur de conscience. Deux ans après la guerre, il était maire d'un des quartiers ouvriers de Londres. Trois ans plus tard, il entrait au Parlement et devint ministre du Travail dans le cabinet MacDonald. Il a étouffé les ardeurs extrémistes, en affirmant que les grèves générales n'apportaient pas de résultat utile, et rappelle constamment qu'il n'y a que cinq millions de membres des trade-unions sur seize millions de travailleurs inscrits aux assurances du travail et 45 millions d'Anglais. « Ne jouez pas avec la révolution », dit-il.

* * *

LES HOMMES DE L'ARMEE QUI SECONDENT CHURCHILL

L'amiral Dudley Pound a foi dans la flotte

L'amiral de la flotte, Sir Dudley Pound, est un don de l'Amérique à la flotte de Sa Majesté. Sa mère naquit à Boston. Loup de mer, les yeux alertes sous des sourcils agressifs, sa sévérité impressionne.

Beaucoup de voyages ont été accomplis par les navires de la flotte depuis la dernière décade du siècle dernier, où Sir Dudley Pound couchait dans les hamacs du *Britannia*. Il a suivi de près tous les progrès scientifiques qui ont modifié la guerre navale.

Son navire, le « Colossus », fut le seul à être touché à la bataille de Jutland dans la dernière guerre. Il était de ceux qui criaient à hauts cris, quand on soutenait, durant la guerre d'Ethiopie, la vulnérabilité prétendue des vaisseaux de guerre.

Grâce à sa détermination, il fut nommé premier lord de l'Amirauté en 1939.

500 livres pour la tête de Sir John Dill

Sir John Dill, en fonctions depuis l'été dernier, est un stratège élancé et sec, au nez de vautour, qui fit connaissance avec la guerre en Afrique du Sud, commandait un corps d'armée en France et rétablit l'ordre en Palestine.

Le chef de clan arabe, Fawzi Kawkajji, offrit 500 livres pour la tête de Dill. « S'il l'obtient, dit Dill, cela montrera seulement qu'elle n'a jamais valu grand'chose. »

Il a l'œil perçant, une mâchoire décidée, mais un sourire paternel. Il est aimé par les troupes. Il épinglait la médaille militaire sur la poitrine d'un jeune soldat de 24 ans. « As-tu jamais vu tes camarades défiler devant toi ? » demanda-t-il. « Non, mon général. » « Alors suis-moi ici, et tu les verras », dit-il en gardant près de lui le jeune soldat durant la revue.

Sir Algernon Portal, le « Faucon » de l'armée

Sir Algernon Portal, qui est à la commande des bombardiers, n'a pas de surnom dans l'armée. Mais on devrait l'appeler « Faucon ». Il en a l'apparence altière, mais aussi il a toujours éprouvé une passion pour ce noble oiseau, depuis sa tendre enfance. Il est devenu la meilleure autorité sur le sujet. Et c'est ainsi qu'il spéculait sur la chasse aérienne quand il rêvait sur les propriétés de son père.

Commençant sa carrière militaire comme ordonnance de liaison monté sur motocyclette, il s'engagea dans l'aviation qui naissait à peine. Il faisait partie des observateurs que l'on appelait l' « escadron du suicide ». Leurs avions n'étaient pas armés. Pour bombes, ils avaient des grenades auxquelles des bouts de toile servaient d'ailerons. Pour combattre, ils utilisaient des carabines. Il réussit pourtant à chasser un avion ennemi avec son engin primitif et fit des merveilles avec les nouveaux appareils. Il entra bientôt dans le corps des bombardiers et survécut par miracle.

« Un raid, dit-il, c'est comme une partie de chasse. Vous partez avec votre fusil, et vous trouvez votre gibier, ou vous vous le faites présenter. Mais c'est une journée gâchée si vous ratez votre but. »

* * *

Tels sont les hommes de Churchill. Venus de tous les bords, politiciens et hommes d'action côtoient dans la fraternité de la même tâche : l'extermination des nazis.



William Knudsen, directeur de la production américaine. Son rôle, dans les circonstances actuelles, est vital aux Etats-Unis. On le voit ici serrant la main de M. Roosevelt.

...ET CEUX-CI FORMENT l'Equipe Roosevelt

L'Amérique est un pays jeune, où les hommes audacieux ont la possibilité d'affirmer leurs talents et de participer à la conduite des affaires du pays. Souvent ils n'appartiennent pas aux cadres traditionnels, souvent aussi ces cadres se recrutent d'une manière originale, sur le choix du président, ou une élection particulière. Parler des « têtes » des Etats-Unis, problème difficile que nous résoudrons en partant du président, la personnalité la plus marquante et la plus vigoureuse des Etats-Unis, dont le bon sens et la vigueur d'expression le classeront parmi les grands politiciens de l'histoire, pour jeter un coup d'œil dans son entourage, ses amis et ses collaborateurs.

Raymond Clapper, un des journalistes les plus lus d'Amérique, estime que le président retient l'attention, non seulement parce qu'il occupe un poste puissant, mais parce qu'il l'a rendu infiniment plus puissant qu'il ne l'a jamais été. Il a audacieusement demandé le pouvoir et l'a obtenu.

Ce sont ses fonctions et les circonstances qui ont fait de Roosevelt la figure impressionnante qu'il incarne. Avant sa présidence, il n'était pas considéré comme une forte personnalité. Il se fit connaître en voulant repousser la loi de prohibition. Quand il évinça Hoover, n'importe quel démocrate aurait gagné. Mais, arrivé au pouvoir, Roosevelt joua de sa puissance. Il découvrit le secret d'utiliser son ascendant pour en demander davantage. Ses plans éveillèrent des loyautés passionnées parmi de larges groupes, et ces majorités lui permirent de franchir aisément l'obstacle du troisième mandat présidentiel.

Autour de lui, quelques groupes de personnes représentent les pouvoirs du jour.

La production industrielle

Roosevelt n'est pas homme à s'embarrasser de personnages routiniers, surtout dans une branche qui demande des soins aussi pressants que la production industrielle de guerre. Il n'a pas craint, malgré les objections de beaucoup de fonctionnaires, de s'adresser à un technicien de la fabrication automobile, William S. Knudsen. C'est le directeur général du plus grand trust d'automobiles du monde, la General Motors.

Il y a vingt ans, à Flint, dit l'histoire, un jeune homme danois, grand et fort, entra dans le bureau d'achat de pièces de la fabrique Chevrolet, tenant un long tuyau d'échappement sous le bras. Envoyé d'une petite fabrique d'accessoires, il cherchait à obtenir une commande. Après quelques minutes de discussion sur les qualités de l'article, l'acheteur posa la question de sa solidité. W. S. Knudsen ne discuta pas. Il éleva le tuyau au-dessus de la tête et le jeta de toutes ses forces sur le sol de béton, d'où il rebondit et fit sauter le plâtre du mur.

Deux mois plus tard, l'acheteur rencontra Knudsen marchant le long d'un couloir de l'usine. « Alors, dit-il, vous venez nous vendre des tuyaux ? ». « Non, répliqua Knudsen dans un soupir grave, je suis le nouveau directeur en chef. »

Aujourd'hui, il est directeur général de la production américaine, avec mission d'organiser la plus grande production qui soit.

Il y a quelques semaines, le conseiller au Trésor Ed. Foley le rencontrait dans les corridors des nouveaux bureaux de la Federal Reserve, à Washington. Knudsen portait encore sous le bras un objet ressemblant à la cuirasse d'un navire de guerre. « Voyez, cria-t-il, quand je vins ici on me dit que je devais m'occuper de l'armature des tanks parce que quelquefois les balles repoussent les rivets extérieurs et tuent les soldats. Je dis alors : « Pourquoi n'essayez-vous pas de les souder ? ». « Impossible », me dit-on. Je pris deux plaques d'acier et les donnai à un vieil ami de Détroit qui est un soudeur du Danemark. Voyez maintenant : il a réussi le tour. »

Les théoriciens du « New Deal » sont des économistes et se sentent supérieurs à ceux qui, comme M. Knudsen, s'adressent à la solution de problèmes immédiats et concrets. « Mon affaire, dit Knudsen, c'est de faire des choses. »

Et son affaire, il la connaît en maître. Il sait entrer dans n'importe quelle fabrique et mettre le doigt sur les points faibles. Ses critiques l'accusent d'être uniquement un technicien. Ils disent que rien ne l'intéresse hors la mécanique, et qu'il n'a aucune qualité d'administrateur. Ils l'accusent de manquer d'imagination et de donner des contrats à quelques grandes compagnies, ne faisant aucun plan préalable, laissant à d'autres l'initiative d'explorer le champ des fabriques mineures. Ils l'accusent de ne pas savoir organiser ou critiquer le programme des nouvelles usines de l'armée et de la marine.

L'autorité de Knudsen en matière de programme naval et militaire est secrète et nous ne pourrons juger son œuvre qu'après la guerre. Quant à ses qualités d'administrateur, son passé réfutera facilement ses détracteurs.

Né en 1879 au Danemark, il quitta son pays après avoir montré des capacités mécaniques, à l'âge de vingt ans. Arrivé à New-York, il travaillait dans un atelier de fabrication de petits torpilleurs. Il changea de métier et s'employa dans un atelier de réparation de chaudières de locomotives au salaire mirifique de 100 dollars par mois. Il quitta quand il s'aperçut qu'il n'avait aucun avenir dans la maison. Il entra ensuite dans une fabrique de bicyclettes et d'automobiles. Ford acheta la firme en 1911 et le chargea de construire des ateliers de montage. Il mit sur pied le plus gros corps d'usine au monde. Après la guerre, il devint le directeur de production chez Ford, mais le quitta en 1922, dégoûté par certains principes du fabricant d'automobiles, et s'engagea dans la petite fabrique dont nous avons parlé. L'année suivante, les Dupont le placèrent à la General Motors.

Il grandit avec la General Motors, et en 1940, quand il fut appelé à Washington comme chef de production de la Commission conseillère de la Défense Nationale, General Motors était devenue sur la base des ventes la plus grosse entreprise de production américaine.

Les fabricants d'automobiles sourient quand ils entendent que M. Knudsen n'est pas un administrateur. General Motors groupe 57 mar- →



Le général George Marshall, chef d'état-major de l'armée américaine, à qui incombe la tâche de constituer les nouvelles défenses des Etats-Unis.



Henry Morgenthau Jr, secrétaire d'Etat aux Finances. Il jongle actuellement avec des milliards de dollars. On l'a appelé le « trésorier des démocraties ».

ques et filiales, plus de 100 fabriques, plusieurs milliers de produits qui vont des automobiles aux glacières électriques et aux appareillages lumineux, un quart de million d'ouvriers, vingt directeurs qui gagnent chacun plus de 50.000 dollars par an. Les hommes de l'industrie savent ce qu'il en est de diriger un tel empire industriel.

Knudsen comprend les hommes aussi bien que les machines.

Ce que certains oublient ou ignorent, c'est que connaître les problèmes techniques ne suffit pas : il est aussi nécessaire de savoir diriger les hommes.

La finance de Roosevelt

Trois hommes organisent la finance de Roosevelt.

Henry Morgenthau participe plus qu'aucun autre à la facture des taxes fédérales. Certes, le Congrès approuve les lois de taxation, mais le secrétaire du Trésor les forme. A travers les tempêtes fiscales du « New Deal », Morgenthau fut un officiel solide et consciencieux, capable de résister à toute opposition. Ses relations étroites avec le président lui ont permis de le conseiller dans ses affaires intimes. A l'étranger, son rayonnement est énorme. Par les opérations de son fonds de stabilisation, l'achat d'or et d'argent des nations étrangères, il exerce une action sur leurs monnaies et leurs économies.

Il est secrétaire aux Finances depuis 1934. Ses négociations commerciales remarquables avec la Russie, en 1933, produisirent un mouvement d'affaires de 30.000.000 de dollars.

L'an dernier, un groupe d'isolationnistes menés par les sénateurs Clark et Nye essayèrent de prévenir l'achat français d'avions militaires, accusant l'administration de contracter une alliance militaire. Morgenthau leur résista, placé au département des distributions, qui commande les achats de l'armée et de la marine.

Le président Roosevelt combattit l'opposition et sanctionna l'achat, approuvant une commande de 6.000 avions.

L'an dernier, Roosevelt fit le tour des possessions anglaises cédées dans la mer des Caraïbes, suivant une suggestion de Morgenthau, qui semble avoir été le trait d'union de l'accord.

Jesse Jones, ministre du Commerce et directeur de l'Agence Fédérale de Prêt, est à la tête de la plus grosse puissance financière des Etats-Unis. Ce vieux citoyen du Texas manipule les millions avec la sûreté d'un banquier de province qui opère ses escomptes quotidiens. Il contrôle la Banque d'importation et d'exportation, l'administration fédérale urbaine et diverses agences gouvernementales. Le Congrès lui fait confiance, sûr de son intégrité et de son jugement.

Thursman Arnold est le juriste du gouvernement, premier officiel qui fit vraiment appliquer les lois contre les trusts. Il diffère des persécuteurs de trusts coutumiers, en ce qu'il ne se préoccupe pas de leur extension. Il a utilisé les lois anti-trusts, qui étaient une arme destinée à briser les combinaisons d'affaires, pour supprimer les politiques de prix et rendre plus sensibles au consommateur les avantages de la technique moderne. Il poursuit ce qu'il appelle la surtaxe des coalitions d'affaires qui prélèvent des charges injustifiées. Il atteignit ainsi des combinaisons sur les matériaux, l'huile, le financement d'automobiles, le verre, les industries laitières, les médicaments et les fournitures d'immeubles.

Il est partout et contrôle tout.

Harry Hopkins, l'ami du Président

Harry Hopkins, la personnalité politique la plus sympathique des Etats-unis, n'a pas d'emploi, mais il est l'ami intime de Roosevelt.

En janvier 1939, proposé comme ministre du Commerce par Roosevelt, il était au Sénat, se préparant à des interpellations violentes. Il avait été pris à partie, au temps où le « New Deal » distribuait des secours aux chômeurs, et il s'attendait à des accusations difficiles. Il répondit mollement à leurs questions nombreuses et précises sur ses vues politiques, et dit même que sa foi socialiste, célèbre, avait été motivée par des raisons contingentes. Le vote lui fut favorable, suivant les lignes du parti, à 58 contre 27, mais Hopkins était usé par la lutte politique. Quand il réunit la première conférence de presse, il paraissait embarrassé et malheureux. Frêle et fatigué, il demandait une trêve. Il répondit à une attaque violente : « Ecoutez-moi, vous ne pouvez pas me faire ça... »

On voulait, disait la rumeur, le présenter comme candidat à la nouvelle présidence. Il y eut des mises en scène en politique, dans sa vieille ville natale de Grinnell. Il renoua des amitiés depuis longtemps oubliées, grâce à son charme. Mais après un premier discours destiné à rassurer le monde des affaires, il tomba malade et dut se retirer avec un retour très bref à Washington, pour saluer le roi et la reine d'Angleterre qu'il devait revoir dans des circonstances si tragiques.

Le 10 mai 1940 il revint à Washington pour passer un week-end avec le président : il y est encore. Les nouvelles s'aggravèrent, et le président s'aperçut qu'il était agréable d'avoir un vieil ami au milieu de la crise. Hopkins revint à la vie dans cette atmosphère de drame. Il fit soudainement tous les métiers. Avec un sens merveilleux de l'actualité, observant un monde en dissolution, il retrouva une vitalité extraordinaire.

Le troisième terme de présidence fut prévu et préparé par les amis de Roosevelt, mais ce fut Hopkins qui fut chargé d'assister à la Convention nationale du parti démocrate à Chicago, qui devait décider de sa réalisation.

Les complications surgissaient de toutes parts. L'on voulait écourter la session de cinq jours, mais Hopkins les en empêcha, conformément aux vœux du président, et causa de nombreux scandales.

Il affirma résolument la politique non isolationniste de Roosevelt et la soutint à travers tous les votes.

Il dut proclamer le choix de Roosevelt du vice-président, le seul nouveau poste politique de la législature. Homme de fer, Hopkins supporta toutes les insultes et brava toutes les convoitises.

Quant il quitta, l'an dernier, au mois d'août, son poste de ministre du Commerce, « Vous pouvez renoncer au ministère, dit le président, seulement au ministère, et rien d'autre. Notre amitié demeurera et doit continuer comme toujours. »

Dans la campagne il se dépensa avec un zèle extraordinaire et l'accompagna aux Caraïbes. A leur retour, le président le plaisantait sur une nouvelle mission qu'il aurait à accomplir. Et ce fut le beau voyage en Angleterre, où il causa avec tous les hommes d'Etat anglais, et revint donner au président un avis franc et confidentiel sur les forces et les besoins du Royaume-Uni.

La diplomatie de Roosevelt

Les Etats-Unis ont eu plusieurs ministres des Affaires Etrangères de grande classe et d'excellents ambassadeurs. Mais durant de longues années le diplomate américain était en principe un vieux politicien, ou l'aîné d'une grande famille, aux manières élégantes et au langage châtié, sans grandes aptitudes intellectuelles.

Il possédait à la perfection les finesses du protocole, connaissait une ou deux langues étrangères, et apprenait quelques notions utiles de ses collègues français ou anglais. Il avait souvent parcouru son propre pays.

Les deux types d'hommes se ressemblaient étrangement. Ils aimaient tous deux la vie sociale et le prestige dont ils jouissaient. Ils avaient des revenus personnels importants, mais peu de notions précises d'histoire ou de diplomatie.

Ce n'est que depuis quelques années que l'administration de Roosevelt a choisi des hommes jeunes pour soutenir l'édifice de la diplomatie américaine.

Cordell Hull, le moraliste homme d'Etat

A la tête du département se trouve Cordell Hull, qui, à l'âge de 69 ans, a servi comme ministre des Affaires Etrangères plus longtemps qu'aucun autre. C'est l'homme du cabinet qui jouit de la confiance publique la plus entière. Il porte, au milieu des honneurs de son office, une expression résignée et mélancolique. Il est invariablement courtois, d'une patience presque pénible. Son art pour éluder les questions est extraordinaire. Aux conférences de presse, il répond par des phrases d'une page. Les reporters sont soulagés quand il répond par un de ses raccourcis habituels. Il a la parole morale facile et, d'une astuce politique consommée, il manœuvre avec grand art ses adversaires possibles au Congrès. Joueur de poker habile et prudent, sa seule passion fut sa croisade contre les impôts élevés. Les vieux fermiers de Celina, dans le Tennessee, disent qu'il a fait son premier discours sur la réduction des impôts à l'âge de 12 ans. Sa foi inébranlable dans la réduction des impôts et le libéralisme commercial aux Etats-Unis lui ont fait subir de nombreuses humiliations. Mais par sa volonté infatigable et son talent persuasif, il mit en œuvre son programme de « commerce réciproque ».

Il aime rappeler qu'il avait prévu la condition malheureuse actuelle du monde, à moins d'une intervention dans le jeu de l'agresseur sans loi.

Politicien né, il est d'une rare précaution. Il travaille très dur, sans s'embrouiller dans le désordre de ses papiers. Il va au bureau même le dimanche après-midi, mais ses entretiens sont trop longs et s'égarent, faisant attendre des affaires plus importantes. Sa lenteur de décision fait que, pour des sujets urgents, ses inférieurs ne le consultent pas. Il y a quelques mois, un correspondant éminent, apprenant qu'une note importante avait été envoyée au gouvernement de Vichy, n'était pas satisfait des réponses évasives qu'il avait reçues. Il parvint à s'introduire chez Hull, qui lui dit



Jesse Jones, secrétaire d'Etat au Commerce. Actuellement l'un des collaborateurs du président Roosevelt les plus occupés.

que cette note n'avait pas été envoyée. Quelque temps plus tard, à Vichy, un bruit se fit jour, confirmant le renseignement du correspondant. Il fut invité par Cordell Hull à s'entretenir avec lui. Hull voulait s'excuser : la note avait été envoyée, mais il ne l'avait appris que quand il lut la réponse de Vichy.

Sumner Welles, l'homme à tout faire

Le sous-secrétaire d'Etat, Sumner Welles, est vraiment l'homme à tout faire du ministère des Affaires Etrangères. Il est l'opposé direct du tempérament de Cordell Hull. Né d'une famille excellente, Welles vint au ministère après des études à Harvard et Groton, durant la présidence de Wilson. Il quitta quand Hoover vint au pouvoir, et revint avec Roosevelt en 1933.

Il vit dans une riche villa du Potomac en Maryland.

Il se tient raide comme une barre d'acier, avec ses yeux bleu pâle et une figure aussi inexpressive que celle des duellistes de la peinture classique. Parfaitement habillé, il est toujours très attentif au protocole. Il donne l'impression d'être arrivé par piston, mais c'est au contraire le plus travailleur des hommes du ministère.

Toute la journée — il a quelquefois 20 rendez-vous importants — il agit avec vitesse et précision. Vétéran diplomate et négociateur habile, il est parfaitement adapté à sa fonction. Comprenant bien la politique intérieure de Roosevelt, il essaie d'adapter l'extérieure sur elle. Les diplomates étrangers aiment à venir chez lui s'informer de la politique américaine, ou traiter des questions délicates. Il parle l'espagnol, le portugais et le français couramment, et sa pensée et son discours sont d'une limpidité et d'une aisance agréables.

Les correspondants aiment aussi Welles. Aux conférences de presse, qu'il conduit quand Hull est loin de la ville, il étonne par sa mémoire précise et la tournure de ses réponses. Les dates, le contenu et même la teneur exactes de ses déclarations précédentes coulent de ses lèvres sans effort.

Comme type de réponse « à la Welles », l'on peut citer celle qu'il fit à une conférence de presse sur une question concernant la réaction du ministère devant l'assurance russe d'une « neutralité compréhensive » envers la Turquie en cas d'agression de celle-ci. Welles se recueillit trente secondes et dit :

« En ces temps actuels, et surtout depuis ces derniers mois où tant de nations indépendantes ont perdu au moins momentanément leur autonomie et leur indépendance, et conformément à la politique que j'ai indiquée il y a quelques minutes comme celle du gouvernement (c'est-à-dire l'expression du désir du respect de l'indépendance des petites nations), il est évidemment agréable à notre pays d'entendre qu'un grand pays comme l'Union Soviétique réaffirme son intention de maintenir ce qu'il me semble est appelé « neutralité compréhensive », dans le cas où une nation voisine aurait à souffrir d'une attaque. »

Dans cette phrase de cent mots, Welles réaffirmait la non-reconnaissance américaine des annexions baltes et polonaises des Soviets (1), indiquait l'espoir américain de la libération éventuelle des nations conquises (2), intimait que l'Amérique était plus préoccupée par les incursions nazies que celles des Russes et témoignait une amitié réservée à Staline en espérant mieux de sa politique ultérieure (3).

Spécialiste des questions d'Amérique latine, Welles a fait sienne la phrase de la « Politique du bon voisin », tournant décisif et populaire de la politique extérieure de la législature de Roosevelt. Depuis sa nomination au rang de sous-secrétaire en 1937, il a participé à chaque moment de la politique extérieure de Roosevelt. Celui-ci l'appelle souvent pour causer avec lui quand Hull est à Washington.

Deux hommes d'une trempe aussi différente que Hull et Welles sont souvent en désaccord, mais Welles le nie constamment. En fait, les deux collaborateurs se complètent : Hull représente la force morale et la politique avisée. Welles le diplomate subtil et le professionnel sérieux.

Le ministre de la Marine, le colonel Frank Knox

C'est un self-made-man. Son père tenait un commerce d'huîtres à Boston. Il fit faillite et s'installa à Grands-Rapids, dans l'Etat de Michigan, sans trouver meilleure fortune. Le jeune Frank connut une jeunesse difficile, vendant des journaux, s'employant à des travaux manuels après ses heures de classe. Mais il s'enfuit à la déclaration de guerre hispano-américaine et, après diverses pérégrinations, fit connaissance de quelques Rough Riders qui s'embarquaient pour Cuba. Il se joignit à eux et se fit remarquer par sa hardiesse. Il écrivit des lettres à sa mère qui furent reproduites dans le « Grands-Rapids Herald », et à son retour il trouva une place de reporter. Il eut un succès brillant, trouvant sa voie dans la politique aussi bien que dans la presse.

Il jouait déjà un rôle éminent dans le parti républicain en 1912, nommé candidat officiel à la présidence, par le parti progressiste.

Il s'engagea comme simple soldat à l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917, revint major, fit du journalisme avec autant de flamme que dans sa jeunesse. Hearst le mit à la tête de ses journaux au salaire de 150.000 dollars par an. Il se brouille avec lui, passe à la rédaction d'un autre journal, le « Chicago Daily News », qu'il vivifie de sa flamme, quand, après plusieurs propositions de Roosevelt, il accepte en mai 1940 d'entrer dans son cabinet, malgré ses opinions républicaines, estimant la situation assez grave pour oublier de simples différends personnels. Le ministère de la Marine convient parfaitement au colonel Knox, qui se vante d'une constitution physique peu commune. Les problèmes navals sont d'une complication extrême et seule une très grande activité lui permet de les étudier dans leurs détails. Les amiraux de la flotte sont tout-puissants quand des politiciens avides d'honneurs, et peu compétents, obtiennent le portefeuille de la Marine. Mais Knox, grâce à son enthousiasme, sut collaborer avec eux. Il leur déclara sans détour qu'il connaissait peu ou rien au sujet de la flotte et qu'il s'en remettrait entièrement à eux pour la solution des problèmes techniques. Il devint leur camarade, jouant au golf et causant amicalement avec eux.

Mais il se rendit vite précieux. Il fit augmenter le nombre des fusiliers marins, force d'attaque de la flotte, et fit accélérer le temps de construction des navires. Aujourd'hui, grâce à ses efforts, un destroyer est construit en 18 mois au lieu de 36, et un sous-marin en 24 mois au lieu de 30. Mais Knox veut encore aller plus vite, et il y parviendra sans doute, par son activité inlassable qui efface patiemment tous les obstacles.

Conclusion

Telle, l'équipe de Roosevelt conduit l'Amérique. Puisse son effort industriel et moral assurer la cause qu'elle défend !

Escorté par des bateaux de guerre, un convoi de navires chargés de matériel se dirige vers l'Angleterre. L'escorte d'un convoi est constituée par des destroyers en liaison constante avec un certain nombre d'hydravions. En cas d'attaque, les destroyers lancent leurs charges en profondeur et les hydravions leurs bombes.

La Bataille de l'ATLANTIQUE

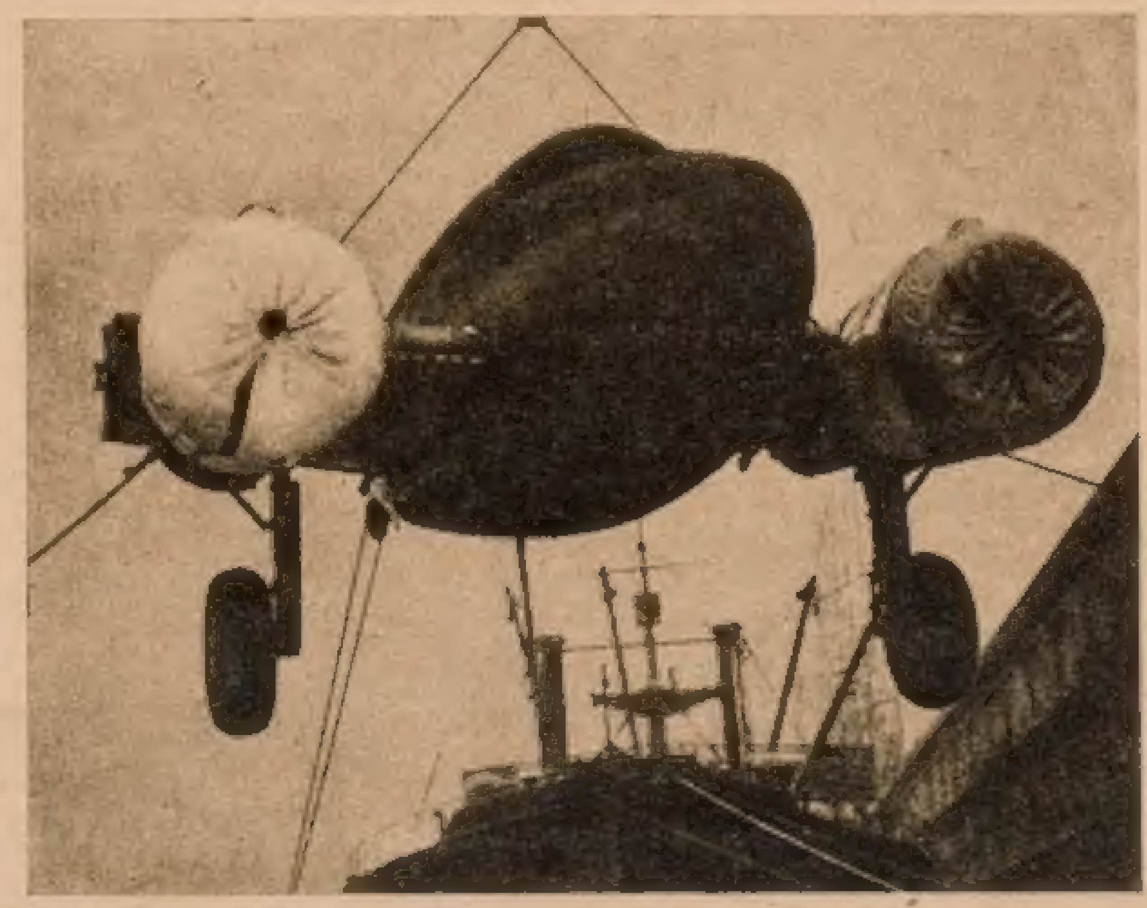
L'entrée en lice de la flotte des Etats-Unis et la nouvelle route anglo-américaine à travers l'Atlantique obligent l'Allemagne à adopter une nouvelle tactique de guerre sous-marine

La bataille de l'Atlantique est entrée dans une nouvelle phase. L'enjeu de ce combat est d'une importance qu'il n'est plus besoin de souligner. Tout le monde se rend compte que l'issue de cette bataille décidera du sort de la guerre.

En suivant l'évolution des méthodes d'attaque employées par l'Allemagne dans ses tentatives pour couper la ligne vitale des Démocraties, on constate que la guerre sur mer a passé, depuis l'ouverture des hostilités, par trois phases principales.

Le jour de la déclaration de la guerre, les sous-marins et les corsaires de IIIe Reich avaient déjà pris le large. Postés tout au long des principales routes maritimes reliant la Grande-Bretagne et la France à leurs Empires coloniaux, aux Dominions et aux Etats-Unis, ils étaient prêts à frapper. Pourtant, il semble qu'au 3 septembre 1939 les méthodes d'attaque à la torpille contre des unités de la marine marchande n'avaient fait aucun progrès depuis 1918. Certes, des perfectionnements techniques avaient été apportés dans la construction des sous-marins. Leur vitesse, leur maniabilité, leur capacité de plongée, la puissance de leur armement avaient évolué depuis la fin de la dernière guerre mondiale. Mais la tactique était encore la même. C'était toujours un pirate isolé qui, après avoir repéré un cargo et lancé sa torpille, s'empressait de prendre la fuite. Les pertes enregistrées par la marine britannique ne constituaient qu'un pourcentage minime, ne pouvant influencer en aucune façon le commerce extérieur de l'Angleterre. Il en fut de même pour la France.

Les sous-marins allemands étaient relativement peu nombreux. Les différents théâtres des opérations navales se trouvaient à une telle distance des bases allemandes, que seules des unités de fort tonnage et à long rayon d'action pouvaient être employées. Mais cet éloignement présentait un inconvénient bien plus important : les routes maritimes alliées étaient hors d'atteinte de l'aviation à croix gammée. Les hydravions de reconnaissance, les bombardiers lourds ne pouvaient pas coopérer avec les corsaires.



Un bombardier géant américain du type « Lockheed » débarque dans un port britannique. Malgré les corsaires, malgré les efforts redoublés de la flotte sous-marine allemande, le matériel américain envoyé aux Alliés arrive neuf fois sur dix à destination.

Seule, une action combinée de la Luftwaffe et des forces sous-marines allemandes pouvait permettre à Hitler d'enregistrer quelques succès d'importance.

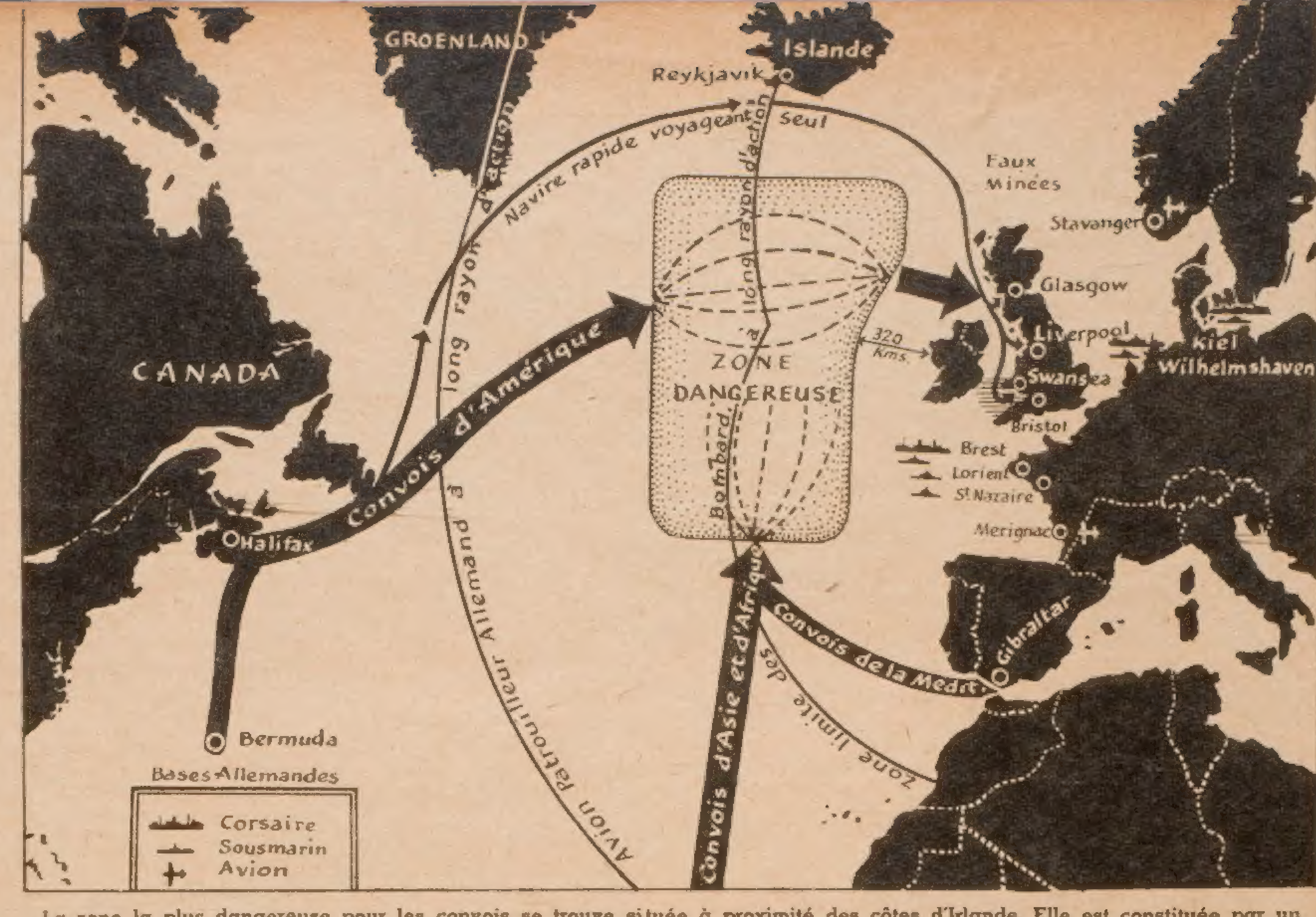
Les attaques combinées avec l'aviation

En été 1940, grâce aux bases françaises sur la Manche et sur l'océan que l'Allemagne venait d'occuper, la guerre sous-marine prit une tournure nouvelle. Brest, Lorient, Saint-Nazaire devinrent des stations de ravitaillement et des ports d'attache pour les sous-marins de faible tonnage. De construction rapide, ces unités furent produites en nombre à partir du printemps 1941. D'autre part, une large portion de l'Atlantique était à la portée de l'aviation de bombardement et de reconnaissance installée à Mérignac et dans d'autres bases rapprochées. La propagande nazie avait annoncé à cor et à cri que la campagne sous-marine de 1941 serait foudroyante et que bientôt la Grande-Bretagne capitulerait, se trouvant dans l'impossibilité de poursuivre une guerre sans recevoir de l'extérieur les fournitures et le matériel dont elle avait besoin. Il faut reconnaître que jamais Hitler ne fut aussi près du succès.

En mars 1941, le président Roosevelt signait le « Lease and Lend Bill ». Les expéditions d'Amérique en Angleterre se succédaient à un rythme de plus en plus fréquent. C'est le moment que choisirent les Allemands pour lancer leur grande attaque. La véritable bataille de l'Atlantique commençait. Les navires et les convois en route pour les ports anglais devaient né-

cessairement passer par une zone dangereuse constamment battue par les pirates et les bombardiers ennemis. Cette zone dangereuse, dans laquelle les unités marchandes britanniques sont le plus menacées, forme un quadrilatère qui s'étend sur une hauteur qui va de la latitude de l'extrême-nord de l'Ecosse à celle qui prolonge la côte septentrionale de la péninsule Ibérique. Elle a une largeur maxima de 600 milles et minima de 250 milles. C'est dans cette espèce de champ de bataille liquide que la marine marchande britannique enregistra ses pertes les plus sévères. L'aviation de reconnaissance allemande signalait les convois qui s'engageaient dans les eaux dangereuses, et aussitôt des sous-marins se dirigeaient en groupe vers le point indiqué, tandis que des nuées de bombardiers lourds partaient de la côte française.

L'Amirauté britannique a donné pour le mois d'avril 1941 le chiffre de 488.124 tonnes de bateaux coulés, portant le total des pertes alliées depuis le début de la guerre à 6.000.000 de tonnes. Mais les succès allemands furent de courte durée et les victoires de Hitler dans l'Atlantique se totalisèrent par une défaite. Son objectif était de détruire les communications maritimes entre la Grande-Bretagne et le reste du monde. Il n'a réussi qu'à porter à son actif quelques résultats provisoires, mais les routes qui aboutissent aux ports anglais, et particulièrement la ligne vitale de l'Atlantique, n'ont pas été interrompues. Bien au contraire, le trafic allié sur mer s'intensifie de jour en jour.



La zone la plus dangereuse pour les convois se trouve située à proximité des côtes d'Irlande. Elle est constituée par un immense rectangle de 500 milles de large et de 900 milles de long. C'est là que tant les sous-marins que les bombardiers en piqué allemands livrent aux navires alliés leurs plus violentes attaques. Au cours de la dernière guerre, cette zone de danger se trouvait située dans la mer d'Irlande même. Les patrouilles aériennes britanniques ont réussi, dans celle-ci, à l'éloigner de 200 milles à l'ouest.


Un patrouilleur britannique en action dans les eaux anglaises. Le patrouilleur en question vient de lancer une charge en profondeur destinée à couler un sous-marin allemand. Il fait partie du lot des cinquante destroyers cédés à l'Angleterre par le gouvernement américain.

Les convois

La première réaction britannique devant la recrudescence des attaques allemandes fut l'organisation et la mise au point des convois. Un système efficace de convoi pour les navires marchands chargés au maximum ne peut être mis en œuvre que si l'on prête une attention particulière à certains facteurs. Les équipages des cargos et des bateaux de guerre de l'escorte, les pilotes des avions qui protègent le convoi doivent être entraînés à la perfection. Voici comment fonctionne un convoi :

Un certain nombre de bateaux sont réunis dans le port de départ. Avant de prendre la mer, les capitaines tiennent une conférence sous la présidence du commandant du convoi. Toutes les possibilités d'attaque sont examinées, ainsi que diverses circonstances qui pourraient se présenter au cours du voyage. Les manœuvres que chaque unité devra exécuter en cas d'attaque sont arrêtées et un système de signalisation est établi.

Aussitôt sorti du port, le convoi prend sa formation. La figure généralement adoptée est le rectangle. Aux quatre coins sont placés les bateaux les plus puissamment armés. Au centre navigue un cargo gréé en croiseur. Ses canons de six pouces constamment braqués couvrent de tous côtés les abords du convoi. A son bord se trouve le commandant. Autour de ce noyau central sont rangés les navires qui portent les cargaisons les plus précieuses : pétrole ou autres fournitures vitales. Sur la passerelle du bateau central de la rangée de tête veille jour et nuit le « commodore » qui commande les mouvements des unités du convoi. Véritable maître de ballet, il dispose les unités qui se déplacent sur l'immense échiquier liquide aux cases invisibles. Dans la bataille, les mouvements se font en deux temps : au moment de l'attaque, le convoi se disperse ; une fois le danger passé, les bateaux se regroupent autour du croiseur central et reprennent la formation.

L'escorte est composée d'un certain nombre de destroyers qui, grâce à leur vitesse, poussent des pointes dans toutes les directions, évoluent à travers les bateaux rangés. Ils sont en liaison constante avec les hydravions qui complètent la protection du convoi. Ceux-ci signalent la présence éventuelle de sous-marins ennemis, qu'ils peuvent apercevoir à de grandes distances. En cas d'attaque, les destroyers lancent leurs charges de profondeur, et les hydravions leurs bombes. Si l'aviation ennemie fait son apparition, ce sont les canons antiaériens, les pom-pom et les mitrailleuses qui entrent en action.

La valeur du système des convois a été souvent un sujet de discussion. Certains ont trouvé que le fait de grouper ensemble un grand nombre de bateaux avait pour résultat de constituer une cible trop grosse, facilement repérable et vulnérable aux coups de l'ennemi. On a aussi reproché à cette méthode de provoquer un ralentissement notable de la navigation. Mais les événements ont permis de constater l'efficacité de ce système.

La coopération américaine et la nouvelle route maritime

Après avoir atteint une phase cruciale pour les Démocraties, la bataille de l'Atlantique a graduellement pris un aspect plus équilibré. A l'heure actuelle, deux facteurs sont venus porter l'avantage du côté de la



Un convoi est repéré par un appareil de reconnaissance allemand, qui transmet par radio aux sous-marins postés à 200 milles, les informations suivantes : nombre de bateaux marchands, importance de l'escorte, direction du convoi. Dans la « zone dangereuse », au large de la Grande-Bretagne, l'aviation était un auxiliaire précieux pour les corsaires sous-marins.



Comment les sous-marins repèrent un convoi. Le bruit des machines des bateaux de surface est perceptible à une distance supérieure par rapport au ronronnement des moteurs électriques des submersibles. Ceux-ci sont donc les premiers à détecter l'adversaire. Vu la mauvaise conductibilité de l'eau pour les ondes de radio, les sous-marins communiquent entre eux par un système de signalisation sonore.

Grande-Bretagne et de ses alliés.

La coopération américaine pour le transport du matériel vers l'Angleterre a pris de plus en plus de l'ampleur. Elle a inquiété les Allemands à un tel point qu'ils se sont livrés à des attaques sur des navires marchands américains. Mais l'effet de ces actes fut exactement contraire à celui qu'ils attendaient. La flotte américaine est désormais sur pied de guerre. Elle pourchasse les corsaires de l'Axe, avec ordre de les exterminer à vue. Les cargos seront armés et se défendront énergiquement contre toute attaque. A l'heure actuelle, les sous-marins nazis ont à combattre, outre la formidable puissance navale britannique, celle non moins importante des Etats-Unis.

Le second facteur qui est venu faire pencher la balance en faveur des Alliés est d'ordre stratégique. Contre toute attente, les Anglo-Américains ont trouvé le moyen de contourner la fameuse zone dangereuse qui se trouve au milieu de l'océan Atlantique. Un pont a été jeté, reliant l'Amérique à l'Angleterre par le Nord. Les voyages peuvent s'effectuer maintenant par étapes :

Halifax-Terre-Neuve-Groenland : 1.300 milles.
Groenland-Islande : 950 milles.
Islande-Grande-Bretagne : 820 milles.

La nouvelle route est plus longue, il est vrai, mais combien plus sûre... Elle se trouve en dehors de la portée des bombardiers ennemis à long rayon d'action. Aucun point n'est excessivement éloigné d'une base qui peut envoyer de puissantes forces de protection en cas d'attaque. Terre-Neuve et le Groenland sont contrôlés par les Etats-Unis. L'Islande est occupée par des forces anglo-américaines. Les abords de la Grande-Bretagne sont constamment patrouillés par les grosses unités de la « Home Fleet ». Ainsi, les seules formes d'attaque visibles, par les airs et sur mer, sont pratiquement éliminées au long de cette route.

La nouvelle tactique allemande

La destruction du pont anglo-américain devint l'objectif principal des sous-marins nazis. L'attaque sous-marine est la seule possible dans des eaux aussi fortement tenues par les Démocraties. Néanmoins, sous la forme d'actions isolées, elle présente trop de danger. Aussi l'Allemagne a mis en œuvre une nouvelle tactique qui nous a été révélée par les récents communiqués des Amirautés britannique et allemande. Ces communiqués parlent de batailles entre sous-marins et convois, qui se sont déroulées plusieurs jours de suite. Berlin a annoncé que des groupes importants de sous-marins ont harcelé un grand convoi, livrant des combats acharnés. Cette phrase est à retenir, car elle marque l'évolution réelle de la guerre sous-marine. Délaissant les méthodes de 1918, 1939 et même du début de 1941, les submersibles attaquent maintenant par vagues successives, qui rappellent la tactique des raids aériens sur les villes ou autres objectifs. Aussitôt qu'une flottille rompt le contact, une autre survient qui poursuit le combat, suivie à son tour par une troisième, et ainsi de suite.

Les milieux navals jugent que cette tactique crée une véritable révolution dans la guerre sur mer. Mais appliquée par l'Allemagne dans la bataille de l'Atlantique, elle est on ne peut plus significative. Elle prouve que Hitler n'a pas su gagner au moment où presque tous les atouts étaient dans son jeu. Au printemps dernier, les bateaux alliés traversaient l'océan en passant par la zone dangereuse, protégés par un minimum d'escorte. Les sous-marins et l'aviation ennemis avaient beau jeu pour les mettre à mal. Aujourd'hui, ils suivent une route sûre, sous la protection de forces navales infiniment supérieures. Hitler lance sans plus compter le gros de ses forces contre les convois alliés. Elles se brisent sur le pont anglo-américain. Les flottes de guerre des Démocraties, l'aviation alliée qui devient chaque jour plus puissante, repoussent avec succès les vagues de sous-marins qui font un effort suprême pour atteindre la ligne vitale de la Grande-Bretagne.

Ces batailles rangées sont le signe indiscutable de l'impuissance de l'Allemagne à remporter la décision sur mer. Grâce à la coopération anglo-américaine, la bataille de l'Atlantique semble de plus en plus tendre vers la victoire des Démocraties.



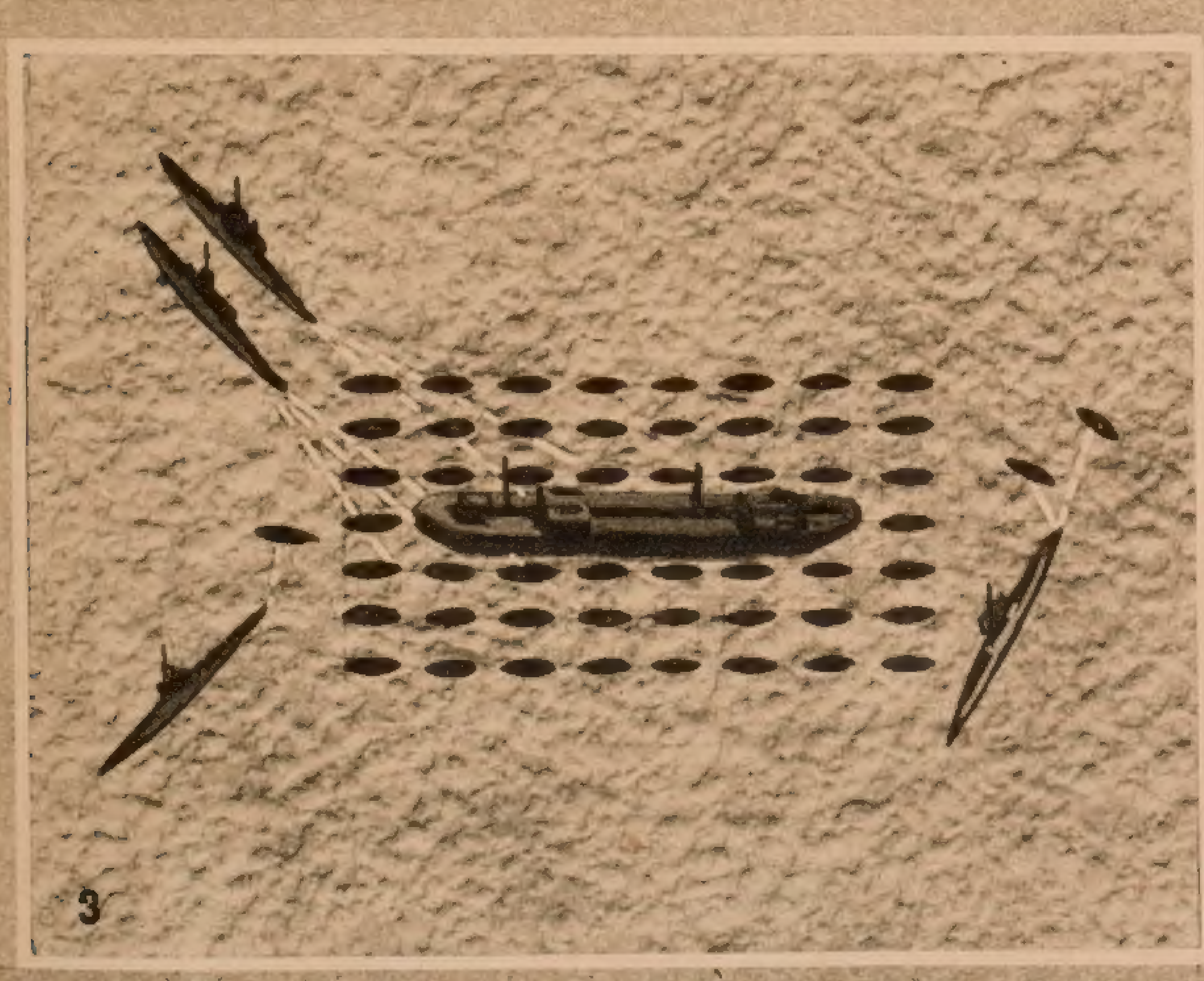
A bord d'un navire de guerre britannique, l'un des servants d'une batterie antiaérienne scrute le ciel à la recherche des avions ennemis, quelque part dans l'Atlantique.



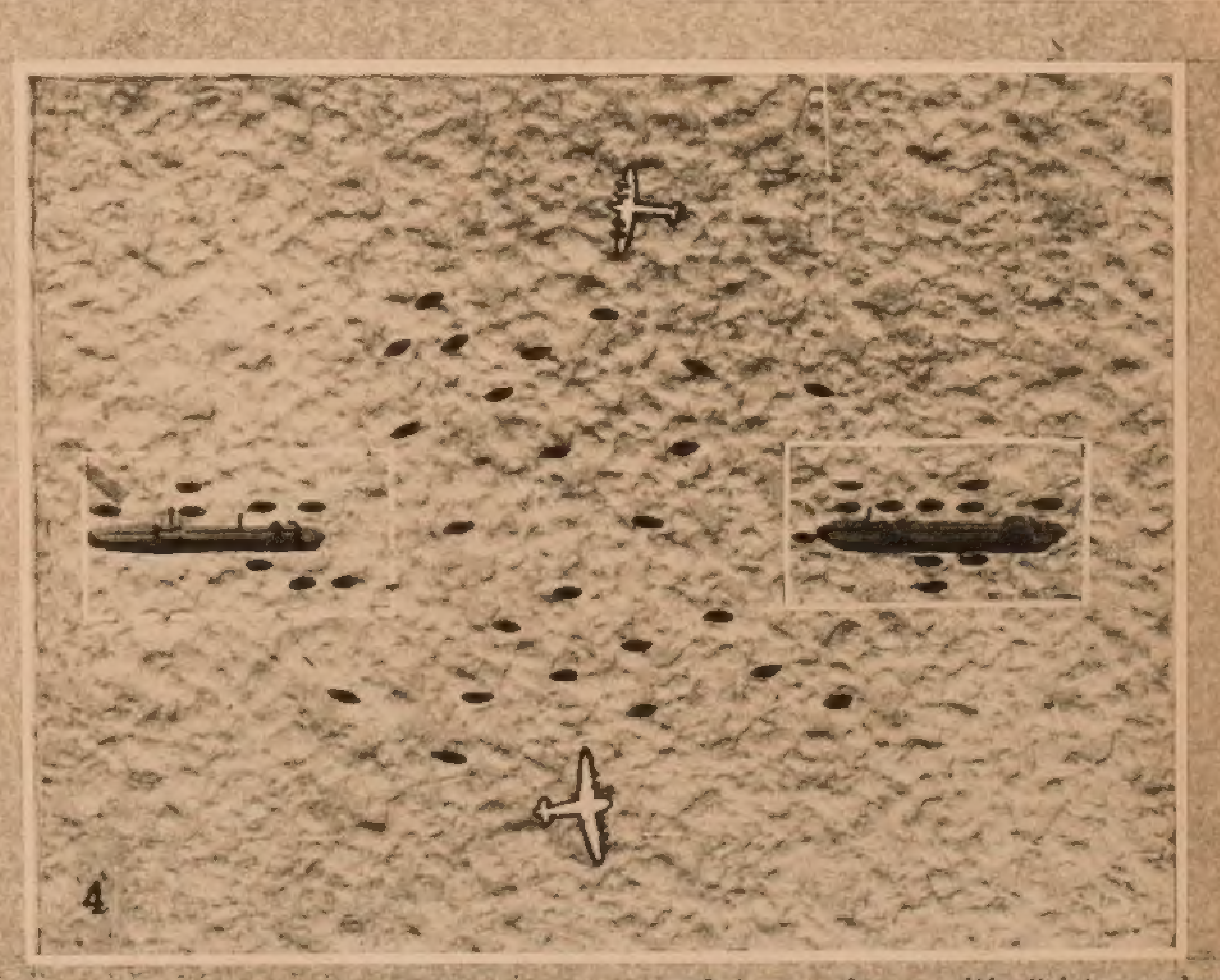
Un convoi traverse l'Atlantique. Au-dessus des navires, on distingue la partie arrière d'un des hydravions qui en assurent la protection. Souvent critiqué, le système des convois s'est avéré d'une grande efficacité.



Les convois ou les patrouilles traversant l'Atlantique se trouvent souvent en face de besognes imprévues, comme celle qui consiste à secourir un équipage en détresse.



Une attaque classique de nuit contre un convoi. Elle s'opère au moyen de quatre sous-marins, lesquels adoptent les positions que l'on voit ici. Deux d'entre eux lancent leurs torpilles en diagonales, tandis que les deux autres s'attaquent aux navires marchands armés faisant partie du convoi. Leurs torpilles lancées, les sous-marins fuient rapidement pour échapper aux destroyers d'escorte.



Le convoi se regroupe une fois l'attaque terminée. Quinze navires ont été atteints par des torpilles ennemies. Le rectangle de droite indique la position que le convoi occupait au moment de l'attaque. Celui de gauche le point où il s'est regroupé. Le mauvais éclairage et le mauvais temps favorisent les attaques sous-marines. Elles augmentent, de même, les difficultés de regroupement des convois.

L'ANGLAIS MOYEN

par
F.G.H. SALUSBURY

Correspondant du «Daily Herald»

Ma première réaction devant le titre que je me proposais de donner à cet article a été de douter de l'existence de l'Anglais moyen, sauf évidemment pour autant que tous les hommes sont physiquement constitués, en général, de la même manière. J'ai également éprouvé un léger sentiment de crainte, car parler d'êtres moyens c'est généraliser, et généraliser peut être extrêmement dangereux.

Néanmoins, comme la conscience de ce danger ne vient qu'à des hommes d'un certain âge — à ceux de mon âge et au delà — j'ai décidé que de dégager un Anglais moyen du champ des généralisations était susceptible de ressusciter ma jeunesse perdue. Et c'est dans cet esprit, un esprit d'irresponsabilité qui est bien propre à la jeunesse même, que je commence à traiter mon sujet.

Il y a de nombreuses années, on m'avait raconté l'histoire d'un élève anglais qui avait à traduire du français la phrase suivante : « Voici l'Anglais avec son sang-froid habituel ». Il réfléchit quelques instants et la rendit ainsi : « Here comes the Englishman with his usual bloody cold ».

Chose curieuse : les deux versions sont également vraies, aussi bien la phrase française que la traduction erronée de notre élève. L'Anglais moyen a un rhume en hiver et au printemps, et ce rhume est, comme l'élève l'a qualifié, un sacré rhume (bloody), mot vulgaire introduit dans le théâtre anglais par George Bernard Shaw dans sa pièce « Pygmalion ». Cette expression est toujours capable de choquer les raffinés, et elle est maintenant communément employée par les classes dites aristocratiques et celles des travailleurs, mais non par la bourgeoisie.

L'Anglais moyen possède aussi une bonne dose de sang-froid, et un peu plus même qu'il n'en est imparti au commun des mortels, si on le compare à ses semblables des autres races. D'où cela vient-il ? C'est ce que je serais incapable de dire. Est-ce un don des dieux ? Est-ce un produit de l'intelligence ? Le résultat de l'éducation ? Je ne le sais vraiment pas. Je puis seulement suggérer deux explications.

La première est que c'est une forme de résignation au Destin, le sentiment réfléchi que chaque année, et au moins deux fois l'an, il sera inévitablement affligé d'un rhume de cerveau à caractère cyclonique. Cela est sans remède : il n'y peut rien. Il le prend donc avec calme. C'est une attitude de l'esprit qui, comme les cors, pousse sur les endroits tendres.

L'autre explication est que la Grande-Bretagne est une île. Elle n'a pas de frontières terrestres, de puissants voisins hostiles qui n'auraient qu'à faire un pas pour violer l'intégrité de son territoire sacrée, et cela est, dans les temps que nous vivons, un rare privilège. Elle est entourée par la mer et par sa flotte. Voici 875 ans qu'elle n'a pas été envahie à partir du continent européen. Il en est résulté une tranquillité d'esprit qui serait inconcevable chez les autres peuples du continent. De là procède le fameux sang-froid des Anglais. Même la guerre aérienne, avec ses engins semant la mort du ciel anglais, n'a pas pu en avoir raison. C'est son propre ciel à lui, et il n'appartiendra jamais à personne d'autre. Du reste, il considère la présence d'un ennemi dans le ciel britannique comme une outrageante manifestation d'impertinence.

Et à ce propos, nous arrivons à une caractéristique particulière à tous les Anglais et qui est essentielle chez l'Anglais moyen. Il ne peut pas imaginer, le temps d'un éclair, que son pays puisse jamais perdre une guerre.

De nouveau, je répète que cette particularité est née de son insularité. Il est à part des autres, donc il leur est supérieur. Cela est profondément illogique, même peu sérieux. Mais il faut le relever, parce que c'est une croyance irréductible, encore qu'elle paraisse découler du dicton irréfutable : « On flotte avec plus de sécurité dans les eaux peu profondes ».

Je me souviens d'une entrevue que j'ai eue en 1939 avec un général français, dans son quartier général près de Nancy. C'était un soldat extrêmement capable qui avait sous son commandement un groupe d'armées, un homme à l'esprit alerte et décidé. Ses émotions venaient du plus profond de lui-même, comme si le sol de sa France bien-aimée parlait à son cœur directement. Il s'exprimait avec passion, me demandant pourquoi certains Anglais croyaient toujours qu'il pouvait être question d'une bonne Allemagne, alors qu'en fait, tous les Allemands étaient des nazis et des... cochons.



J'hésitais. Nous, Anglais, devions encore vivre en ces jours-là, sous la politique d'apaisement de M. Chamberlain. Je l'expliquais le mieux que je pus, mais mon explication ne signifiait pas autre chose qu'une telle opinion était caractéristique de l'Anglais moyen qui trouvait qu'il est vraiment difficile de haïr ses ennemis.

« Vous n'avez pas été envahis », lança mon général français.

« Non », répondis-je ingénument.

« Cela vous ferait du bien », dit-il.

C'est curieux, cette incapacité des Anglais de haïr d'une manière continue. L'Ecossais l'a à un certain point, témoin les querelles de ses clans de montagne, dont certains survivent sous une forme mitigée. Par contre, elle est de l'essence même du sang irlandais. Mais l'Anglais, non. Nous commençâmes la guerre de 1914 en appelant les Allemands les « Huns ». Cette habitude persista jusqu'en 1916, avec cet intermède de la fraternisation du jour de Noël de 1914, qui fut bien l'incident le plus fantastique de la guerre. Puis je fus blessé, et quand je revins dans mon régiment aux tranchées, plus d'un an après, je n'entendais plus appeler les Allemands que les « Jerries ». C'était un surnom qui était presque affectueux. Mais il n'empêcha pas le soldat anglais de combattre de la façon la plus farouche.

J'aimerais pouvoir dire que l'Anglais moyen est populaire où qu'il aille, mais j'en doute. Il pense qu'il est invincible, comme je l'ai déjà dit. Il croit être supérieur aux autres hommes, bien qu'il ne manifeste généralement pas ce sentiment, et il s'ensuit une attitude à l'égard des étrangers qui, pour dire le moins, peut souvent être malheureuse. L'Anglais moyen — je commence à aimer cette expression — trouve que les étrangers sont drôles. Il pense que leurs langages sonnent curieusement, qu'ils ont des coutumes bizarres, et, en ce qui concerne sa façon de vivre, à lui Anglais, il ne peut rien voir que de normal. Racialement, il n'a aucun complexe d'infériorité.

En fait, les étrangers ne se considèrent pas non plus comme bizarres. Mais la différence entre l'étranger moyen et l'Anglais moyen est que l'Anglais à l'étranger montre seulement trop souvent qu'il est amusé par ses hôtes étrangers, tandis que l'étranger en Angleterre est enclin à garder son amusement pour lui-même.

Mais peut-être ne me suis-je pas exprimé assez clairement. Quand je dis que l'Anglais ne peut rien trouver de curieux en lui-même, je veux dire par là que c'est en tant qu'Anglais, avec ses habitudes et les usages des Anglais. Il sourit de la coutume américaine de couper d'abord la viande tout d'une fois, et puis de la manger avec la fourchette seule ; mais il ne sourit pas de l'habitude britannique de couper



la viande bouchée par bouchée. Il trouvait très drôle aussi dans le bon vieux temps — le bon temps de jadis — que les Français habillassent leurs soldats de vestes et de pantalons rouges ; mais le style anglais des pantalons bleus et des vestes rouges ne le fait pas rire le moins du monde.

Il a, cependant, un grand sens de l'humour ; une aptitude, qui est restée insurpassée, de plaisanter dans le malheur ou l'inconfort ; et un regard aigu pour tout ce qui est pompeux, faible et enflé dans la nature humaine. Il rit des fautes qu'il commet en commun avec le reste des hommes.

Il est meilleur, je pense, il est plus aimable quand il plaisante dans le malheur. Aucune plaisanterie ne fut plus populaire auprès du corps expéditionnaire britannique, au cours de l'autre guerre, qu'un dessin de Bairnsfather, représentant deux soldats s'abritant dans un trou d'obus durant un terrible bombardement d'artillerie. Le vétéran, le fameux caractère que Bairnsfather appelait « Old Bill », parle. « Si vous connaissez un meilleur « trou », dit-il, avec un parfait contrôle de lui-même, allez-y. » Les mots « un meilleur trou » (a better 'ole) ont passé depuis dans le langage anglais courant.

Old Bill fut aussi le héros d'une plaisanterie qui fut resservie par les Allemands pour illustrer le caractère anglais aux yeux de leurs propres soldats. Le vétéran et une recrue sont assis parmi les ruines d'une ferme française. « Qui a fait ça ? » demande la recrue, regardant les dégâts causés par la guerre. Et Old Bill répond : « Les souris ».

Les autorités allemandes, en présentant cette histoire comme un trait de l'humour anglais, ont eu soin d'expliquer que ce n'étaient pas les souris qui étaient responsables de ces destructions, mais, naturellement, les obus !

Il y a aussi l'histoire du soldat qui trébuche le long d'une tranchée à la recherche d'un lit. Il passe la tête à travers l'ouverture d'un abri et demande : « Y'a une place ici, camarades ? » Et la réponse vient : « Pas la moitié d'une. Si vous arrivez à faire sortir ces deux poux, vous pourrez peut-être vous glisser. »

De même pour le civil anglais dans la guerre présente, mon dessin favori montre l'Anglais moyen chez lui durant un raid aérien. Le mari et sa femme sont assis en train de dîner. Une bombe vient de tomber au dehors, et tout le plafond s'est effondré sur la table. « Ma chère, dit le mari, je crois qu'il y a quelque chose dans ma soupe. »



Malgré tout son flegme, ce serait une erreur de penser que l'Anglais n'éprouve pas d'émotions. Il est réservé, mais, une fois que vous parvenez à le dépouiller de cette attitude, vous trouverez qu'il peut être émotif et sentimental — extrêmement sentimental. Il est aussi très reconnaissant pour l'hospitalité qu'il peut recevoir, et est lui-même le plus hospitalier des hommes. Et plus il est pauvre, plus il est hospitalier. Inévitablement, les premiers pilotes allemands qui furent descendus en Angleterre se virent offrir du thé et des cigarettes par les civils qu'ils rencontraient. Maintenant, il se pourrait qu'il n'en aille plus de même.

L'Anglais moyen peut être poussé à une intensité de sentiment à laquelle on ne s'attendrait pas. Il sait, à l'occasion, être très amer. Mais pas pour longtemps — là est le point. Il s'extériorise par explosions, plutôt que par un orage continu. En même temps, il a un sens profond de la discipline et il professe un respect extraordinaire pour sa police. La police anglaise n'est pas armée. Elle produit ses résultats par la seule vertu de son allure majestueuse, son air d'indiscutable autorité et sa dignité que rien ne saurait affecter. Un constable londonien dira : « Et alors, et alors ! » — exactement comme s'il s'adressait à des enfants — « Qu'est-ce que c'est que cela ? Circulez par là, s'il vous plaît, circulez ! » Et les deux cents personnes qui ont été arrêtées au passage clouté, pour éviter un accident, obéiront docilement à l'ordre du policeman, toutes ensemble. Si vous voulez voir le sang-froid britannique personnifié, observez un constable anglais au travail.

L'Anglais est essentielleemnt pacifique. Dans la guerre, comme l'a remarqué Kipling, son principal souci est de finir sa tâche et de retourner à son thé. Cela, disons-le incidemment, fait de lui un dur combattant qui peut soutenir la comparaison avec n'importe quel soldat au monde. Il n'aime pas l'emploi de la baïonnette, mais, quand il s'en sert, il le fait avec le seul but de tuer son adversaire, en sorte qu'il n'y ait plus la moindre barrière entre lui et sa tasse de thé. La paix est tout ce qu'il demande.

Il est un peu snob. Il aime encore les titres, surtout parce que sont de pittoresques survivances, et sans considération pour les gens qui les portent. Il y a eu des vagues de républicanisme en Angleterre, mais elles ont toujours échoué. Nous avons eu de mauvais rois, des rois indifférents et de bons rois, mais la monarchie elle-même — et le système de gouvernement qu'elle représente — a continué à jouir du respect de l'énorme majorité des Anglais. Le roi est considéré comme l'incarnation d'un principe qui ne peut pas mourir, comme un lien — incorruptible et au-dessus des luttes des partis — entre tous les membres de l'Empire britannique. A cet égard, il rend des services inestimables. Il y a autre chose aussi que je préciserai en citant un politicien de ma connaissance. « Il faut dire ceci en faveur de la monarchie, déclarait-il : elle empêche des hommes comme Blank de devenir président. » Blank était le Premier Ministre à l'époque : il eût été indélicat de mentionner son nom.

L'Anglais aime le faste de la royauté. Il aime la parade. Il aime voir le roi se rendre à l'ouverture du Parlement dans sa Cinderella dorée qui fut faite pour George III. Il aime voir le souverain passer en revue ses gardes tout habillés de rouge et portant leurs hauts bonnets à poil. De pareils anachronismes lui sont chers : ils semblent demeurer pour la tranquille continuité qui est son idéal, pour l'Angleterre qui ne sera jamais défaite, pour les éternelles tasses de thé pacifiques.

A maints égards, il est un curieux individu. Il a introduit le tank dans la guerre moderne, a manqué de l'exploiter comme il convenait — ici je voudrais que vous considériez l'Anglais moyen comme le général anglais moyen et le politicien anglais moyen — et a permis aux autres de développer son invention jusqu'à sa pleine efficacité, avant de se décider à rattraper le temps perdu. Il est fier que son pays ait produit Shakespeare, qu'il regarde comme le plus grand poète de tous les temps, mais il le lit rarement après avoir quitté les bancs de l'école, et il trouve les personnes, les hommes particulièrement, qui lisent des poésies, légèrement excentriques.

Il est l'apôtre de la liberté. « Les Britanniques ne seront jamais, jamais, jamais des esclaves ! » Mais il s'accommode d'une masse de restrictions énervantes dans son propre pays et d'une censure absolument officieuse des livres qu'il lira et des pièces de théâtre qu'il verra — je parle de la période d'avant-guerre — qui lui dénie pratiquement toute intelligence et tout droit de penser par soi-même.

C'est un personnage insouciant qui veut être heureux et qui souhaite que les autres le soient, mais ses chansons favorites prennent doucement et tristement les accents d'une détresse mélodieuse. Si vous entendiez des soldats anglais s'amusant à chanter et se donnant vraiment libre cours sous la tente, vous pourriez vous croire aisément au mur des Lamentations de Jérusalem.



Mais à la réflexion, c'est une généralisation trop brève, même pour un article sur l'Anglais moyen. Quelquefois, une chanson très gaie l'emballe, une chanson vive et rythmée, comme « Roll Out the Barrel ».

Quand le transport de troupes « Lancastria » fut bombardé et coulé au large de St-Nazaire en juin 1940, il donna de la bande et sombra très rapidement. Des centaines d'hommes étaient enfermés et ils savaient qu'ils n'avaient aucune chance d'en réchapper. Les derniers bruits qui furent perçus par les survivants furent leurs voix qui filtraient à travers les hublots. Incroyablement Anglais, faisant le mot d'esprit traditionnel en face du tragique, ils chantaient : « Roll Out the Barrel... We'll have a barrel of fun ! » (Nous aurons un tonneau de joie).

Ainsi, ils moururent.

Lire en page 16 :
L'AMERICAIN MOYEN

Les chiffres parlent...

LA COLLABORATION ANGLO - AMERICAINE DANS LA BATAILLE DE LA PRODUCTION

La Grande-Bretagne, tout le monde le sait, est aujourd'hui largement tributaire des ressources des Etats-Unis. Or la position de l'Amérique du Nord dans le conflit actuel lui a fait un devoir d'intensifier, d'une part, sa production économique, de l'autre de porter un considérable appui industriel à l'Angleterre. De jour en jour, le nombre d'avions, de tanks, de camions, de canons destiné à la Grande-Bretagne augmente. Et il est intéressant de voir comment les ressources économiques des Etats-Unis doublent et complètent à la fois celles de l'Empire britannique. Car sur le plan régional, comme dans le domaine national ou international, des industries peuvent venir se compléter ou se doubler

Le Royaume-Uni et la France possédaient des systèmes économiques qui s'harmonisaient merveilleusement. Un des drames de l'avant-guerre a été précisément de n'avoir pas organisé une coopération plus étroite entre les industries des deux nations. Plus [illegible]pant encore, en matière de systèmes [illegible]omiques complémentaires, est l'exemple [illegible]a Grande-Bretagne et de l'Empire. Sans [illegible]uissance financière et économique de [illegible]l'Empire aurait à faire face à de périlleuses difficultés. Et, réciproquement, sans les [illegible]nions et les colonies, la Grande-Bretagne serait privée de matières premières suffisantes pour alimenter ses industries. En somme, étroite interdépendance d'économies solidaires.

Etendue des ressources anglo-américaines

Les systèmes américains et britanniques sont à la fois similaires et complémentaires. Les deux Etats possèdent de grandes industries et de puissantes finances. Leurs ressources communes représentent des possibilités de production énormes. Pour en donner une idée, il suffit de rappeler que les Etats-Unis seuls pourraient produire deux fois plus d'avions, d'armes, de tanks que les nazis contrôlant l'Europe entière.



Une vue intérieure d'une usine anglaise spécialisée dans la fabrication des canons de gros calibre destinés à la flotte britannique.

←
Le président Roosevelt tient souvent à se rendre compte par lui-même des progrès de la production de guerre américaine. Le voici au cours d'une de ses inspections personnelles aux usines de Langley Field où un officier lui présente une série d'obus antiaériens de 37 millimètres.

L'Amérique possède des quantités formidables d'acier, premier métal pour la fabrication d'armes. Les Etats-Unis, dont les possibilités sont très supérieures à leur rendement actuel, en produisent annuellement 55 millions de tonnes. Le maximum de l'Europe continentale oscille aux environs de 40 millions de tonnes. Par ailleurs, l'Empire britannique produit 18 millions de tonnes. Le poids d'acier que les démocraties peuvent jeter dans le plateau de la balance dépasse donc, et de loin, la capacité productive du restant du monde.

Mais l'acier brut est peu employé dans le matériel de guerre moderne. Il doit être mélangé au manganèse, au chrome ou au nickel. Pour ces produits, l'Empire britannique accuse une supériorité écrasante. Le Canada, à lui seul, donne 90 % de la production mondiale de nickel. Même chose pour le pétrole. Les lacunes de la production britannique sont largement compensées par les disponibilités américaines. Ainsi, on le voit, les deux industries arrivent à se compléter magnifiquement.

Le problème de l'aluminium

En matière d'aluminium, la défaite française a placé l'Allemagne dans une situation heureuse. La France était le plus grand producteur de bauxite, matière première de l'aluminium. En outre, l'Allemagne dans les années immédiatement antérieures à la guerre faisait, rapport à l'aluminium, un considérable effort. Ainsi, en 1940, alors que les Etats-Unis produisirent 184.000 tonnes de ce métal si précieux à l'aéronautique, l'Allemagne seule avait déjà atteint le chiffre de 200.000 tonnes. Les Etats-Unis, cependant, ont à leur tour rapidement augmenté leur production de bauxite. A la fin de cette année, ils sont présumés devoir atteindre 320.000 tonnes. En ajoutant les ressources canadiennes et celles de la Grande-Bretagne, on constate que les Alliés domineront légèrement les Allemands dans un domaine où toute l'année durant ils furent en état d'infériorité. Par ailleurs, la situation des Etats-Unis et de l'Empire britannique dans leur production réunie d'aluminium est certainement meilleure que les statistiques ne le révèlent à priori. Les nazis, en effet, à cause de leur

Le plus grand bombardier du monde, le « Douglas B. 19 » fait ses premiers essais en Amérique. Ce type de bombardier est actuellement en service dans la R.A.F. Ci-dessous : une vue intérie usine américaine pour la production en série de bombardiers « Blenheim » dont la vitesse est, comme on sait, de 300 milles à l'heure. « Les Alliés ont besoin d'avions, a dit Roosevelt, l'Amériqu enverra. »



pénurie de cuivre, remplacent ce métal par de l'aluminium.

Potentiel économique américain

Assurément, c'est très beau d'avoir toutes les matières premières utiles à la guerre. Encore faut-il transformer ces matières. Car elles doivent devenir, dans le délai le plus bref, des engins de bataille. L'illusion de lenteur donnée par certaines usines américaines vient précisément de ce que, du jour au lendemain, toutes les machines du pays ne pouvaient pas se consacrer à la fabrication d'avions et d'armes. Il faut une période transitoire pendant laquelle les industries habituelles se transforment en industries de guerre. Cette période a duré un an. Maintenant, l'énorme potentiel économique américain commence à donner sa pleine mesure. La machine ne tournera bien huilée et sans à-coups que vers la fin de l'année. Dans trois mois environ, la production massive et intensive sera devenue réalité. A ce moment, l'équilibre des forces sera définitivement déplacé en faveur des Alliés. Et surtout ne pas oublier que ce déplacement se fait progressivement et non pas brutalement. Ainsi le potentiel économique des Etats-Unis, augmenté de celui de l'Empire britannique, représente les trois cinquièmes du potentiel mondial. En outre, nulle part autant qu'aux Etats-Unis, la production n'est rationalisée.

L'Amérique a équipé le quart des troupes anglaises

Jusqu'ici, pourtant, on peut dire que les Etats-Unis n'ont fait que mobiliser leurs vastes ressources.

Les chiffres de la production aéronautique américaine sont, en effet, encore au-dessous de la production anglaise. Il en sera ainsi jusqu'en avril 1942, probablement. A cette époque, les Etats-Unis doivent pouvoir sortir mensuellement de leurs usines trois mille appareils. Ce mois-ci, ils en ont produit 1.700. Et en juin dernier, on en était à 550. Les tanks lourds ne seront prêts, en quantités importantes, qu'à partir d'avril 1942. En abondance, les explosifs seront disponibles bien plus tôt. Quant aux armes : fusils, mitrailleuses, etc., elles ont déjà été expédiées, nombreuses, à l'Angleterre. Les chiffres exacts n'ont pas été révélés. Mais d'excellentes sources américaines estiment qu'un quart des troupes britanniques est équipé avec du matériel « made in U.S.A. ».

Collaboration pour la bataille de la production

Pourtant la « bataille » de la production — sûrement la plus décisive de toutes les batailles — nécessitait entre l'Empire britannique et les Etats-Unis une collaboration plus étroite. Nous le savons, ce supplément de collaboration a été obtenu durant la rencontre Churchill-Roosevelt.

Des dispositions ont été prises pour que chaque pays se spécialise dans la production des armes qui lui sont le plus faciles à manufacturer, eu égard à ses matières premières. Par exemple, en raison des difficultés de navigation, il a dû paraître avantageux de confier aux Etats-Unis la production des bombardiers lourds, à long rayon d'action, qui peuvent voler d'un seul coup d'aile d'Amérique en Europe, l'Angleterre continuant à produire les merveilleux chasseurs à la maniabilité si grande.

Les échanges économiques et les transferts de matières premières doivent se développer sur un rythme de plus en plus accéléré. Enfin, les programmes de production de matériel de guerre seront très probablement étudiés, et mis au point, conjointement par des techniciens britanniques et améri

Les industries de guerre américaines

Aux Etats-Unis, la tâche d'organiser les industries de guerre a été confiée au National Defence Advisory Commission (N.D.A.C.). Il est tout à fait significatif que deux des membres les plus influents de la N.D.A.C. — William Knudsen et Edward Stettinius — appartiennent, l'un à la General Motors, l'autre à l'U.S. Steel puisque les deux industries de l'automobile et de l'acier sont les plus importantes de la nation américaine.

Nous avons mentionné la haute capacité des Etats-Unis en matière d'acier. D'une manière absolue, son industrie automobile est encore plus puissante. En 1937, la Grande-Bretagne produisait 500.000 autos, les Dominions 200.000, l'Allemagne 340.000, et les Etats-Unis pas moins de 4.800.000. Il faut ajouter que la comparaison des chiffres n'est pas suffisamment explicite, la voiture américaine étant plus lourde et plus puissante que les autos fabriquées à l'étranger. Il



...érieure d'une
...rique leur en

Un des derniers modeles de tanks américains dont plusieurs centaines ont déjà été livrés à l'Angleterre. Ci dessous : des tanks américains sont débarqués dans un port du Moyen-Orient.

pourrait sembler normal qu'avec une industrie automobile aussi importante les usines américaines soient capables de fabriquer les 50.000 moteurs d'avions compris dans leur programme actuel. Il n'en est rien, parce que les industries automobiles ne peuvent pas produire des moteurs aussi puissants que ceux requis par l'aviation moderne.

Jusqu'en 1940, toute la production américaine était livrée par Pratt et Whitney d'une part, et Wright de l'autre. Leur capacité actuelle est d'environ 18.000 appareils par an. Mais déjà Ford, Allison, filiale de la General Motors, et Packard se sont mis à la tâche.

Pour ce qui est de la marine marchande, comme de la marine de guerre, la production américaine reste en arrière de celle de la Grande-Bretagne. Néanmoins, les prévisions laissent envisager pour 1942 une production d'un million de tonnes. L'Angleterre cette année a dépassé 1.200.000 tonnes.

Le problème le plus facile est celui des explosifs, le plus complexe reste celui de l'artillerie lourde et des tanks lourds.

Le chemin parcouru

En somme, l'aide active des Etats-Unis à la Grande-Bretagne date d'un an à peine. Elle coïncide avec le transfert des destroyers, le 3 septembre 1940. Jusque-là, l'appui des Etats-Unis s'était borné à un encouragement moral, sans plus. La question des fournitures de guerre était gouvernée par le « Neutrality and Johnson Acts » modifié uniquement par le « Cash and Carry ».

En mars 1941, le « Lease and Lend Bill » passe. Tout le mécanisme des fournitures à l'Angleterre est changé.

Les achats enflent aussitôt. Depuis le « Lease and Lend Act », Londres a acquis pour 7.000 millions de dollars. Ceci démontre bien l'ampleur de l'assistance fournie.

D'ailleurs passons en revue la nature de cette aide :

AVIATION. Pendant les douze premiers mois de la guerre, 764 avions de divers types furent expédiés dans tous les territoires britanniques. Ce chiffre représente moins de la moitié de la production mensuelle de ces derniers mois. Le plus grand service rendu à la Grande-Bretagne est d'avoir transféré en Angleterre par la voie des airs des bombardiers lourds. La livraison d'avions dans le Moyen-Orient a été grandement facilitée par le service via l'Afrique, initié le 18 août dernier. Le plan pour l'entraînement de pilotes de la R.A.F. en Amérique est du mois de juin et permettra d'instruire environ huit mille aviateurs.

MARINE. Dans les chantiers américains, la Grande-Bretagne pour la réparation de ses navires a la priorité. Tous les autres travaux en cours cèdent le pas aux bâtiments alliés. L'été prochain, les Etats-Unis produiront plus de navires qu'il ne peut en être coulé et, en 1943, deux bateaux seront produits par jour.

MUNITIONS. Durant cet été, de nombreuses usines ont entamé une production intensive. De grandes usines de munitions appartenant à toutes les grandes firmes d'automobiles sont construites. Fin août, la production d'armes et de munitions avait augmenté de 1.200 %.

A TRAVERS L'ATLANTIQUE. La Navy américaine apporte une aide de plus en plus efficace à la flotte britannique pour le transport de matériel à travers l'Atlantique. Depuis avril 1941, les navires américains patrouillent d'immenses étendues prévenant les transports alliés de la présence de sous-marins ou d'avions ennemis. A la même époque, les Etats-Unis prenaient sous leur protection le Groenland.

Au début de juillet, des troupes américaines débarquaient en Islande avec le consentement du gouvernement islandais. Il s'agissait de remplacer éventuellement les troupes canadiennes et britanniques.

Enfin, le 11 avril dernier, Roosevelt déclarait que la mer Rouge n'était plus considérée comme zone de combat et que, partant, les navires américains pouvaient toucher les ports de la mer Rouge.

Vers l'union des pays d'expression anglaise

En définitive, les Etats-Unis aident et appuient la Grande-Bretagne dans toute la mesure de leurs moyens actuels. Ils mettent au service de l'Empire britannique leur potentiel économique. Ainsi, aux liens multiples qui rapprochent Américains et Britanniques, viennent s'ajouter de nouvelles attaches économiques. Et nombreux sont ceux qui pensent que c'est là un premier pas vers l'union de tous les pays de langue anglaise.

Etats-Unis-Angleterre une seule et même nation ?

Peut-être au fond ne sommes-nous pas si loin de l'événement



Une image impressionnante de la nouvelle armée motorisée américaine. A Fort-Benning, l'un des plus grands centres militaires actuels des Etats-Unis, quelques-uns des éléments de la seconde division blindée sont rangés pour une inspection.

LA NOUVELLE ARMEE AMERICAINE

EN JUIN 1942, LES DIVISIONS BLINDEES ANGLO-AMERICAINES SERONT LES PLUS PUISSANTES DU MONDE

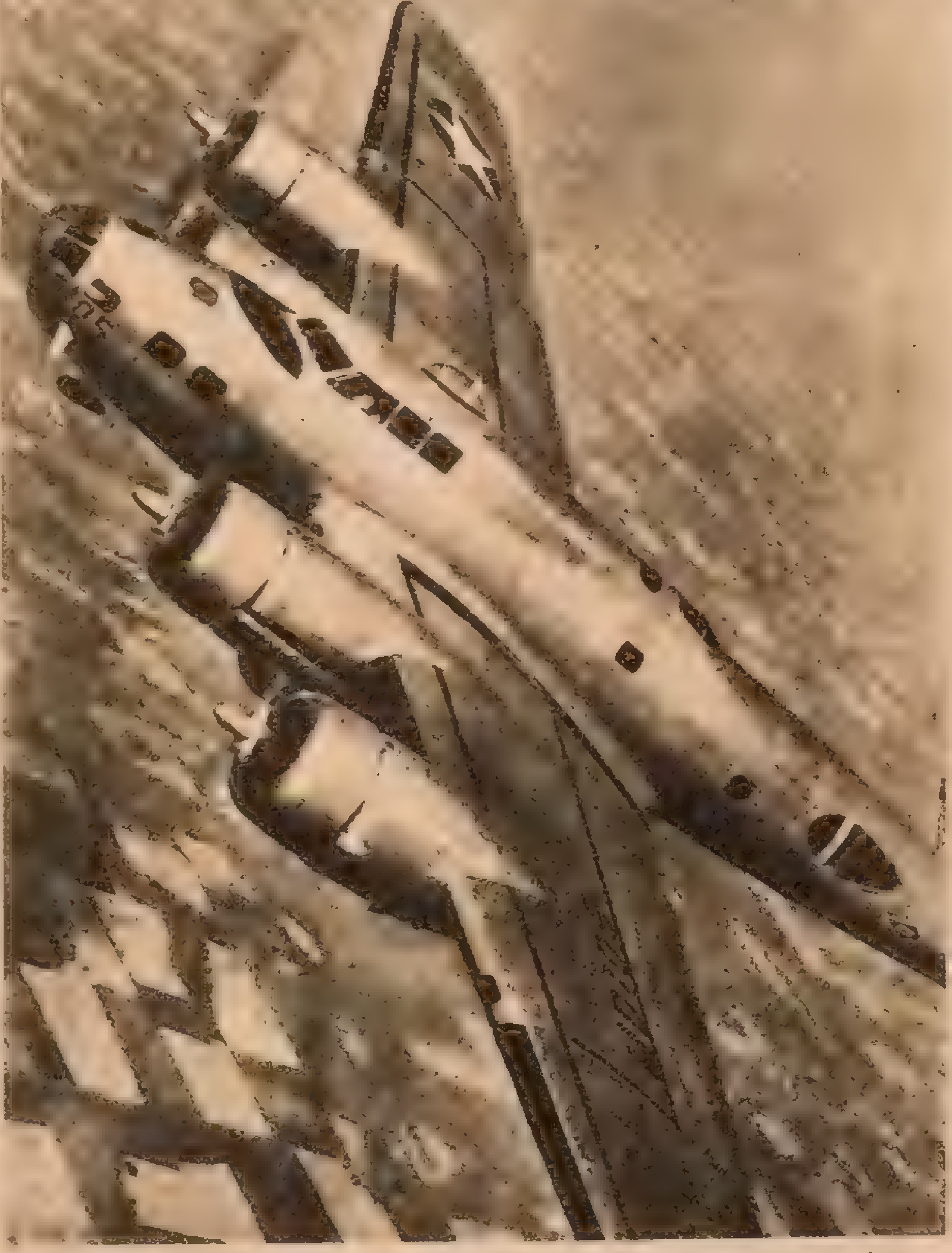
En septembre 1940, le Congrès américain prit une décision qui a marqué le commencement du réarmement de la grande démocratie d'outre-Atlantique. A partir du 16 octobre, tous les citoyens âgés entre 21 et 35 ans ont reçu l'ordre de s'enregistrer. Parmi ces 16.500.000 hommes, 4 millions de jeunes gens, soigneusement sélectionnés, sont destinés à former la nouvelle armée des Etats-Unis. A raison de 800.000 par an, ils recevront un entraînement militaire. En 1945, une force puissante sera ainsi créée, permettant à l'Amérique du Nord de faire face aux dangers extérieurs.

La nouvelle armée des Etats-Unis utilise tous les enseignements de la guerre moderne, telle qu'elle se déroule en Europe. Les experts américains font profit de toute nouvelle technique adoptée par les belligérants et qui s'avère efficace. Ils suivent attentivement l'évolution de l'art militaire tant au point de vue de la modernisation du matériel qu'à celui de la transformation de la tactique et de la stratégie. Ils ont compris qu'il n'est plus question aujourd'hui de mettre en ligne le plus grand nombre possible d'hommes pouvant porter un fusil. Dans la guerre moderne, les forces combattantes sont mécanisées à outrance. Le travail des arsenaux, des aérodromes, des usines, des services de transports est d'une importance capitale. De nos jours, pour maintenir un homme en pleine efficience sur la ligne de feu, six à dix hommes proprement entraînés doivent être disponibles à l'arrière.

Les jeunes Américains à l'entraînement

Le soldat doit avant tout posséder une constitution physique impeccable. Il doit pouvoir supporter des épreuves qui seraient fatales à un homme ordinaire non entraîné. C'est à l'obtention de cette perfection physiologique indispensable que vont les premiers soins de l'état-major américain. Cette tâche, il faut le reconnaître, ne présente aucune difficulté majeure. La jeunesse des Etats-Unis est réputée pour sa santé et sa force. Dans aucun autre pays, excepté en Grande-Bretagne, le sport n'est aussi répandu et assidûment pratiqué. Le travail des instructeurs militaires consiste donc le plus souvent à modeler et diriger cette énergie déjà acquise dans les formes de la discipline militaire et dans les exigences de la guerre.

Le gouvernement américain a installé plusieurs camps à travers le pays, dans lesquels les jeunes gens vont faire une période d'entraînement destinée à les porter à une condition physique parfaite. Ainsi, avant d'être enrégimentées, les recrues sont déjà de bons soldats en puissance. Toutes les phases de la préparation militaire leur sont enseignées sous une forme éducative et récréative. Beaucoup de sport, des exercices militaires, des jeux, des cours techniques se succèdent toute la journée durant, pendant plusieurs semaines.



Le « Boeing B. 17 C. » Il constitue le type courant de ce qu'on appelle la «forteresse volante». L'aviation américaine possède plusieurs centaines de ces appareils, ce qui lui confère une très grande puissance. L'aviation anglaise compte également quelques-uns de ces avions auxquels aucun appareil utilisé par l'Axe ne peut être comparé.

Les divisions blindées

En 1936, des rapports inquiétants étaient parvenus d'Allemagne à l'état-major américain. Des observateurs à Berlin avaient suivi de près le réarmement dicté par Hitler, et particulièrement la mise sur pied et l'organisation des fameuses Panzerdivisionen. En juillet 1940, les chars blindés démontrèrent leur suprématie dans les plaines de Hollande, de Belgique et de la France du Nord. Les experts militaires des Etats-Unis décidèrent la création d'un corps blindé. Cette tâche fut confiée au major général Chaffe, un spécialiste qui avait depuis longtemps demandé une modernisation dans ce sens de l'armée américaine.

Chaffe se mit immédiatement à l'œuvre. En quelques mois, il jeta les bases d'une force destinée, grâce à son extrême mobilité, à attaquer un envahisseur éventuel se présentant à n'importe quelle frontière des Etats-Unis. La devise adoptée par toute l'Amérique fut : « Blitzer la Blitzkrieg ».

Les forces blindées américaines se composeront de sept divisions, nombre équivalent à celui que possède actuellement l'Allemagne. Chaque division comporte 10.000 officiers et soldats, 287 tanks légers, 120 tanks moyens et 1.328 véhicules motorisés de toutes sortes. La division blindée peut parcourir 150 milles en une nuit et attaquer à l'aube. Il est superflu de dire qu'une précision mathématique est nécessaire pour commander et coordonner la manœuvre de ces unités. Lorsque les chars sont en action, 500 radios par division transmettent et reçoivent continuellement les ordres.

L'armature de soutien de la division blindée est le tank. Voici quelques chiffres pouvant donner une idée de la puissance de feu des forces mécanisées américaines. Les chars légers portent trois canons de calibre 30 et une pièce de 37 m/m. Les monstres d'acier de 23 tonnes peuvent tirer de leur canon de 37 m/m et de six autres de 30. En outre, plusieurs mitrailleuses sont montées sur chaque véhicule.

A part les chars, la division blindée américaine comprend l'artillerie motorisée. Attelés à des camions, des pièces de 65 m/m., des mortiers de 81 m/m. et des Howitzer de 105 m/m. peuvent se déplacer à grande vitesse et être mis en batterie sur des champs de bataille éloignés.

L'industrie des Etats-Unis travaille jour et nuit pour augmenter sans cesse sa production en chars légers, moyens et lourds. Le matériel américain est incontestablement supérieur au meilleur matériel dont les Allemands peuvent disposer. En juin 1942, les unités blindées pourront affronter l'action. Ce sera un poids formidable jeté dans la balance du côté des démocraties. Soixante-dix mille spécialistes parfaitement entraînés, 3.000 tanks, 4.000 chars blindés et 9.000 véhicules cuirassés seront l'apport des Etats-Unis. La coalition anglo-américaine dans le domaine des divisions blindées, plus que dans tout autre, sera une force qu'aucune puissance au monde ne pourra égaler.

La cavalerie sur roues

Dans toutes les armées du monde, la motorisation a affecté particulièrement les régiments de cavalerie. Le cheval fut mis de côté, remplacé avantageusement par les automobiles et les motocyclettes. Néanmoins, ce noble animal a prouvé son utilité, même dans la guerre moderne. Les Allemands ont employé 791.000 chevaux pendant la campagne de France, de Belgique et de Hollande. Jamais dans l'histoire, cavalerie aussi imposante ne fut utilisée.

Les Américains, gens pratiques, ont trouvé le moyen de concilier les avantages incontestables que présente l'emploi de troupes montées, avec les circonstances créées par la motorisation. Une série d'ex-

periences ont été récemment effectuées à Fort Oglethorpe. Elles ont abouti à l'institution d'une force de cavalerie qui se déplacera sur de longues distances en camion. Grâce à ce système, cette force pourra transporter un armement considérablement accru. Une fois arrivés à destination, les convois debarqueront leur chargement humain et animal. Cavaliers et chevaux ne seront pas harassés par la fatigue d'un long déplacement et seront prêts à entrer en action. Il ne faut pas oublier que certaines régions telles que les montagnes et les marais sont inaccessibles aux véhicules. Là où les routes sont rares ou mal entretenues, le ravitaillement en essence des unités motorisées présente un problème difficile à résoudre. Dans de telles conditions, la cavalerie peut rendre de précieux services

Cette nouvelle unité américaine s'appelle « Corps de la Cavalerie de Reconnaissance ». Chaque régiment comporte 76 camions spécialement construits pour le transport des chevaux, 60 camions pour les équipements, 92 autos de reconnaissance et 247 motocyclettes. Chaque camion charge un peloton complet, c'est-à-dire 8 hommes, 8 chevaux, outre les armes. L'armement d'un régiment de la cavalerie américaine comprend : 295 mitrailleuses lourdes, 125 mitrailleuses anti-tanks, 340 mitrailleuses légères, 12 canons anti-tanks, 1.550 pistolets et 340 mousquets. Sur le théâtre des opérations, les chevaux peuvent facilement transporter cet équipement

La cavalerie, par son extrême mobilité, assure des reconnaissances, des contre-reconnaissances et des opérations de couverture. Les unités américaines, grâce à leur puissance de feu, peuvent même prendre part à la bataille proprement dite. Employées sur les flancs et les arrières de l'ennemi, elles constituent un auxiliaire précieux pour le gros de l'armée. Elles peuvent coopérer parfaitement avec les tanks

Il est à noter que la cavalerie allemande employée en 1940 possédait un armement atteignant à peine le cinquième de celui dont disposent les forces correspondantes américaines.

L'aviation

Les Etats-Unis se sont toujours trouvés en tête de la production aéronautique mondiale, aussi bien dans la qualité des prototypes que dans la possibilité de production sur une grande échelle. Les avions de construction américaine ont accompli des performances uniques à tous les points de vue. Si jamais, un jour, la menace contre les Etats-Unis devait prendre une forme tangible, les premières attaques viendraient par les airs. Le peuple américain sait parfaitement cela. Aussi, il appuie sans réserve l'effort de son gouvernement qui a décidé de construire la flotte aérienne la plus puissante du monde. L'industrie aéronautique travaille actuellement à plein rendement, pour équiper l'armée des types les plus récents, à un rythme continuellement croissant. Les avions américains sont supérieurs à tout ce que l'Allemagne pourra mettre en ligne

Les chasseurs et les appareils de combat qui sortent des usines des Etats-Unis sont destinés à être les maîtres incontestés du ciel : armés de canons et de plusieurs mitrailleuses, ils ont un rayon d'action très étendu. Ils développent des vitesses de croisière allant jusqu'à 650 kilomètres à l'heure et des vitesses maxima de l'ordre de 800 kilomètres-heure. Ils ont un pouvoir ascensionnel qui leur permet d'atteindre en quelques minutes des altitudes considérables. Ils sont exceptionnellement maniables et peuvent accomplir aisément les acrobaties les plus difficiles pour trouver l'ennemi dans leurs champs de tir

Les bombardiers géants peuvent transporter des tonnes de bombes et semer la destruction sur des points distants de plusieurs milliers de kilomètres. Ils possedent des canons et des mitrailleuses. Malgré leur apparence de lourdeur, ils développent des vitesses inégalées par des appareils de leur catégorie. Par exemple, le Martin B. 26 qui est le bombardier moyen le plus rapide du monde atteint 600 kilomètres-heure environ

L'armée reçoit tous ces appareils en nombre de plus en plus considérable. La capacité de production le permet, malgré l'aide étendue apportée à la Grande-Bretagne.

Les pilotes américains suivent un entraînement sévère. Au cours des sept mois d'instruction que tout aspirant doit obligatoirement suivre, ils apprennent l'art de voler et de combattre dans le ciel

Les parachutistes

Lorsque les Allemands et les Russes eurent employé ce mode inédit de donner des ailes à l'infanterie, les dirigeants américains admirent la nécessité d'entraîner des hommes pour créer une unité similaire au sein de la Federal Army.

Le corps américain des parachutistes comptait quarante-huit volontaires il y a quelques mois. Aujourd'hui, il se compose de plusieurs bataillons dont les effectifs se montent à plus de quatre mille hommes attachés à l'armée et de 400 qui servent dans la marine. Les meilleurs spécimens de la jeunesse des Etats-Unis font partie de ce corps d'élite, dont la première section s'appela le 501e bataillon. La sélection pour cette nouvelle arme est très sévère. Le parachutiste doit présenter des qualités physiques supérieures à celles de l'aviateur

Dans les quarante-huit Etats de la République nord-américaine, une seule idée prédomine : atteindre le potentiel de guerre maximum, pour pouvoir, au moment opportun, venir se joindre à la Grande-Bretagne et à ses alliés et donner le coup de grâce aux forces déchaînées pour détruire la liberté du monde

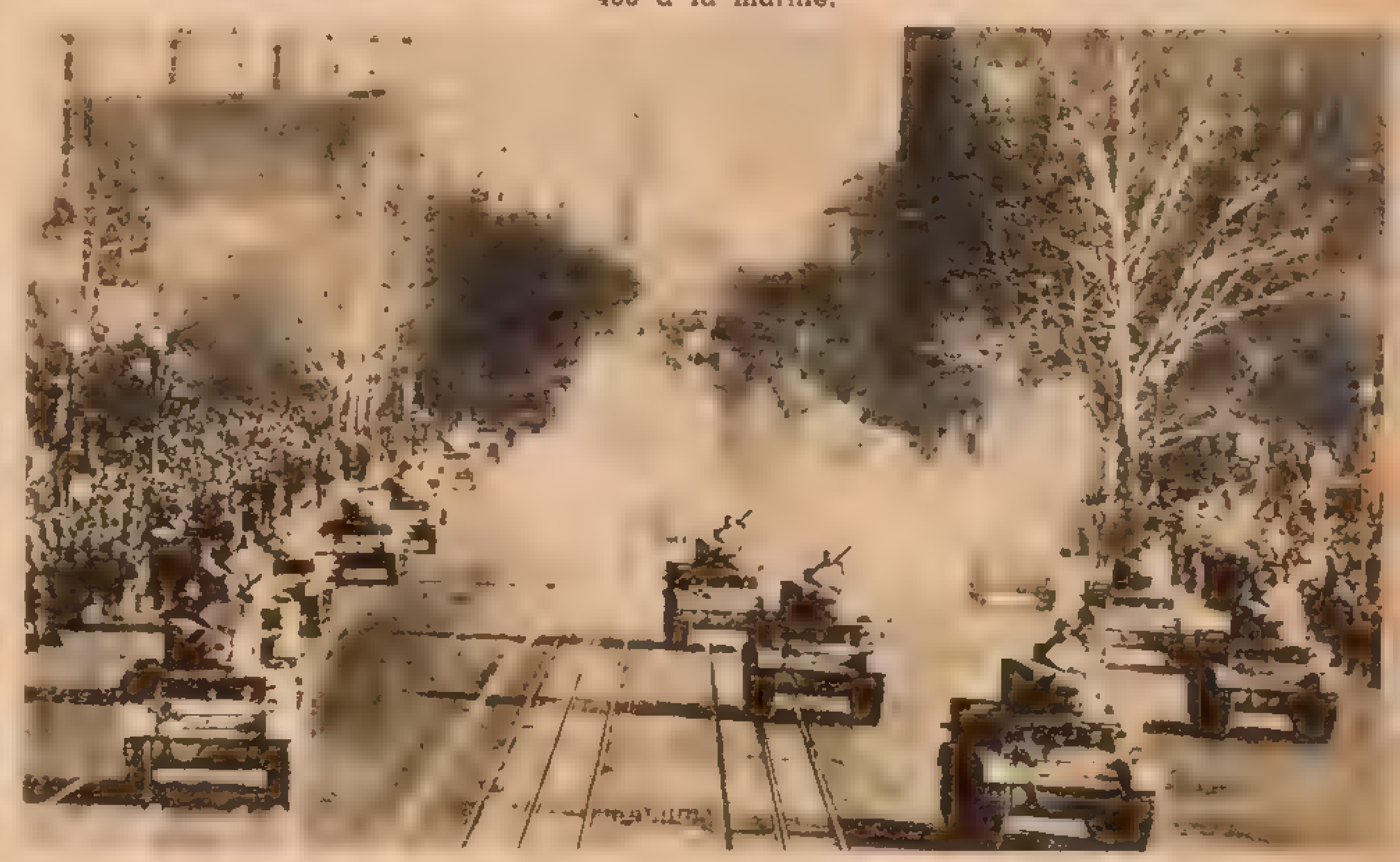
E. P.



Trois aspects de l'avion de combat le plus puissant actuellement en service dans l'aviation américaine et la R.A.F. Il s'agit du «Bell P. 39», nommé également «Airacobra». Il est armé d'un canon de 37 millimètres et de deux mitrailleuses de 50 millimètres. D'autres mitrailleuses peuvent être installées a l'extrémité des ailes.



Les recrues américaines sont entraînées à la guerre moderne dans le sens le plus large du mot. Cet entraînement fait naturellement une grande place aux parachutistes dont l'usage s'est avéré jusqu'ici des plus fructueux. L'armée américaine possède un corps de parachutistes composé de plusieurs bataillons groupant 4.000 hommes attachés à l'armée et 400 à la marine.



Des tanks légers des nouvelles divisions blindées américaines paradent dans Pennsylvania Avenue, à l'occasion de l'ouverture de la troisième législature Roosevelt. Au loin, on distingue le Capitole.

Ce chasseur «Lockheed P. 38» à double fuselage constitue une véritable révolution en matière d'aviation. Il a une vitesse de 400 milles à l'heure et peut grimper rapidement à une hauteur de 35.000 pieds. Cette facilité de manœuvre fait de lui un adversaire redoutable pour les avions ennemis sur lesquels il peut foncer depuis de très hautes altitudes



Le rôle de la Presse anglo-américaine

Dans les pays réellement démocratiques, l'opinion publique est à la base de l'action gouvernementale. C'est, en fait, l'homme de la rue qui, par son bulletin de vote, dicte la loi. Mais on ne peut, continuellement, consulter le citoyen sur tous les problèmes qui se posent. La presse, reflétant l'opinion publique, se doit de donner aux gouvernants les directives voulues.

Le nombre de lecteurs américains dépasse 100 millions. Car il n'existe pas de ville ou de village qui n'ait son journal, lequel, par ses suggestions et ses critiques, fait la loi dans la localité. D'importantes réformes nationales sont nées d'un article de petit journal provincial. C'est dans une ville du Maine, petit Etat au nord de l'Amérique, que le premier écho réclamant la prohibition fut publié. Quelques semaines plus tard, le thème était repris par toute la presse du pays et le Congrès fut saisi de la question.

En Egypte, on est fort enclin à croire que la presse new-yorkaise représente l'opinion américaine. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Des journaux comme le « New York Times », le « Herald-American », ou même le « Chicago Tribune » sont trop en contact avec les milieux internationaux, en subissent trop l'influence, pour pouvoir parler au nom du peuple américain. Les dépêches transmettent leurs opinions, mais cela ne veut nullement dire que l'ouvrier des usines Ford à Détroit, le cow-boy des plaines du Montana, le planteur de coton de l'Alabama, le mineur du Texas ou l'homme d'affaires de Californie aient le même point de vue.

Souvent, nous nous disons que les décisions du président Roosevelt sont timorées, qu'elles sont bien en retard sur l'opinion publique telle qu'elle est reflétée par les articles de presse qui nous parviennent. Mais la Maison-Blanche n'a pas à s'occuper que de New-York.

C'est dans les Etats à majorité républicaine que l'opinion de la presse doit être surveillée. Dans le Wisconsin, peuplé de deux millions d'Allemands, dans le Michigan avec ses grandes usines où des troubles ouvriers peuvent éclater si le Président précipite la cadence des événements.

Il se publie en Amérique dans les 100.000 journaux quotidiens. L'annuaire de la presse n'en donne que les principaux et même là, le chiffre dépasse 60.000.

La capacité de lecture du public est étonnante. Chaque Américain dévore tous les jours plusieurs journaux de 24 pages — les quotidiens comptent plus 100 pages les dimanches — en dehors des revues, des livres, des publications nombreuses qui lui parviennent à domicile.

Mais, en général, il est réfractaire à la propagande, au bourrage de crâne. Lorsque, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, lors de la dernière guerre, Hearst qui contrôlait quelque soixante-dix journaux dans les 48 Etats de l'Union américaine, déclencha une campagne anti-alliée, dans le but d'éviter le conflit, la circulation de sa chaîne de journaux baissa rapidement. Il est vrai que, pendant la guerre, Hearst reprit l'avantage par une action ultra-patriotique. Mais cela tend à démontrer que l'opinion n'est pas faite par la presse ; au contraire, les journaux qui possèdent des antennes dans tous les milieux se rendent eux-mêmes compte où souffle le vent et agissent en conséquence.

C'est, d'ailleurs, dans cet ordre d'idees que sont organisés les nombreux referendums sur des questions plus ou moins importantes, nationales ou locales. Ici, nous ne connaissons que ceux de Gallup — les plus importants, certes — mais il y en a bien d'autres, comme ceux du « Litterary Digest », du « Time » dont la portée est considérable. Il y a même les referendums des revues cinématographiques, ceux des journaux sportifs, etc.

En Grande-Bretagne, le « libel law » (loi contre la diffamation) empêche souvent la critique violente, mais aux Etats-Unis, où le système judiciaire est beaucoup moins strict, des campagnes violentes sont souvent menées, surtout dans le domaine de la politique intérieure.

Le cinéma nous a donné une image déformée du journaliste américain. Il est certain que le reporter d'outre-Atlantique est un homme qui n'a pas froid aux yeux, que rien ne démonte, qui rapporte une nouvelle, coûte que coûte. Mais il rencontre auprès du public un appui considérable. Un « pressman », comme on l'appelle, est une personnalité sympathique, que l'on accueille avec plaisir, dont on facilite la tâche, surtout dans les milieux officiels, qui comprennent l'importance du rôle de la presse dans la vie moderne. C'est pourquoi les journalistes américains, lorsqu'ils quittent leur pays, sont étonnés des difficultés qui s'amoncellent devant eux, dès qu'il s'agit de recueillir un renseignement plus ou moins important.

Les conferences du mercredi du président Roosevelt sont des affaires de famille. Seuls, des journalistes accrédités auprès de la Maison-Blanche peuvent y prendre part, c'est-à-dire des hommes dont la réputation est au-dessus de tout soupçon, que le Président connaît personnellement et qui savent tenir un engagement pris. Car M. Roosevelt parle franchement au cours de ces entretiens, mais souvent il souligne que le renseignement donné ne doit pas être publié. Et il ne le sera pas.

Une seule fois, un journaliste passa outre à la consigne. Inutile de dire qu'il fut expulsé de la Maison-Blanche et de l'association de la presse de New-York et qu'il perdit son poste. Ses chefs ne lui surent nul gré d'avoir voulu « faire le malin ».

Les représentants diplomatiques des Etats-Unis en Europe, en Asie, en Afrique et ailleurs savent que le correspondant d'un grand journal est un précieux collaborateur. Ils ouvrent, grands devant lui, leurs dossiers, ce qui lui permet d'avoir des nouvelles sérieuses et authentiques.

Le respect de la presse est dû à sa toute-puissance, parce qu'elle a, derrière elle, une opinion publique qui connaît sa valeur et sur laquelle elle peut compter. Voilà pourquoi son rôle est tellement important chez le peuple américain.

C'est sa grande diffusion qui fait de la presse américaine une telle force. Des journaux de province tirent facilement à un million d'exemplaires. Des revues comme le « Saturday Evening Post », « Time » et « Life » ont une circulation qui dépasse hebdomadairement deux millions d'exemplaires.

Lorsque « Life » fut fondé, on tabla sur un tirage maximum de 200.000 exemplaires pour les six premiers mois et on fixa le prix de la publicité en conséquence. Les revues américaines étant vendues tres bon marché, bien au-dessous de leur coût effectif, vivent de publicité — qu'elles font d'ailleurs payer tres cher. Or, le succes de « Life » fut tel qu'au bout de six semaines, il tirait à un million d'exemplaires ; et comme il ne pouvait augmenter son tarif publicitaire pour les contrats déjà en cours, il perdit des sommes enormes.

* * *

En Angleterre, le rôle de la presse n'est pas moins important. Mais les journaux reflètent moins l'opinion populaire. La grande presse anglaise est essentiellement une presse d'information. Certes, les quotidiens publient des articles constructifs, demandent, exigent, mais vis-à-vis des autorités, les critiques portent moins. C'est que le gouvernement britannique est autrement organisé. Il tient, même face à la tempête. Avant d'être remplacé par Churchill, Neville Chamberlain fut un homme fort impopulaire, mais il se maintint quand même au pouvoir grâce au Parlement.

C'est à lord Northcliffe que l'on doit la grande presse d'information anglaise.

Lord Northcliffe avait été reporter. Il se rendit compte que, toutes les fois qu'il apportait une histoire sensationnelle — qui lui était souvent refusée par un rédacteur en chef soucieux des convenances — il intéressait non seulement ses amis, mais même ses camarades journalistes. Lorsque, par la suite, il devint directeur du « Daily Mail », il décida de faire du « sensationnel ». Cela « prit » tellement que le tirage du journal atteignit des chiffres astronomiques.

Quelques années plus tard, lord Beaverbrook achetait le « Daily Express » qui périclitait et en faisait le plus grand organe londonien en suivant la même voie.

Le « Daily Herald », journal travailliste, que Zaghloul pacha avait contribué à fonder, adoptait à son tour la même formule et devenait un grand organe tirant deux millions d'exemplaires.

Seuls, les grands journaux conservateurs : le « Times », le « Daily Telegraph », conservaient l'ancienne formule. Ce sont des journaux respectés, mais peu populaires. Le « Times » vend peut-être dix fois moins que le « Daily Express », mais suivant l'opinion d'une autorité anglaise, « le Times, c'est le Times ».

Lord Beaverbrook, lord Rothermere, le « Daily Herald » aussi ont essayé d'adopter la formule americaine dans leurs critiques. Ils ont attaqué à fond à l'aide de grandes manchettes, mais ils n'ont jamais réussi à obtenir les résultats qui demeurent l'apanage de la grande presse américaine. Les journaux de province en Grande-Bretagne sont importants aussi, mais les magnats de la presse londonienne en ont, au cours des dernières années, assumé le contrôle.

Aujourd'hui, en temps de guerre, la presse anglaise, unanimement appuie l'action nationale du gouvernement Churchill.

D'ailleurs, une grande liberté lui est laissée. Le ministère de l'Information se contente de la guider.

LES GRANDS QUOTIDIENS AMERICAINS

« NEW YORK TIMES »

Grand journal de réputation internationale. De tendance républicaine, il a combattu Roosevelt au cours des dernières élections, mais s'est rallié dernièrement à la politique de la Maison-Blanche.

« NEW YORK AMERICAN »

Journal radical dont les opinions sont fort avancées. Il réclame depuis quelque temps l'entrée en guerre de l'Amérique.

« P.M. »

Grand journal indépendant fondé par Ralph Ingersoll qui se trouvait récemment au Caire. Journal de combat. Il s'attaque à la cinquième colonne avec une rare véhémence. Le seul journal qui, pour garder une indépendance absolue, n'accepte aucune publicité.

« CHICAGO TRIBUNE »

Journal du Middlewest. Il représente le parti républicain dans les régions industrielles voisines des grands lacs. S'occupe des intérêts de la grande industrie.

« CHICAGO DAILY NEWS »

Quotidien appartenant au colonel F. Knox, l'actuel secrétaire de la marine américaine. Il a toujours réclamé une aide plus effective en faveur des Alliés. Très pro-Roosevelt, bien que son propriétaire soit républicain.

« CHRISTIAN SCIENCE MONITOR »

Grand journal qui paraît à Boston. Il commença par s'occuper des problèmes religieux, mais il évolua par la suite. C'est aujourd'hui un des organes les mieux informés du monde. Très pondéré, ses opinions sont fort respectés dans les milieux politiques américains. Indépendant.

LES GRANDS QUOTIDIENS ANGLAIS

« TIMES »

Conservateur. A la réputation d'être l'organe semi-officiel du gouvernement britannique. Très estimé dans les milieux internationaux.

« DAILY TELEGRAPH »

Ultra-conservateur. Représente les « die hards » au sein du Parlement.

« DAILY EXPRESS »

Journal de lord Beaverbrook. Critiquait vivement M. Neville Chamberlain. Très pro-gouvernemental, depuis que son propriétaire fait partie du Cabinet britannique.

« DAILY MAIL »

Quotidien indépendant. Passait pour avoir des vues nationalistes. Journal d'informations dont les critiques sont souvent violentes. Appartient à la famille de lord Rothermere.

« DAILY HERALD »

Grand organe du parti travailliste. Appuie le gouvernement depuis l'inclusion des travaillistes dans le Cabinet, mais conserve une certaine indépendance dans ses critiques. Organe des trade-unions.

« NEWS-CHRONICLE »

Journal du parti libéral, actuellement dans l'opposition, ce qui lui permet d'énoncer des critiques constructives avec beaucoup d'indépendance.

L'AMERICAIN MOYEN

Mr A. C. Smith est un Canadien qui a vécu de longues années aux Etats-Unis et connait parfaitement le caractère américain. Demeurant en Egypte depuis quelques mois, chargé d'une mission officielle, nous lui avons demandé de nous écrire quelques lignes sur l'Américain moyen.

L'Américain moyen est le petit-fils d'émigrants qui ont quitté l'Europe à la seconde moitié du siècle dernier en quête d'une plus grande liberté — liberté économique, sociale, religieuse — et, malgré l'attitude des propriétaires d'esclaves du sud est envers les « noirs », d'égalité raciale. Evidemment tous les Américains ne remplissent pas les conditions d'ascendance : certains sont arrives plus récemment, comme Einstein, d'autres descendent des hommes qui firent la revolution, la première des grandes révolutions du XVIIIe siecle, parce qu'ils ne voulaient pas être dominés par les gros personnages qu'ils n'avaient pas élus eux-mêmes.

Voici pour la théorie qui prétend que l'Amérique n'a pas de tradition. Elle en est remplie. La démocratie, sociale aussi bien qu'économique, n'est qu'une seule de ces traditions : « Je ne veux pas savoir qui est votre père ; que pouvez-vous faire ? » est l'attitude américaine envers l'étranger.

Le mythe romanesque du « vendeur de journaux devenu président de corporation » est souvent réalisé. L'ancien émigrant Knudsen, manœuvre quand il atterrit aux Etats-Unis, qui est aujourd'hui le directeur de Production Industrielle de Roosevelt, est un des nombreux cas qui l'illustrent. Aussi notre « Américain moyen » est convaincu que son pays offre à chaque citoyen des carrières où le talent pourra se donner libre cours. Ce n'est encore pas tout à fait vrai, mais cela est probablement plus vrai en Amérique que partout ailleurs : et la confiance de la plupart des Américains jaillit de cette croyance profonde que la limite de leurs moyens s'arrête au ciel.

A cet égard, on est frappé par la jeunesse relative de beaucoup des leaders de la vie américaine — pas autant dans la politique (excepté les législatures présidentielles) que dans le journalisme, les professions, l'industrie, les affaires, le personnel des universités et les industries récréatives, si puissantes en Amérique.

L'âge importe moins que l'imagination et l'initiative. L'audace, même folle, est préférée à la lourdeur. L'invention est le trait de caractère le mieux payé, et l'inconsistance n'est pas un grave défaut. L'Américain, quoique aussi courageux, est moins calme que l'Anglais moyen. « Du sang jeune » est un idéal américain commun, et accuser quelqu'un d'être « de la vieille école » est presque une insulte. L'Américain du Nord aime expérimenter.

L'Américain moyen voue un culte à la science : et dans aucun pays, plus qu'en Amérique, la science appliquée ne fait partie intégrante de la vie de tous les jours. Il y a plus d'automobiles, de balais électriques, de téléphones, de glacières électriques et de radios en Amérique que n'importe où au monde. Les dictaphones augmentent la puissance de travail du businessman et du sténographe, et la plupart de ces objets furent inventés et développés commercialement en Amérique — quoique le principe scientifique sur lequel ces applications pratiques reposent fût le résultat de travaux européens. Cet attachement à la science appliquée est caractéristique — l'Amérique a jusqu'ici produit peu de philosophes, et aucun théoricien de l'économie comparable à Marshall, Keynes, Sorel ou Marx. Mais les statisticiens américains sont les meilleurs au monde. Et le plus grand philosophe américain fut Dewey. Comme lui, la plupart des Américains sont des pragmatistes.

L'Américain moyen n'a pas de nationalité particulière. Psychologiquement et légalement, il est Américain ; biologiquement, il pourra être Grec, Suédois, Anglais, Irlandais, Italien, Russe ou Allemand. Il n'y attache pas d'importance. L'existence même de l'Amérique, pense-t-il, est une preuve que la nationalité est accessoire. Un des sujets de fierté des Américains, c'est que leur pays est un creuset où se fondent toutes les nations européennes. Ils ont pitié de l'Europe, parce qu'ils croient que ses guerres sont dues en partie à un aveuglement qui empêche ses habitants de se fondre en un « peuple » unique, comme les émigrants d'outre-Atlantique. Aussi, les Américains ne sont pas vraiment intéressés par cette guerre en tant que différend entre nations. S'ils ne croyaient pas à la portée mondiale du conflit, ils s'en écarteraient absolument, avec « une malédiction sur vos deux maisons ». Ce qui les intéresse, c'est la sécurité de leur continent, qu'ils savent menacée par Hitler et ses théories politiques. L'Amérique est une union fédérative qui a réussi — le nazisme avec sa dictature et sa doctrine de la « race supérieure » est exactement son opposé.

QUELQUES RECENTS PROJETS ET REALISATIONS DES ATELIERS A. A. SOUSSA & Co.

L'ART DU FER ET DU BRONZE EN EGYPTE

Grand panneau en bronze massif offert par Sa Majesté le Roi Farouk Ier au Musée Egyptien

Grande console de 2 m. 40 décorée ivoire et ornements rehaussés d'or.





Lustre en bronze doré garni de fleurettes et feuillages en cuivre repoussé à la main et décorées en émail coloré.



Lustre en fer et bronze ciselé garni de cristaux taillés.



Riche porte en fer forgé avec motifs décoratifs.

De tous temps l'Egypte a été considérée comme un des berceaux de l'Art et particulièrement de la décoration. Les vestiges qui subsistent ainsi que les nombreux touristes qui firent souvent de longs parcours pour venir les admirer, en font foi.

Cet Art n'est pas né de lui-même il a fallu un peuple pour le concevoir et une sélection possible pour l'exécuter. L'ouvrier Egyptien est un artiste-né et qui peut aisément se plier à n'importe quelle demande. Sa patience et sa minutie dans les travaux actuels, alliées à une certaine naïveté lui donnent tous les atouts nécessaires.

Avant la guerre quelques colonies étrangeres, ainsi que de nombreux Egyptiens ayant voyagé rapporterent d'Europe des œuvres d'Art basées sur des styles peu connus ici. L'ouvrier Egyptien les connaissant vaguement, on en deduisit que seuls ces ouvrages pouvaient etre executes en Europe.

Quelques essais timides furent faits pour essayer de réaliser sur place ces travaux, mais personne ne donna suite d'une maniere assez soutenue à une œuvre qui paraissait trop ardue du coté commercial et trop lourde pour toute la documentation qu'elle nécessite.

Depuis quelques annees un jeune industriel egyptien travaille avec opiniâtreté à cette tâche.

Les circonstances actuelles ont fourni finalement aux Artistes et aux Ouvriers Egyptiens, l'opportunité de donner la mesure de leurs talent et capacité, et aujourd hui nous pouvons dire qu'il n'est pas utile de commander en Europe des fers forgés, bronzes ou luminaires.

Nous avons visité les Etablissements A. A. Soussa & Co. qui se rangent à la tête de l'industrie du fer forgé, bronzes d'Art et luminaires dans notre pays. Seule la main-d'œuvre locale alimente ses branches particulièrement délicates et il faut reconnaître qu'elle s'est montrée à la hauteur de sa tâche.

LA CREATION ET LE DESSIN

Les ateliers de dessin des Etablissements Soussa rappellent une salle d'études de projets chez un ingénieur.

Avant d'entreprendre le façonnage d'une œuvre d'art, il faut en avoir une conception exacte dans l'esprit, conception suggérée par l'inspiration. Ceci est la tâche de l'artiste qui, sur des donnees précises, doit mettre son talent à l'œuvre pour créer l'objet dans son essence. Tous les objets sont d'abord dessinés en miniature et peints à l'aquarelle par une équipe de spécialistes. Apres approbation on procede à la reproduction de grandeur naturelle sur laquelle l'ouvrier se conformera pour l'exécution de l'objet

LE FER FORGE

C'est dans les divers Ateliers Soussa que nous voyons des barres de fer, des tôles, en un mot toute une ferraille informe, recevoir son premier modelage.

Sous les coups de marteau précis la matière prend peu à peu de l'envergure, lance des lignes droites, hardies épouse des courbes gracieuses, et graduellement se rapproche du modèle. Les objets sont forgés pièce par pièce séparément. Ils seront montés plus tard dans l'atelier de finissage.

Le ciseau et le scalpel taillent et façonnent des feuilles, des fleurs et d'autres motifs décoratifs. C'est vraiment beau de voir avec quelle perfection, la nervure des feuilles, la délicate fragrance des petales sont rendues avec un naturel extraordinaire.

LE LUMINAIRE

On peut conseiller un client dans l'achat d'un lustre ou d'un appareil d'éclairage fait isolément, mais ces renseignements ne sont que très incomplets si la question de l'éclairage n'a pas été étudiée d'ensemble.

L'intensité des lampes, leur répartition, ainsi que les angles d'ombres créés sont à considérer dans une installation, car ils repartissent dans une pièce un nombre de lumiere plus ou moins appropriés et des fois une consommation trop grande et inutile.

LE BRONZE

Cet alliage ne peut pas être travaillé comme le fer. La plupart des pièces nécessaires à la fabrication des objets d'Art en bronze doit être coulee au moule.

Les formes sont préparées, modelees ou sculptees sur place avec un fini similaire à celui qu'elles doivent avoir lorsqu'elles seront terminées en bronze.

La piece au sortir du moule est couverte d'ébarbures, ses lignes ont été plus ou moins deformees et il appartient à l'artiste de refaire de cet élément une chose aussi parfaite que le modele. C'est donc une deuxième sculpture de l'objet qui sera operée et qui lui donnera cette qualité de finesse qui l'opposera aux pieces faites en série que si souvent nous trouvons dans le commerce, mais qu'un œil un peu entraîné reconnaît de suite.

LE MONTAGE ET LE FINISSAGE

Les differentes pièces composant un objet d'Art sont assemblées et fixees par la soudure. Les ateliers Soussa possèdent une installation de soudure des plus perfectionnées. Les bronzes sont tous soudés à l'argent afin d'éviter les bavures

Finalement on procede à la peinture ou à la dorure selon le cas. Dans ce domaine, les Etablissements Soussa ont été les promoteurs d'une innovation qui a fait epoque dans l'évolution des travaux en fer forgé. Jusqu'à récemment, tous les objets en fer forgé étaient de couleur noire. Au cours de notre visite, on nous a montré des œuvres nuancées de couleurs, dont nous pouvons dire qu'elles sont parfaites. Les ferronneries en couleur degagent une chaleur de teinte, laquelle, harmonisée avec l'ambiance d'un intérieur donne des résultats qui sont une fête pour l'œil.

DORURE

La dorure est un travail tres délicat. Il ne s'agit pas seulement de tremper l'objet dans un simple bain de galvanoplastie. Il faut d'abord le décaper, puis le polir à la brosse et le passer à la soude. Ce n'est qu'apres une double argenture qu'on applique électriquement les epaisseurs d'or destinées à lui donner une couleur nuancée sans être criarde.

LES TRAVAUX SUR BOIS LES INCRUSTATIONS LES TRAVAUX DE RESTAURATION

Les travaux de la Maison Soussa ne se bornent pas à ceux dont nous avons essayé de donner un aperçu a nos lecteurs. Comme le métal, le bois y est travaillé avec un goût sûr et un art consommé.

Mais là ou de veritables miracles sont accomplis, c'est dans la restauration d'objets d'Art anciens. Des meubles, des tableaux, des bronzes, des objets garnis de métal qu'il paraissait impossible de remettre en état, ont été restaurés d'une façon vraiment prodigieuse. Dans le travail de restauration, il s'agit de rendre neuf un objet ancien détérioré par le temps ou par le manque de soin. Mais il n'est pas question dans ce cas de donner au métal et au bois un aspect de nouveauté absolue. Il faut que l'objet ancien reste ancien. Pour obtenir ce résultat, après avoir effectué le travail de restauration, on passe la patine d'époque. Il s'agit en un mot d'effectuer à la main le travail que le temps accomplit en des siecles.

Dans les objets incrustés, qu'il s'agisse de nacre, d'ivoire ou de métal, le dessin effacé par l'usure est retracé. Les parties manquantes refaites, et en définitive l'œuvre retrouve son aspect original.

Pendant notre visite nous avons vu des pieces restaurees, et nous avons été étonnés de constater qu'un travail aussi délicat que nous croyions être l'apanage de quelques spécialistes d'Europe et d'Amérique, peut être exécuté avec une telle perfection chez nous.

STYLES ANCIEN ET MODERNE

Dans le domaine du style, il ne s'agit que d'adapter ou de copier servilement des modeles crées, étudiés longuement par de grands artistes que le temps et le jugement ont dénoncé, ce travail est déjà très delicat, mais est rendu relativement facile par l'importante documentation que possède la Maison Soussa.

Pour le moderne, il en est tout autrement car chaque nouveau modele nécessite une création complete dans la ligne et le matériau. Toujours à la recherche de nouvelles formules la Maison Soussa est à même d'offrir aujourd'hui des modeles dont elle seule est créateur

L'OUVRIER EGYPTIEN ET LA DECORATION

Les Etablissements Soussa & Co qui, au début de leur activité avaient une quinzaine d'ouvriers en comptent aujourd'hui trois cents, tous Egyptiens, appartenant à 30 corps de métiers différents. Ceux-ci sont passés maitres de l'Art de la decoration. Nous avons vu des travaux exécutés avec une telle perfection, qu'il nous a été difficile de concevoir qu'ils ont été modelés par la main. Seul le souffle humain qui se dégage de ces objets et qui reflète l'amour de l'artiste, révèle que ce n'est pas une machine aveugle qui a crée l'œuvre

La plupart des gens pense que seules les personnes riches peuvent s'offrir le luxe d'embellir leur intérieur par la decoration. Combien de fois avons-nous entendu dire que les travaux en fer forgé et bronze ne pouvaient être effectués que dans des Palais Royaux des villas de millionnaires ou dans des locaux officiels. Si l'on considère que cette croyance s'est jusqu'à maintenant basée sur le fait qu'il fallait s'adresser exclusivement à l'étranger pour tout ce qui concerne la décoration, il faut admettre qu'elle a été justifiée. Mais ce que nous avons pu voir dans les Etablissements Soussa nous a permis de réaliser qu'actuellement elle est fausse. Sans aller jusqu'à pretendre que tout particulier peut se permettre d'aménager son intérieur dans le luxe le plus somptueux, nous affirmons que tout le monde peut profiter aujourd'hui de l'Art local et la décoration.

Un lustre bien choisi, un petit meuble créant une atmosphere dans un coin, un fauteuil placé au bon endroit, suffisent à transformer l'aspect d'une piece, à lui insufler un cachet de goût et d'élégance. Ceci est à la portée de toutes les bourses. Les spécialistes sont à la disposition du public, conseillant, suggérant, soumettant des projets, les adaptant au style déjà existant, jusqu'à ce que la décoration convenable soit trouvée

Dans les Etablissements Soussa nous avons constaté qu'aussi fréquemment que le gros client, viennent régulièrement des gens qui, moyennant une dépense modeste répétée périodiquement s'amenagent peu à peu l'intérieur agreable et le cadre plaisant dans lesquels ils passent une partie de leur existence

Déjà de nombreux clients ont encouragé eux-mêmes les efforts de cette Maison par les commandes et la confiance qu'ils lui ont accordé, mais la question reste souvent incomplète car la ferronnerie et la lustrerie font partie d'un ensemble achevé par l'ameublement et la décoration.

Ce point est nécessairement à envisager et déjà quelques commandes importantes d'ensemble ont amené la Maison Soussa à s'adjoindre une collaboration qui sous peu de temps nous l'espérons, pourra lui permettre de répondre directement à l'installation complète d'une pièce ou d'une maison depuis les lumières jusqu'aux tissus et de prendre réellement le titre d'ensemblier qu'aucune Maison Egyptienne n'a pu effectivement avoir encore

Le développement de cette Branche de l'Industrie Nationale ne pouvait échapper à l'attention de Sa Majesté le Roi. Notre Souverain Bien-Aimé suit de très près l'activité de Son Peuple dans tous les domaines, et ne manque pas de lui manifester Son intérêt et de lui prodiguer Ses encouragements.

Sa Majesté possède un goût très sûr, un amour du beau inné, et une connaissance profonde de l'Art. Elle S'intéresse à tous les travaux en détail, donnant Elle-même les indications concernant les œuvres commandées pour Ses Palais.

En un temps record la Maison Soussa s'est vue accorder la Patente de Fournisseur de la Maison Royale. Cela constitue la plus belle récompense pour ses efforts.

L'ERREUR DES NEUTRES

La guerre aura été bel et bien sabotée par tous les peuples qui vivaient, pourtant, sous sa menace.

Je ne parle pas des Français et des Anglais qui eux, du moins, ont eu le courage de la faire et d'accepter les risques, mais aussi des nations qui croyaient à l'alibi de leur neutralité et qui prétendaient se sauver en se lavant les mains. Au vingtième siècle, les Ponce Pilate n'ont plus cours. Pour l'Allemagne, l'Europe entière était une proie. La carence des neutres, l'incompréhension des faits, la soumission anticipée à la volonté du barbare sont autant de symptômes de décomposition morale — ou d'imprudente lâcheté. Les neutres ont vécu dans le cauchemar de la peur, et chacun, en se désintéressant du voisin, espérait gagner les bonnes grâces du tyran. Comment n'ont-ils pas compris immédiatement leur intérêt urgent ? Comment n'ont-ils pas vu tout de suite que cette guerre n'était comme aucune autre, ni dans les moyens, ni dans les buts ? L'Allemagne n'entendait pas en finir avec la France et la Grande-Bretagne, pour laisser libres les autres Etats d'Europe. Son but premier et dernier était de noyer l'Occident, pour le mieux dominer, dans des flots de sang et d'horreur.

La guerre voulue, imposée par Hitler se présentait d'une façon tout à fait claire. L'espace vital n'était qu'un prétexte. Même pas : l'ombre d'un prétexte. Pour les Alliés, elle fut tout de suite la guerre de la morale contre l'immoralité, de l'humain contre la méchanceté, de la sensibilité contre l'insensibilité, de l'ordre contre la tyrannie. De quoi s'agissait-il ? D'établir un juste rapport entre les hommes et les peuples, alors que la doctrine hitlérienne commandait, sans excuse, le sacrifice de la liberté individuelle et de la dignité personnelle et n'aboutissait à rien moins qu'à avilir la notion de l'humain, à boucher l'horizon de l'homme, à assombrir son destin. C'est bien simple : l'objectif de Berlin — et Hitler ne s'en cachait pas — était d'établir un peuple souverain, un seul, et une multitude de peuples subalternes en employant pour cette fin monstrueuse la terreur comme argument décisif. La responsabilité des neutres, comme elle apparaît grave aujourd'hui !

En septembre 1939, quoique attendue depuis longtemps, la guerre a surpris quand même les neutres, mais le mot de surprise est-il exact et ne faut-il pas dire plutôt qu'elle les trouva hésitants ? Ils n'étaient certainement pas prêts matériellement, mais il semble qu'ils l'étaient encore moins moralement, les sophistes soutenant à l'époque que les gouvernements ne pouvaient tout de même pas, du jour au lendemain, lancer leurs peuples dans l'aventure de la guerre. Pourquoi pas ? Que pouvaient-ils attendre de l'Allemagne ? La menace les visait au cœur même, et ils vivaient dans une insécurité encore plus grande que celle des puissances déjà engagées dans les hostilités. A ce même moment, lord Halifax n'hésitait pas à affirmer qu'il préférait cent fois être mort que vivant dans un monde écrasé par la botte nazie. Est-ce que les neutres pensaient autrement ou faut-il croire que contre toute espérance ils espéraient encore dans la clémence allemande ? Ils savaient bien qu'ils n'avaient rien à attendre et qu'en cas d'une victoire germanique, ils ne pèseraient pas plus qu'un fétu de paille dans la balance faussée qu'Hitler présenterait à l'univers terrifié. La peur, hélas ! n'a jamais rien sauvé, et ce n'est pas vivre que de faire figure passive de pion sur un échiquier sanglant.

* * *

Le premier, M. Churchill, alors ministre de la Marine dans le cabinet Chamberlain, a eu le courage de dénoncer cette peur. Il a dit les paroles qui devaient être dites à l'adresse des nations qui devaient les entendre. Les Alliés ne pouvaient se contenter en effet que des peuples aussi intéressés qu'eux-mêmes à la victoire se bornassent à les accompagner de leurs seuls vœux. Il leur conseillait de réaliser la précarité d'une neutralité qui ne les protégerait pas longtemps et combien leur sort, déjà lamentable, deviendrait pire si le fait de se prévaloir de cette inutile neutralité était tenu (ce qui advint en fait) comme un indéniable signe de faiblesse. La pusillanimité des neutres est à l'origine de la guerre, au même titre que les erreurs des Alliés. On peut admettre que la situation eût été différente si l'Europe entière et, par delà, le monde entier s'était levé pour s'opposer au dessein des nazis. Ce qui aujourd'hui nous apparaît un rêve chimérique aurait pu être la réalité. L'Allemagne, malgré toute sa puissance matérielle et sa tyrannie systématisée, n'aurait pas osé faire front à cent fronts à la fois. Parce qu'elle savait qu'elle n'avait pas à craindre une collaboration des peuples de l'univers, ou seulement de l'Europe, elle a osé, sans risque pour ainsi dire, s'élancer, ivre de haine, dans la colossale aventure.

Au lieu de se présenter tous à la fois et résister ensemble, ils ont été abattus l'un après l'autre comme des châteaux de cartes et ont porté au maximum le paroxysme de vanité du vainqueur. Le but hideux gagnait tous les jours en étendue et se portait aux extrémités de l'univers. Tous ces neutres n'avaient pas cependant renoncé au dogme d'une civilisation humaine. Leur vocabulaire, comme celui des Alliés, était émaillé des mots de courage, de fierté, de respect, de libre discipline. Ils parlaient eux aussi de renforcer les liens de solidarité, de confirmer la fidélité à des principes communs et aux lois internationales. Mais une chose, qui était essentielle, leur avait échappé : il s'agissait moins d'assurer la force des patriotismes divers que d'élargir le cercle de l'humanisme. Ils ont oublié aussi que, ceci étant, aucun peuple ne pouvait se désintéresser du conflit, ou se sentir, sous le manteau de l'absence, à l'abri de la guerre. Parmi les multiples tristesses de ces temps, le faux calcul des neutres n'occupe pas la dernière place. Notons, du reste, qu'il n'eut servi à rien que quelques-uns d'entre eux seulement se fussent mis aux côtés des Alliés. L'unanimité, ou une quasi-unanimité, pouvait seule former une résistance efficace.

* * *

Lorsqu'on réfléchit sur la marche décevante des événements, ce qui frappe d'abord, c'est l'arrêt soudain de l'intelligence. Le choc qu'a causé une guerre escomptée depuis longtemps, le désarroi qu'elle a provoqué, la peur, l'immonde peur que, dès le premier jour, des légendes insidieuses propageaient à travers l'Europe, ont rendu les hommes et beaucoup de chefs incapables de faire face moins peut-être à la situation matérielle qu'à la situation morale. Passe encore que de petits peuples, des Etats sans dimensions suffisantes, aient mal compris leur propre intérêt. (Pourtant, la Norvège et la Grèce ont donné de hauts exemples d'honneur, forçant le respect et l'envie de l'univers.) Mais que dire de l'erreur des Russes et de la lenteur des Américains ? Deux causes de bien des difficultés. Quelques jours avant que Berlin ne dévoilât ses intentions, on pensait que Moscou s'unirait aux Alliés et, avec des motifs différents, se déclarerait contre l'ennemi commun. Pour des raisons qui demeurent obscures, il est arrivé tout le contraire et la Russie, sans s'allier effectivement à l'Allemagne, assurait à celle-ci une neutralité trop bienveillante. Exemple symptomatique du désordre des esprits et de l'aberration des hommes politiques. La Russie dans le camp opposé, et toute la guerre, depuis le commencement, eut changé de face. Représentons-nous l'Allemagne en butte à l'est et à l'ouest à des armées encouragées l'une par l'autre, et l'une venant à l'aide de l'autre, pendant que les autres neutres se fussent soumis à l'ordre de solidarité internationale sans lequel il n'y a ni vérité, ni bonté, ni justice.

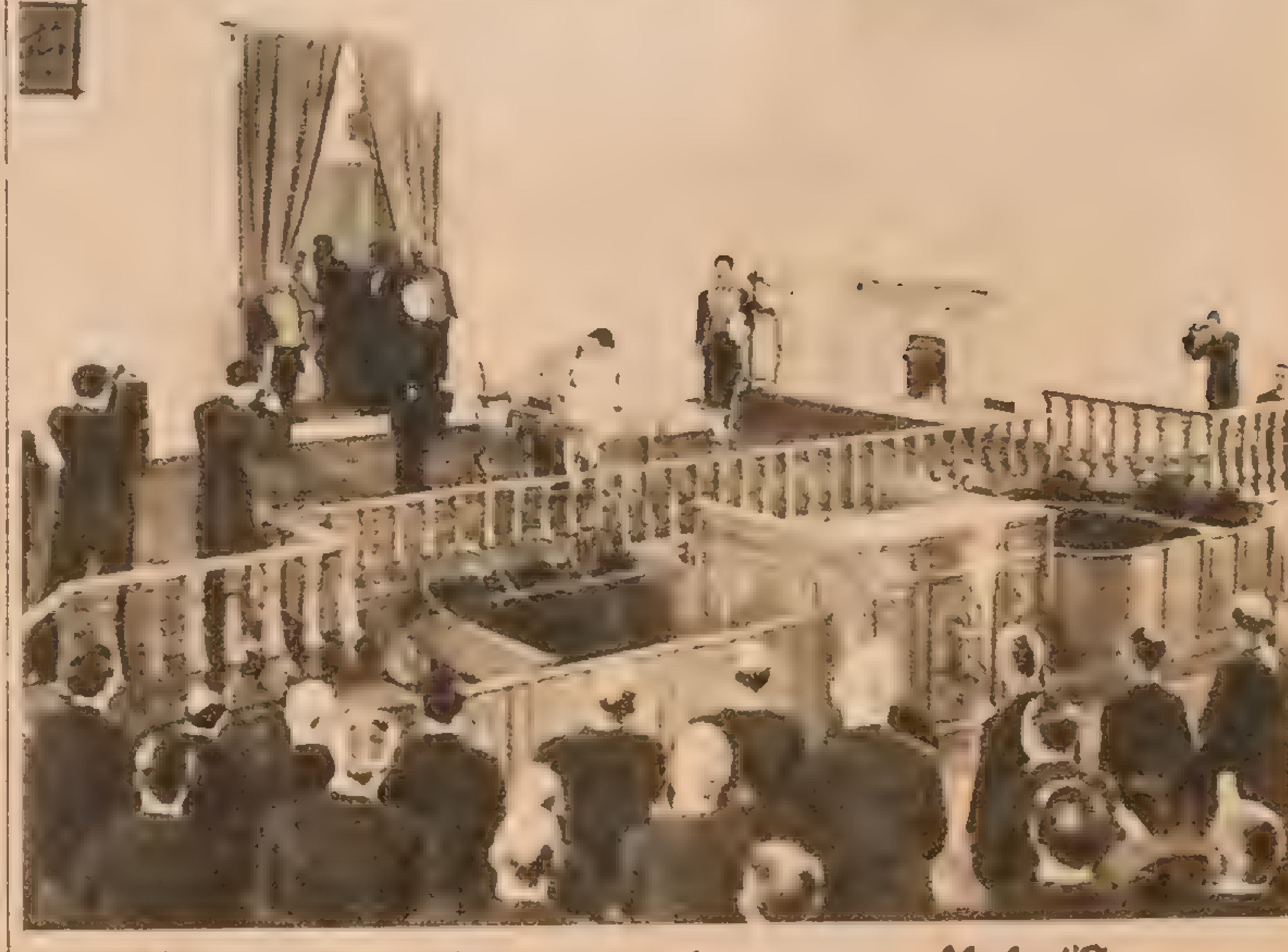
* * *

Je ne puis songer sans mélancolie aux jours perdus, aux mille erreurs s'ajoutant les unes aux autres, à la folie des hommes, aux manquements des chefs, au silence des peuples. Aujourd'hui, jusqu'au ciel s'élève la chaîne des repentirs tardifs. Que pouvons-nous ? Et suffit-il de se frapper la poitrine et de formuler de vains *mea culpa ?* A défaut d'intelligence, ne devions-nous pas nous laisser guider par le bon sens, diamant de la raison ? Mais l'intelligence n'a pas manqué, elle a brillé de tous ses feux et porté à leur point culminant de dangereux sophismes. C'est le bon sens qui a fait simplement, disons plutôt tragiquement défaut. L'exemple de l'Amérique hésitante, qui, peu à peu, sous l'action patiente et géniale de Roosevelt, prend finalement conscience de son devoir, montre bien que l'esprit public partout était empoisonné par les idéologies faussement philosophiques ou faussement nationales et se réclamait d'un formalisme légal devenu sans objet.

Tout ceci est déjà du passé. Certains neutres expient leur prudence folle et d'autres, pour avoir misé sur la victoire allemande, sont pris au piège et subissent, comme des vaincus sans honneur, le joug du Reich. Le malheur est tombé sur tous. La Russie se bat de toutes ses forces et l'Amérique s'apprête à combattre à son tour. L'épreuve spirituelle de la guerre sera la mesure des nations qui méritent de vivre. En vérité, l'esprit public a besoin d'être transformé, et hier est déjà si ancien qu'il semble séparé de nous par un abîme profond comme les siècles. L'escorte des ombres éteintes sur la route inconnue de l'avenir ajoute au mystère de la conscience individuelle aussi bien que collective. C'est dans la souffrance et le sang que l'humanité se prépare aux nouvelles gestations.

GEORGES DUMANI

L'ÉCRAN DE LA SEMAINE



La prestation de serment du nouveau Shah d'Iran

Le 18 septembre 1941, Sa Majesté Impériale Mohamed Reza Shahpour, nouveau Shah d'Iran, a prêté serment de défendre la Constitution de son pays. Voici une vue de cette cérémonie qui marque l'ouverture, pour l'Iran, d'une ère politique nouvelle. Rappelons qu'après avoir prêté serment, le nouveau Shah lut une déclaration annonçant que son gouvernement entendait collaborer avec l'Angleterre et la Russie

La guerre d'usure

Le silence embarrassé que garde Hitler depuis des mois, et que Churchill n'a pas manqué de souligner dans son discours, vient d'être rompu par le Führer. Il n'a rien dit de ce que le peuple allemand était en droit d'attendre de lui ; il ne lui a surtout pas annoncé l'effondrement de la Russie, la capitulation de Staline et l'acceptation par l'Angleterre et l'Amérique terrorisées de la paix hitlérienne. Il lui a dit que la guerre continuait, et probablement pour longtemps, et il le lui a dit au seuil de l'hiver, de la saison implacable entre toutes. Et la forme elle-même du discours d'Hitler a changé. Ce n'est plus la jactance ancienne ni les affirmations solennelles d'une victoire certaine. C'est le ton embarrassé du chef qui prépare à de pénibles sacrifices.

Et, entre temps, les opérations continuent en Russie, sans que les Allemands ne parviennent à atteindre leur objectif principal : la destruction des armées russes. L'avance allemande en Ukraine, qui commence à déborder sur le reste du front russe, doit gêner considérablement la liberté de mouvement des Allemands. Comme les informations de ces derniers jours l'ont rapporté, les nazis ne peuvent pas se permettre d'avancer impunément vers le Caucase, tant que Léningrad et Moscou ne sont pas entre leurs mains.

En tout cas, la déclaration qu'aurait faite Staline à Hopkins, selon laquelle les Russes reculeraient au maximum jusqu'à la ligne Moscou-Léningrad-Kharkov, est de plus en plus confirmée par les événements. L'avance allemande en direction des deux premiers centres semble contenue. Reste à savoir si la poussée vers Kharkov pourra l'être dans la même mesure. La délégation du maréchal Chapochnikov, grand expert de tanks auprès du maréchal Boudienny, pourra bien marquer un tournant de la campagne de l'Ukraine.

Le discours de Churchill

A la fin de la guerre, il sera possible, rien qu'en parcourant les grands exposés de M. Churchill, de se faire une image exacte de ce gigantesque conflit. Chacun de ces discours reflète l'esprit de l'homme d'une main extraordinairement ferme, mais qui est en même temps conscient d'être porté par la vague de la destinée.

Nous continuons à trouver une prudente réserve dans l'exposé de mardi dernier. Mais en regard, que de faits réconfortants et qui sont les gages de la victoire future ! La bataille de l'Atlantique, dont l'issue de la guerre dépendait littéralement, n'a pas porté atteinte aux communications vitales de l'Angleterre. Ce résultat est d'autant plus remarquable, comme l'a relevé Churchill, que Hitler s'était empressé d'annoncer exactement le contraire, au début de l'année.

En second lieu, l'Angleterre n'est plus seule. La politique hitlérienne, consistant à abattre ses adversaires l'un après l'autre, ne peut plus être poursuivie. A l'heure actuelle, la combinaison Angleterre-Etats-Unis-Russie doit, de par ses ressources supérieures et son énorme potentiel humain, l'emporter mathématiquement sur l'Allemagne.

Enfin, l'armée anglaise monte la garde sur les côtes britanniques, défendant la citadelle de la résistance démocratique, mais prête à passer à l'offensive le jour où les circonstances s'y prêteront.

Le crépuscule fasciste

Le malaise qui règne actuellement en Italie confirme de la manière la plus éclatante ce que les esprits objectifs avaient toujours prévu : à savoir que la dictature a absolument besoin de succès pour vivre. Tant que Mussolini put offrir des victoires au peuple italien, tout alla bien. On avait même pu croire à un moment donné que, sauf pour une poignée d'opposants, tels que les Nitti, les Sforza, etc., et en tenant compte des sentiments douteux que les milieux monarchistes nourrissaient à l'égard de la dictature, la grande masse du peuple italien s'était ralliée autour du fascisme. Il a suffi de quelques défaites pour renverser complètement la situation, et nous voyons aujourd'hui ce régime de prestige et d'apparat chanceler sur ses bases.

Pour un chef dont toute la doctrine est basée sur le principe qu'il ne peut pas se tromper, permettre à la grande presse de révéler que des erreurs capitales ont été commises par le régime équivaut à un harakiri politique. Dans ces conditions, on doit se demander si ce ne sont pas les Allemands qui inspirent cette campagne de Farinacci, pour mettre la main sur tous les postes de commande en Italie. Un fait est en tout cas certain : la quasi-disgrâce du comte Ciano, qui était absent lors de la dernière entrevue entre les deux dictateurs. Ciano a dû suivre le courant général en juin 1940, quand la guerre fut déclarée aux Alliés, mais tout le monde se rappelle son discours de décembre 1939 dans lequel il exposait ouvertement que l'Italie s'était réservée une marge de 3 ans pour compléter ses préparatifs militaires. Or la disgrâce de Ciano vise indirectement Mussolini, son beau-père.

Mussolini trouvera-t-il le courage moral nécessaire pour reconnaître l'erreur de l'alliance allemande et faire volte-face ?

Himmler en Tchécoslovaquie

Il y aura bientôt trois ans qu'Hitler occupait brutalement la Tchécoslovaquie, réduisant à néant toutes les chances de collaboration internationale qui s'offraient en Europe centrale. Le but permanent du national-socialisme, en Tchécoslovaquie comme en Pologne, c'est la destruction des races autochtones. A l'égard du peuple tchécoslovaque, Hitler a voulu essayer d'abord de gagner son consentement à l'œuvre de destruction. Les Tchèques n'ont pas donné dans le piège ; ils n'ont pas voulu laisser passer l'occasion de cette guerre, où leur concours indirect peut être d'une grande aide aux Alliés.

Qu'après trois ans de domination les nazis en soient réduits à condamner à mort le Premier Ministre de la Tchécoslovaquie, montre quelle vague de révolte secouait le pays contre ses tyrans. Le malheureux président Hacha a cru bon d'offrir sa démission, en guise de protestation ou de soumission, on ne saurait le préciser encore. En attendant, les têtes roulent par centaines, sur les ordres du bourreau Heydrich. Sous le couvert de l'état de siège, les nazis seront plus à l'aise pour détruire les classes dirigeantes de la nation, croyant pouvoir manier plus facilement par la suite les grandes masses du pays. Mais le peuple tchécoslovaque ne se laissera pas mater, et quand l'heure de libération aura sonné, il prendra une fois de plus les armes pour abattre l'ennemi commun.

Le Janus de l'Extrême-Orient

Depuis quelques semaines, le mystère plane en Extrême-Orient. Tout ce qu'on sait, c'est que des pourparlers continuent à avoir lieu entre Washington et Tokio, dans le but de régler les questions en suspens.

Le Japon est-il sincère dans cette attitude ? On pourrait en douter. Sa politique équivoque de ces dix dernières années en a fait une figure de Janus. Parfois, quand les événements évoluent en faveur des Alliés, il prend sa phy-

LE FILM EGYPTIEN

Les ouvriers des transports feront-ils grève ou non ? C'est la question que le grand public s'est posée, la semaine durant, et ceci pour deux raisons. La première est que la majorité des habitants du Caire n'ont pas d'auto, qu'ils habitent dans les faubourgs ou la banlieue et qu'une grève de trams, de métros et d'autobus paralyse leur activité de fonctionnaires, de commerçants ou de praticiens de professions libérales.

L'autre raison est que le fond de la crise dépasse le cas particulier des ouvriers pour toucher une question d'intérêt général, celle de la vie chère, liée à l'allocation demandée. Et le public ne savait quelle attitude adopter : s'il approuve les demandes d'augmentation de 40 % des ouvriers, c'est immédiatement une répercussion sur la hausse des prix, sans que les non-ouvriers voient leurs ressources augmenter. Et si les sociétés, pour donner ces allocations, augmentent le prix du billet, c'est encore une charge de plus pour le public. Mais d'un autre côté, les ouvriers sont dignes d'intérêt et on ne peut ignorer leurs demandes.

Entre ces impressions contraires, nous avons été tiraillés toute la semaine, sans trouver dans les déclarations officielles ou les commentaires de la presse quotidienne une indication. Finalement, nous apprîmes que le gouvernement n'accordait que les 10 % et que les ouvriers n'acceptaient pas. Le danger de la grève devenait imminent, se précisait.

Finalement, à moins cinq, d'un commun accord, la crise fut ajournée à quinze jours et, d'ici là, les milieux responsables sont convaincus qu'ils trouveront une solution, sur la base d'une nouvelle augmentation raisonnable.

* * *

Mais les inquiétudes de cette semaine viennent de se cristalliser dans l'opinion publique, en un sentiment des plus énergiques contre les profiteurs. Il n'y a rien à faire ; on n'arrivera pas à nous convaincre que des stocks importants ne sont pas cachés et que la police devrait les trouver, que les accapareurs devraient être frappés par une main de fer et que c'est une solution de la crise bien meilleure que les allocations de vie chère, car elle touche le fond même du problème. Le gouvernement peut abattre la vie chère, et il doit le faire sans aucune pitié.

C'est l'opinion du grand économiste Ismaïl Sedky pacha qui, en 1931, avait triomphé de la vie chère. L'ancien ministre des Finances estime que la vie n'a pas haussé au degré d'accorder des bonus. Car, durant la Grande Guerre, on n'en accorda que lorsque la vie haussa du 62 %. Or, on n'en est pas encore là.

Mais il regrette la hausse qui se poursuit, malgré la tarification et les proclamations militaires. Si cette situation continue, il faudra une action dictatoriale, frappant implacablement les commerçants et les fraudeurs qui veulent exploiter le public et s'assurer des bénéfices aussi illicites qu'excessifs.

On devra peut-être en arriver au système des cartes, si la fraude continue.

* * *

Ismaïl Sedky pacha a été cette semaine l'hôte à dîner de l'ambassadeur britannique.

* * *

Encore une fois, dans les salons du club Mohamed Aly on rediscutait de la formation d'une union nationale ; les tacticiens préconisaient des conciliabules, des visites, des reprises de contact et des réconciliations. Une grande personnalité, connue pour sa sagesse politique, calma les ardeurs par ces réflexions :

— Il ne s'agit pas de réunir cet homme politique avec celui-là et de grouper tel clan avec celui-là, sans savoir sur quel programme d'action on leur demande de s'allier. Tous ces leaders n'ont pas une politique nette, clairement conçue et exprimée.

L'Egypte, aujourd'hui plus que jamais, est en droit d'exiger de ces leaders un programme.

* * *

La session parlementaire est près d'être clôturée, du moins en théorie. Mais, chose curieuse, dix mois de travail acharné n'ont pas abattu l'énergie des parlementaires. Les secrétariats de la Chambre et du Sénat sont assaillis par des questions et des interpellations de tous genres, présentées par tous les partis. L'opposition veut déclencher une suprême offensive et les majoritaires veulent contre-attaquer, par des questions dont les réponses seraient accablantes pour l'opposition.

C'est le gouvernement qu'il faut plaindre de n'avoir pas un moment de répit et d'aller ainsi, de séance orageuse à séance orageuse, jusqu'à une liaison de la session qui meurt avec celle qui doit naître, le troisième samedi de novembre.

Nous aurions ainsi battu le record : celui d'une session parlementaire de douze mois.

* * *

Pour l'Irak vient de partir un très grand nombre de professeurs égyptiens, chargés d'enseigner dans les écoles secondaires et supérieures de Bagdad.

A ce propos, Noury El Saïd pacha, ministre d'Irak au Caire, a déclaré que l'Egypte est le guide des pays arabes et qu'elle a tous les moyens d'être à la hauteur de cette direction morale, si elle sait l'apprécier.

sionomie doucereuse, se montrant plein de bonne volonté, car Tokio craint par-dessus tout le blocus économique des démocraties qui est susceptible de paralyser son industrie de guerre. Quand l'Axe enregistre un succès militaire, le masque tombe. Nous voyons l'autre tête de Janus, menaçante, arrogante, invoquant les principes de l'« Ordre Nouveau » en Extrême-Orient confié aux bons soins de l'épée japonaise.

Seulement, ce sont les Alliés qui en ont assez de cette comédie. Et ils l'ont fait savoir nettement. L'Extrême-Orient ne sera la chasse gardée de personne, toutes les puissances intéressées sont appelées à y collaborer, sur un pied d'égalité. Si le Japon adhère à ces principes, il sera pourvu à tous ses besoins économiques. Mais il semble que les militaristes de Tokio ne sont pas satisfaits. Ils agitent leurs sabres et menacent d'exécuter un coup d'État, si leur plan de domination en Extrême-Orient est abandonné.

Pris entre ces deux courants, le gouvernement nippon semble hésiter. Sans doute attend-il son inspiration des événements...







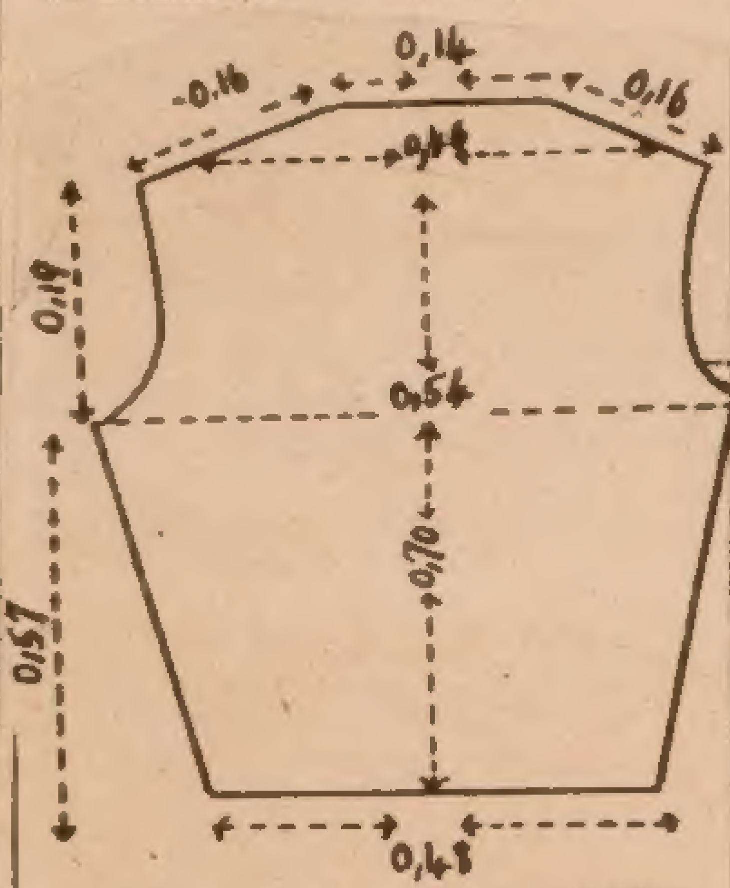
POUR VOS SOLDATS, TRICOTEZ CETTE CHEMISE DE LAINE

Plus d'une cinquantaine de lectrices m'ont écrit pour me demander des modèles de tricot, faciles à faire et qui seraient vraiment utiles à des soldats. Voici donc des tricots simples et confortables qui combleront les vœux des plus difficiles.

CHEMISE DE LAINE

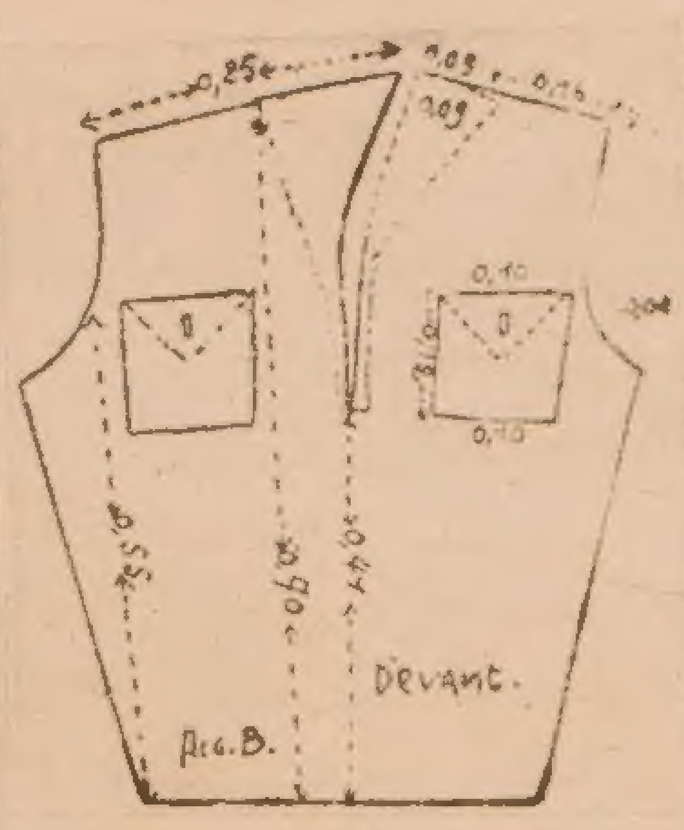
Fournitures : 750 grammes de laine, 2 jeux d'aiguilles n° 3, 7 boutons.

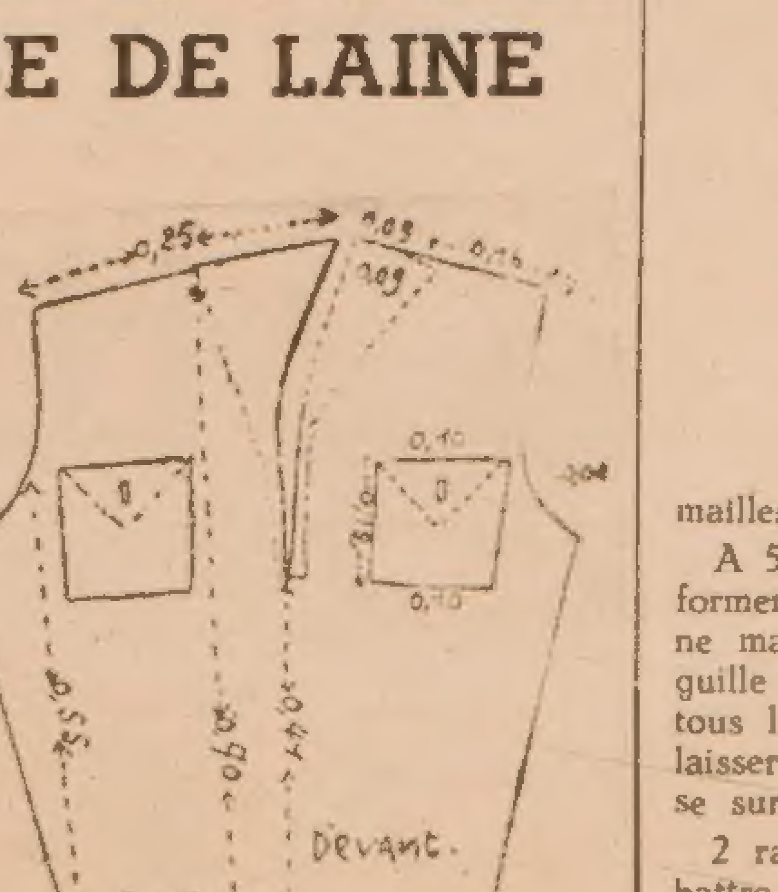
Points employés : Point de jersey (1 rang endroit, 1 rang envers). Point de mousse (tout à l'endroit).



Exécution du travail: (Fig. A). Monter 48 cm de mailles, soit environ 110 mailles. Faire 4 cm au point de mousse, puis travailler au point de jersey tout droit jusqu'à 15 cm de hauteur totale. Augmenter alors d'une maille tous les sept rangs. A 51 cm de hauteur totale, vous devez avoir 54 cm de largeur et environ 130 mailles sur l'aiguille.

Emmanchure : Creuser alors l'emmanchure : rabattre de chaque côté 1 fois 4 mailles, 2 fois 3 mailles, 1 fois 2 mailles et 2 fois 1 maille. Puis continuer à travailler tout droit jusqu'à 70 cm de hauteur totale.





Epaules : Sur 16 cm de large de chaque côté du travail, rabattre vos mailles en 3 fois, puis fermer le milieu tout droit.

Fig. B : Pour le devant du travail, monter également 48 cm de mailles, soit environ 110 mailles. Faire 4 cm au point de mousse, puis travailler au point de jersey, tout droit jusqu'à 15 cm de hauteur totale, commencer alors les augmentations comme pour le dos jusqu'à 51 cm de hauteur totale.

Encolure : Mais à 41 cm de hauteur totale, avoir soin de commencer l'ouverture de l'encolure. Pour cela, partager le travail en deux (continuer les augmentations de chaque côté comme indiqué). Laisser le travail en attente d'un côté. Pour le côté gauche, avoir soin de tricoter 4 mailles du travail en point de mousse du côté de l'ouverture, plus 4 mailles supplémentaires, toujours au point de mousse, destinées à la croisure.

Continuer à monter le travail comme pour le dos, en creusant les manches. Pratiquer dans ce point de mousse 5 boutonnières (rabattre 3 mailles à 2 cm du bord et remonter ces trois mailles au rang suivant).

A 58 cm de hauteur totale, afin de former le rabat du col, augmenter d'une maille au commencement de l'aiguille du côté de l'encolure, et ceci tous les deux tours. Bien entendu ne laisser que 8 mailles de point de mousse sur le bord.

2 rangs avant de commencer à rabattre l'épaule, travailler au point de mousse sur 9 cm en partant de l'encolure, et ceci jusqu'au moment où notre épaule sera rabattue. Laisser tomber les 9 cm de mailles.

Procéder de même pour l'autre côté laissé en attente mais ne faire que 4 mailles de point de mousse sans ajouter de mailles supplémentaires.

Vous répartirez ces 4 mailles d'augmentation un peu avant de commencer le rabat, afin d'avoir, comme pour le côté opposé, 8 mailles au point de mousse.

Rabat des poches : A 57 cm de hauteur totale (après avoir creusé l'emmanchure) et à 2 cm 1/2 du bord de celle-ci, laisser le travail en attente.

Prendre l'autre jeu d'aiguille. Monter 3 mailles (travailler au point de mousse pendant 1 cm), augmenter d'une maille de chaque côté tous les rangs. Après 1 cm de haut au point de mousse, faire 1 cm au point de mousse de chaque côté du rabat. A 3 cm de hauteur au milieu du travail, faire une boutonnière (laisser tomber 3 m., les remonter au rang suivant).

A 6 cm de hauteur nous devons avoir 10 cm de mailles sur le travail, soit environ 22 mailles.



Travailler alors avec l'aiguille au travail en attente et celle du rabat dans la main gauche. Exactement à l'endroit du rabat, prendre 1 maille du rabat, 1 maille de l'aiguille du travail, 1 maille du rabat et ainsi de suite.

Au rang suivant prendre 2 mailles ensemble pour ramener le nombre de mailles comme au tour précédent.

Procéder de même pour l'autre rabat.

Manches : (Fig. C). Monter 28 cm de mailles, travailler au point de mousse pendant 4 cm. Faire ensuite le point de jersey, travailler tout droit jusqu'au moment où vous aurez 15 cm de hauteur totale.

Augmenter d'une maille tous les 6 rangs, et ceci de chaque côté de l'aiguille jusqu'à 49 cm de hauteur totale. Vous devez alors avoir 38 cm de largeur sur l'aiguille. A ce moment diminuer 1 maille à chaque tour jusqu'à 62 cm de hauteur, rabattre alors les mailles qui restent sur l'aiguille.

Poches : (Fig. D). Monter une bande rectangulaire de 10 cm de large sur 12 cm de hauteur. Rabattre les mailles tout droit en une seule fois.

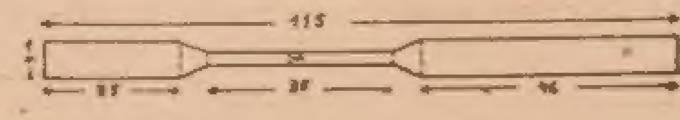
Assemblage : Repasser tous les morceaux avec un linge humide et à l'envers. Coudre les boutons sur le côté droit. Monter les poches sous les rabats. Rabattre les deux côtés de l'encolure.



Margaret Sullavan, que nous avons applaudie dans tant de films à succès, aime porter des vêtements masculins. Elle le fait avec beaucoup de grâce, ce qui n'est pas toujours le cas des femmes qui « portent culotte ». Margaret Sullavan a eu, tout récemment, un adorable bébé. Le fait d'être maman n'a rien enlevé à sa fraîcheur et à son charme.

UNE CRAVATE MILITAIRE

Fournitures : 45 grammes de cordonnet perlé brillanté, 1 crochet en acier mesurant 2 mm 1/2 de diamètre



Points employés : Mailles simples au crochet, piquer le crochet dans 1 maille, tirer une boucle, 1 jeté, passer le jeté dans toutes les mailles. Mailles doubles au crochet : pour une maille double, piquer le crochet dans 1 maille, tirer 1 boucle, 1 jeté, passer le jeté dans 1 maille, 1 jeté, passer le jeté dans toutes les mailles.

Exécution : Faire une chaînette de 20 mailles, les tricoter en mailles simples. A 46 cm diminuer de chaque côté 4 fois 1 maille tous les rangs (il reste 12 mailles), les tricoter en mailles doubles tout droit pendant 35 cm. A 85 cm de hauteur totale, augmenter de chaque côté 4 fois 1 maille tous les rangs (il y a 20 mailles maintenant à tricoter en mailles simples). A 1 mètre 15 de longueur totale de la cravate, arrêter le travail.

Les manies qui vous trahissent

Lorsque vous rencontrez quelqu'un dans la rue, au lieu de lui dire « bonjour », lui dites-vous « au revoir » ?

Si vous le faites UN PEU, cela peut prouver seulement que vous êtes distrait, et ce n'est pas grave. Mais cela peut prouver aussi que vous ne teniez guère à rencontrer cette personne, que vous avez hâte de la quitter et que votre subconscient vous dicte prématurément le mot d'adieu. Attention à vos réflexes !

Si vous le faites BEAUCOUP, cet « adieu » dit à la place de « bonjour », c'est le type même de ce que les psychiâtres appellent « l'acte manqué » : vous agissez juste au rebours de ce qu'il faudrait pour réussir. Le médecin vous traitera de « psychiasthénique ».

Comptez-vous les pavés en marchant ? Formulez-vous des souhaits qui se réaliseront ou non, suivant que vous éviterez de poser le pied sur les raies du trottoir ?

Si vous le faites UN PEU, ou bien ce n'est qu'un passe-temps pour occuper votre esprit pendant les minutes creuses... ou bien c'est déjà une tendance à la superstition qui dénote un manque de confiance en vous.

Si vous le faites BEAUCOUP, attention ! Si vous jouez trop à ce jeu inutile, vous finirez par devenir son esclave, vous y croirez, vous multiplierez tous ces petits actes propitiatoires, et on vous rangera parmi les « obsédés » !

Vous relevez-vous aussitôt après vous être couchée pour vérifier si vous avez bien fermé le robinet du gaz ?

Si vous le faites UN PEU, c'est que vous ne savez pas fixer votre attention, que vous pensez trop souvent « à autre chose » et c'est aussi que vous avez trop de scrupules. Sachez mieux fixer votre esprit.

Si vous le faites BEAUCOUP, prenez garde que ces petites inquiétudes ne prennent trop d'importance ! Si vous vous laissez aller, vous perdrez toute confiance en vous, vous douterez de tous, vous serez un angoissé.

CE QU'« ILS » PENSENT DE NOUS

IL N'Y A PLUS DE FEMMES FATALES

WILLIAM POWELL :

Les femmes fatales ? Elles ne doivent exister que dans l'imagination morbide de quelques écrivains ou dramaturges. Les femmes qui sèment la ruine, la discorde ou la mort autour d'elles n'ont jamais été telles que les représentent l'écran, la scène ou les romans. Mata-Hari était nettement laide. Nefertiti n'était pas une beauté, la Pompadour, la Montespan ou La Vallière étaient tout juste attrayantes. Non, pour moi les femmes fatales n'existaient pas et celles que l'on appelle ainsi sont tout simplement des êtres supérieurement intelligents qui savent prendre les hommes par leur bon ou leur mauvais côté.

ROBERT TAYLOR :

Les femmes fatales, qui portent de longues boucles d'oreilles, des robes collantes coupées dans des tissus de prix, ne sont de mise qu'à l'écran, et encore... Le public le plus benêt a fini par se lasser d'elles et la mode est aujourd'hui aux jeunes filles saines et vivantes et non à ces cadavres ambulants qui parlaient d'une voix sépulcrale et poussaient des soupirs à fendre l'âme. Je ne crois définitivement pas à l'existence des « femmes fatales ». Si une femme fait beaucoup de ravages autour d'elle, c'est qu'elle trouve tout simplement des imbéciles qu'elle roule comme elle veut et qui acceptent ses quatre volontés.

GEORGE BRENT :

Les femmes fatales ? Oui, quand j'étais très jeune, je croyais en leur pouvoir. Mais en grandissant, j'ai changé d'avis. Car, voyez-vous, la femme fatale n'existe pas vraiment. Elle a été créée par les hommes pour expliquer certaines erreurs qu'ils ont commises. Il y a certes de ces êtres qui poussent leurs admirateurs à la ruine, le déshonneur ou la mort, tous les hommes sont à leurs pieds. Pourquoi ? Parce qu'elles savent parler à chacun le genre de langage qu'il comprend. Elles comprennent chaque type, chaque individu, et savent comment le prendre. D'où leur réputation de « fatales » si une de leurs « victimes » commet une quelconque bêtise.

ROBERT STARKE :

Certaines qualités chez la femme plaisent à tous les hommes. C'est pour cela qu'ils appellent « fatale » une femme qui possède toutes ces qualités. Pour moi, la vraie femme fatale n'existe pas. On appelle femme fatale — du moins telle est mon idée — un être presque parfait qui ne se mêle que de ses propres affaires, ne fait pas des commérages, évite les scènes de jalousie et les disputes, sait être toujours d'une exquise simplicité, garde son calme et sa pondération en tout temps et en tout lieu, sympathise avec les pauvres, s'habille avec élégance et demeure avant tout « La Femme », c'est-à-dire une créature de rêve et d'amour.

Avez-vous déjà rencontré une seule femme qui possédât toutes ces qualités ? Moi pas... Et je le regrette, car ce doit être charmant... Si vous en connaissez une, voulez-vous m'envoyer son adresse ? N'oubliez pas que je suis célibataire...

Conseils à mes Nièces

Nièce « Fleur bleue »

A moins que vous n'ayez des lèvres particulièrement délicates, le rouge à lèvres liquide ne pourra vous faire aucun mal. Loin de déteindre, il tient en général mieux que le rouge ordinaire et donne un contour plus net à la bouche. Il faut l'appliquer avec un pinceau très fin si vous voulez obtenir une ligne impeccable.

LE « SALON VERT »

Il y a quelques jours a eu lieu au Caire l'inauguration du « Salon Vert », 30, rue Kasr El Nil.

Le nouvel établissement est certainement l'un des plus coquets et aussi des plus courus de la capitale. L'ouverture en fut une véritable manifestation mondaine. Dans de larges vitrines, brillamment éclairées, étaient exposés les tout derniers modèles de tissus dont chacun arrachait des exclamations enthousiastes à nos élégantes : « Regardez quelle belle soie !... Et ce lainage !... A ce prix, mais c'est une véritable occasion !... Entrons donc !... »

Et l'on entrait. Est-il besoin de dire qu'aucune des élégantes qui pénétrèrent dans l'établissement — ou y ont pénétré depuis — ne fut déçue ?

Depuis ce jour, le succès du « Salon Vert » ne s'est pas ralenti. Ce sont toujours les mêmes merveilles exposées, c'est toujours la même affluence.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour prédire à l'établissement un immense succès.

Nièce « W. A. »

Ecrivez une gentille lettre à ce jeune homme en vous excusant du ton de vos missives précédentes. Je suis sûre qu'il vous comprendra et qu'il vous pardonnera. A l'avenir évitez de juger celui que vous aimez par les racontars et les « on dit ».

Nièce « Yolande P. »

Pourquoi ne tâchez-vous pas d'être plus sérieuse et plus constante ? D'autre part, puisqu'il vous traite ainsi, cela prouve que ce jeune homme ne vous aime pas. Il n'aurait pas eu à faire avec d'autres femmes, s'il tenait sérieusement à vous. Eloignez-vous donc, évitez sa compagnie et, s'il vous recherche, alors seulement faites-lui comprendre la profondeur de vos sentiments.

Nièce « Qui veut se rendre utile »

Il n'y a pas de vacance maintenant dans ce poste que vous désireriez tant occuper. Beaucoup de femmes ont eu la même idée que vous, et le comité a dû refuser de nombreuses demandes. Patientez. Dès qu'une occasion se présentera, je vous ferai signe, car je garde votre adresse.

Nièce « Trop jeune »

Je vous ai déjà répondu dans les colonnes de cette rubrique. Evitez de sortir avec des inconnus, confiez-vous autant que possible à votre mère. Si elle n'a pas confiance en vous, c'est à cause de votre manque de sérieux. Faites un effort pour changer et vous verrez combien elle vous estimera et vous aimera davantage.

Nièce « Vie gâchée »

Votre cas n'est, hélas, pas le seul de son genre. Beaucoup de parents égoïstes gâchent la vie de leurs enfants. Mais il n'est pas trop tard pour vous, vous êtes à un âge où on peut encore tout espérer de la vie. Continuez donc à être toujours impeccablement mise, féminine et coquette. Vous rencontrerez certainement un jeune homme sérieux qui vous aimera et que vous aimerez. Portez des couleurs vives en hiver, il n'y a pas de mal à cela. D'ailleurs, la mode cet hiver est aux lainages clairs. Profitez-en.

Nièce « Rina d'Alexandrie »

Je regrette de n'avoir pas pu vous répondre plus tôt, mais d'autres nièces attendaient avant vous et j'ai dû leur donner satisfaction en premier lieu. Vous devez retourner à ce jeune homme. Puisqu'il a fait le premier pas, tout le passé doit être oublié. On ne rencontre pas chaque jour un cœur sincère et aimant, croyez-moi. Le fait d'avoir treize ans de moins que lui ne signifie pas du tout que votre mariage sera malheureux. Bien au contraire, je trouve qu'un homme un peu plus âgé sait mieux se conduire avec les femmes et, grâce à son expérience, les comprend également mieux.

Nièce « Une épave »

Un homme intelligent et qui aime, comprend et pardonne tout. Puisque vous voilà sur le point de vous fiancer, vous devez absolument tout dire au sujet de votre vie passée à celui qui sera votre mari. N'essayez pas de lui cacher votre ancien chagrin d'amour ainsi que toutes les complications passées. Il y aurait toujours quelque mauvaise langue pour le renseigner, et alors il ne vous pardonnerait pas votre manque de franchise. Bon courage, confessez-vous rapidement et ensuite vous verrez combien mieux vous saurez jouir de votre bonheur présent.

Neveu « Edouard »

Vous ne pouvez pas demander cette jeune fille en mariage puisque vous gagnez si peu. Travaillez davantage, soyez persévérant et, lorsque vous aurez amélioré votre situation, alors seulement demandez sa main. Mais, en attendant, rien ne vous empêche de lui avouer votre amour. Si elle vous aime vraiment, elle vous attendra pendant deux ou trois ans, ce qui n'est pas beaucoup puisqu'elle est si jeune.

Nièce « Louise »

Vous correspondez depuis un an avec un militaire qui ne vous est pas sympathique, me dites-vous. Puis vous êtes jalouse d'un autre militaire que vous n'aimez pas, mais que vous avez vu avec deux jeunes filles et, en dernier lieu, il y a ce jeune homme qui ne vous est pas indifférent ? Mais, dites-moi donc, ma chère nièce, croyez-vous que vous trouverez un mari en passant ainsi d'un homme à un autre ? Soyez donc plus équilibrée, plus sérieuse, et alors seulement vous pourrez rencontrer le compagnon idéal.

Nièce « Jolly »

Merci pour la lettre et la photo. Votre nouvelle coiffure vous va beaucoup mieux que la précédente. Vous avez rajeuni de dix ans au moins, car ces boucles sur le front vous donnaient un air vieillot. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez. Je serai très heureuse de vous lire.

Nièce « Virginie sans son Paul »

Mais oui, on peut maigrir en suivant un régime et en faisant de la culture physique. Votre régime est excellent, suivez-le sans hésitation. Pour ces poches sous les yeux, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous indiquerai un docteur qui soignera vos glandes. Ce sont elles qui sont dérangées et c'est pour cela seulement que les dessous de vos yeux sont ainsi gonflés.

TANTE ANNE-MARIE

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 75**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire





WARNER BROS. présente

Edward G. **ROBINSON**
Ida **LUPINO** ✱ *John* **GARFIELD**

dans

"THE SEA WOLF"

Une prodigieuse illustration du puissant roman de JACK LONDON.
Un vaisseau fantôme... Un capitaine demi-fou... Un équipage affolé de peur... voguant vers la destruction !





AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS
Le journal filmé de la guerre
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
les dernières nouvelles arrivées par avion.

DU LUNDI 6 AU DIMANCHE 12 OCTOBRE

AU CINEMA ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — LE CAIRE — Tel. 45675-59195 — R.C. 5815
Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée supplémentaire à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

PARAMOUNT PICTURES présente

Ray **MILLAND** ✱ *William* **HOLDEN** ✱ *Veronica* **LAKE** ✱ *Brian* **DONLEVY**

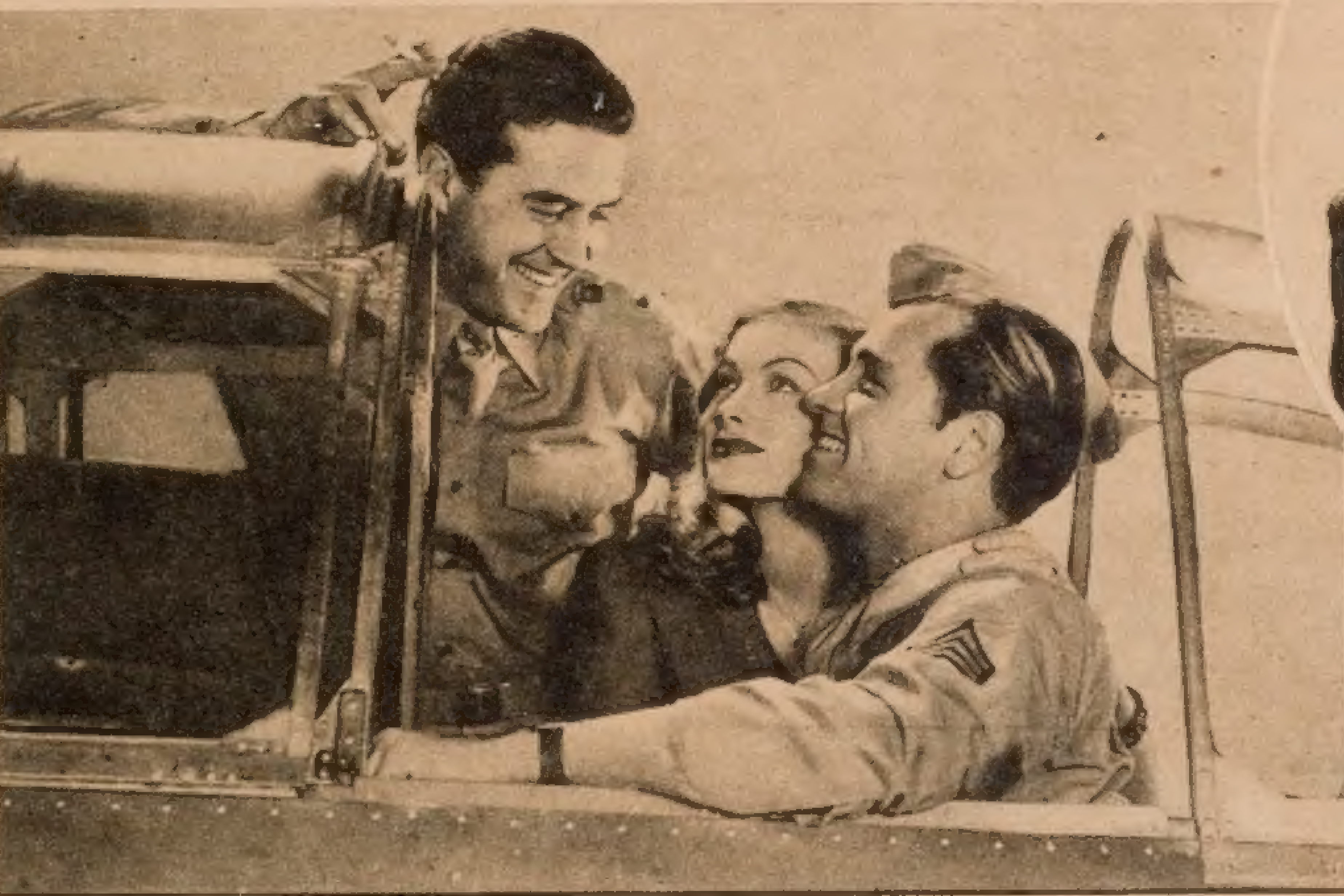
dans

"I WANTED WINGS"

La formidable épopée de la Jeunesse Volante Américaine. LES FORTERESSES VOLANTES EN ACTION ! ! !

Au programme :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





DU LUNDI 6 AU DIM. 12 OCTOBRE AU CINEMA

DIANA *Palace*

Rue Elfi Bey — LE CAIRE — Tel. 47067-68-69 — R.C. 7374

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

20th CENTURY-FOX présente

Alice **FAYE**

John **PAYNE** ✱ *Jack* **OAKIE** ✱ *Cesar* **ROMERO**

dans

THE GREAT AMERICAN BROADCAST

Une histoire fascinante ! Une mise en scène fastueuse ! ! Un spectacle enchanteur ! ! !

DU MARDI 7 AU LUNDI 13 OCTOBRE

AU CINEMA METROPOLE

Rue Fouad 1er — LE CAIRE — Tel. 58391 — R.C. 7374
Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée supplémentaire à 10 h. 30 à prix réduits.

